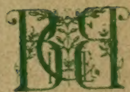
« ÉCRIVAINS ÉTRANGERS »

Henri Heine

PAR

PIERRE-GAUTHIEZ



Henri HEINE

DU MÊME AUTEUR

Études d'art et d'histoire.

P. P. PRUD'HON, 1885 (*épuisé*).
RABELAIS, MONTAIGNE, CALVIN, études sur le XVIe siècle, 1893.
HANS HOLBEIN, 1907.

L'Italie du XVIe siècle.
I. — L'ARÉTIN, 1896 (*épuisé*).
II. — JEAN DES BANDES NOIRES, 1901.
III. — LORENZACCIO, 1904.
IV. — BERNARDINO LUINI.

Milan, ville d'art, 1905.

Essai de biographie synthétique :

I. — DANTE. Essai sur sa vie d'après l'œuvre et les documents, 1908.
II. — Henri HEINE, 1913.

Poésies.

Les Voix errantes, 1885.
Les Herbes folles, 1892.
Deux Poèmes, 1894.
Isle-de-France (Paris, Banlieue) 1901.
Au soleil de Versailles, 1910.

Sous Presse :

Jacques BONHOMME, Poème de la France.

En préparation :

La Fleur de France, essai sur le génie français.

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

PIERRE-GAUTHIEZ

Henri Heine

PARIS

BLOUD & Cie, ÉDITEURS

7, PLACE St-SULPICE ; 1 ET 3, RUE FÉROU ; 6, RUE DU CANIVET

1913

LIVRE PREMIER

Heine en Allemagne

1799 - 1831

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE (1799-1816).

I

« Mes ancêtres, écrivait Heine sur la fin de sa triste vie, ont appartenu à la religion juive. Je ne me suis jamais enorgueilli de cette origine ». Mais le sordide *famulus*, qui eut nom Alexandre Weill, devait s'enorgueillir pour lui ; car il écrivait, dans l'absurde biographie qu'il intitule *Souvenirs intimes de Henri Heine*, cette phrase fabuleuse : « Henri Heine, issu d'ailleurs d'une des premières familles aristocratiques juives de l'Allemagne... »

Nous avons vainement cherché ce que peut bien être une « famille aristocratique juive. » Peut-être Henri Heine lui-même peut-il nous donner des clartés là-dessus :

« L'homme, disait-il un jour dans ses Reisebilder,

l'homme était de bonne noblesse, et il descendait d'une famille vieille comme le monde, dans laquelle le bon Dieu s'est jadis apparenté sans crainte de mésalliance. Il est vrai que cette famille est un peu déchue depuis lors, tellement qu'après le règne de Charlemagne, il lui a fallu gagner son pain en trafiquant des vieilles culottes et des billets de la loterie de Hambourg, sans pour cela rien perdre de son orgueil nobiliaire, ni abandonner l'espoir de recouvrer un jour les biens de ses ancêtres, ou du moins une indemnité d'émigrés, quand son vieux souverain légitime aura accompli sa promesse de restauration, promesse avec laquelle il promène ces gens depuis dix-huit cents ans par le nez. Peut-être que leurs nez ne sont devenus si longs que par suite de cette longue promenade. Ou bien ces vastes nez sont-ils une sorte d'uniforme nasal auquel le Dieu-Roi d'Israël reconnaît ses anciens gardes du corps, même quand ils ont déserté. »

On ne le lui fait pas dire ; et il vaut mieux que cela soit dit par lui. Ces pesantes pantalonnades, où nulle inconvenance ne manque, pas même l'allusion cynique à sa « désertion » personnelle, nous introduisent de plain-pied dans le monde tout spécial où Heine naquit, et nous apprenons, grâce à lui, quelle espèce d' « aristocrate » il était.

C'est donc vers le milieu du XVIIIe siècle qu'une tribu de Juifs, les Heine, essaimait de Hanovre. Un Heymann Heine et une fille d'un Meyer Simon Proppert avaient

fait souche, dans la ville d'Altona, de six fils et de deux filles. Le fils aîné, Isaac, s'en alla jusqu'à Bordeaux et réussit mal, le troisième, Salomon, fonda la riche banque de Hambourg, maison-mère de la banque Armand-Michel Heine de Paris ; c'est cet oncle-là qui, par lui-même et par ses filles, joua le rôle capital dans la destinée du poète.

Mais entre Isaac et Salomon, un Samson était né, qui ne fut ni pauvre ni riche ; médiocre bonhomme, qui vit le jour à Hanovre en 1764 ; c'est là le père d'Henri Heine.

Son fils nous a laissé, de ce fournisseur aux armées d'un principicule, un portrait assez drôlatique : « en uniforme rouge, la tête poudrée, blanche comme craie, et pourvue d'une bourse à cheveux tout à fait charmante... » puis, avec le progrès des temps, orné « d'un chignon aux larges tresses, fixé sur le sommet de la tête par un petit peigne. » Il le dépeint très beau, comme tous les Heine, d'une beauté « moëlleuse, efféminée, douillette. » Heine retourna toujours, pour la plus grande louange de ses ascendants, la fable du Hibou et de ses petits. Rien de plus noble que les Heine, rien de plus beau. L'on en croira ce qu'on voudra. Les portraits ont été brûlés.

Samson Heine avait rapporté de ses campagnes à l'armée en qualité de riz-pain-sel ou, comme on disait autrefois, de « ver de farine », un amour immodéré pour le jeu, les femmes de théâtre, les chevaux, les chiens, et

les vauriens d'écurie. Il adorait les hobereaux à épée, il endossait avec délices l'uniforme bleu de roi qui signalait la garde civique à l'admiration de la ville. Une joie de vivre effrénée le maintenait dans une enfance perpétuelle ; et ses mains étaient remarquables, fines, « vraiment patriciennes », lavées à la pâte d'amandes.

Ce gentil fantoche épousa, deux ans après son arrivée à Düsseldorf-sur-le-Rhin, en 1798, une femme qui lui était supérieure de tous points.

Tout à l'heure, Henri Heine exaltait à plaisir la beauté de la race paternelle. Mais son enthousiasme se fait plus lyrique et plus débordant pour la famille de sa mère. Peira van Geldern, qui se prénomma plus tard Betty, était la fille d'un médecin, la sœur d'un médecin, que Heine dit illustres. « Mon grand-père et mon oncle, le vieux baron de Geldern, et le jeune baron de Geldern, qui étaient tous deux des docteurs si fameux... Le fameux docteur Gottschalk Van Geldern. »

Cet homme au nom sternutatoire, si célèbre dans Düsseldorf, était de Geldern, c'est-à-dire des Gueldres, c'est-à-dire Juif hollandais, comme d'autres, pareillement barons et nobles, sont *de* la Meurthe, ou *de* l'Ain, ou *du* Nord, ou *de* la Drôme, ou d'ailleurs. Et la ville même où il brillait, la ville où Heine est né de Betty Van Geldern, se sent déjà de la Hollande, est presque néerlandaise par le site, le caractère, les mœurs et la langue.

Düsseldorf s'étend sur les bords du Rhin dans cette région où le fleuve « s'emmarécage », comme disait

Dante. C'est la vallée plate, *Thalebene* ; « dans la langue des habitants de Düsseldorf, écrit Heine lui-même, se remarque déjà une transition vers le coassement des marais de la Hollande. » Et il se félicite d'avoir dû à son père le pur accent, le beau dialecte du Hanovre, au lieu de ce « hollandais corrompu. »

C'est, d'après les meilleurs critiques, le 13 décembre 1799 que Henri Heine naquit à Düsseldorf, dans la Bolkerstrasse.

« D'après mon certificat de baptême, dit Henri Heine, je suis né le 13 décembre 1799, à Düsseldorf-sur-le Rhin. Comme tous nos papiers de famille ont été détruits par l'incendie de Hambourg, et comme, dans les archives de Düsseldorf, la date de ma naissance, pour des raisons *que je ne veux pas dire*, a été indiquée inexactement, la date que je donne plus haut est la seule authentique ».

Il les a dites, cependant, ces raisons, qui n'ont rien de noble. « La date n'est pas trop exacte, avouait-il beaucoup plus tard. Entre nous soit dit, ces inexactitudes semblent provenir d'erreurs volontaires qu'on a commises en ma faveur lors de l'invasion prussienne, pour me soustraire au service de S. M. le roi de Prusse ».

Heine aima toujours sa ville natale. Il aurait dit avec orgueil : « Je suis Fantasio, bourgeois de Düsseldorf ». Et il confessait que « la ville de Düsseldorf est très belle. J'y suis né, et lorsque j'y pense, il me semble

que j'ai besoin de retourner tout de suite dans ma patrie ».

Son enfance y fut très heureuse. Et c'est pourquoi il l'aimait tant. Grâce à la mère de famille, Henri Heine connut toutes ces joies des premières années qui embellissent et consolent la vie la moins favorisée dans la suite des temps.

Betty ou Elisabeth Heine, née, — pour lui donner ses prénoms juifs, — Peira ou Peierche van Geldern, avait vingt-huit ans lorsque naquit son fils Henri ; puisqu'elle-même avait vu le jour à Düsseldorf, le 27 novembre 1771. Petite, bien faite, spirituelle, la jeune femme avait reçu de son père le médecin l'éducation la plus forte. A l'allemand et à l'hébreu, elle joignait la connaissance du français, de l'anglais, lisait les poètes même dans leur propre langue. Son esprit un peu chimérique choisissait dans une culture vaste et variée ce qui pouvait flatter un goût plus brillant que sûr ; elle était fanatique de Jean-Jacques Rousseau, ce qui fait médiocrement honneur à son bon sens ; elle lisait avec passion les Elégies romaines de Gœthe, ce qui fait médiocrement honneur à son bon goût. Son fils hérita de l'enthousiasme pour le citoyen de Genève, « il a été, proclamait-il, mon Amadis de Gaule, et Mirabeau mon Roland ou mon Agramant ». Et les billevesées pédantesques, les grands exemples à l'antique hantèrent cette adolescence commencée en littérature. Cependant, Betty Heine n'était nullement une femme savante ; elle écrivait

incorrectement l'allemand, elle savait peu la grammaire ; ignorance qui lui était commune avec beaucoup de femmes distinguées de ce temps-là. Elle écrivait en caractères hébreux des épîtres hiéroglyphiques.

Cette dame était patriote. En 1796, au fort des guerres européennes, on la voit pleurer l'époque « où l'Allemagne était encore l'Allemagne, et où tous ceux qui parlaient allemand, étaient fiers ». Elle se consolait avec son ménage, qu'elle menait dans une grande économie, et avec sa flûte, cette flûte enrubannée que Heine retrouvait un jour au grenier.

C'est elle qui apprit les lettres à son fils ; elle les lui traçait, elle les lui faisait copier à la craie, sur certaine porte peinte en brun, que Heine revit jusqu'à la fin de ses jours. Le petit était turbulent, mais la mère était patiente et ne plaignait point sa peine. Elle devint ambitieuse, prétendit lui faire apprendre le violon ; le petit Henri se couchait sur le divan, et faisait jouer son professeur à sa place. Son idéal de l'existence humaine apparaissait déjà : rester couché, faire jouer pour soi le prochain. Henri Heine n'a jamais pu faire une gamme ; et il disait : « Vraiment, j'aurais grand'peine à retenir longtemps une mélodie ». De même, il ne parvint jamais à danser. Le poète le plus rhytmique et le plus musical de la langue allemande est réfractaire, dès l'enfance, à tout autre cadence que la cadence littéraire. Il envoya par la fenêtre son maître de danse, il faisait travailler pour lui son professeur de violon. Cette

horreur de la musique, beaucoup de littérateurs, et surtout les poètes, l'ont témoignée ; faut-il donc croire que musique et poésie sont deux arts, non pas seulement différents, non pas seulement éloignés, mais hostiles par leur essence même, chez certains génies ? puisque l'un d'eux, la poésie, contient sa musique propre, et l'autre, la musique, exprime une poésie aussi large, aussi intense, mais toute différente de la poésie précise, synthétique, et telle enfin que la contiennent les œuvres vraiment éternelles ?

La mère de Heine, qui fut gourmet et gourmand, voulait habituer ses enfants à la tempérance, à « respecter ». Henri, l'aîné, le plus subtil, mouchardait ses frères et sœurs. Il n'aima guère que sa sœur ; il n'aima jamais que des femmes, ou ses amis dans la mesure où ils lui rappelaient des femmes.

Madame Samson Heine disait à ses enfants : « Habitez une grande ville, mais jurez-moi de conserver toujours des sentiments allemands, et gardez un cœur allemand pour votre patrie allemande ». Ces sentences ne furent pas perdues pour Heine ; imbu de germanisme et d'esprit juif, il demeura toute sa vie allemand, et il se vanta de rester anti-catholique malgré l'éducation publique qui lui fut donnée par des prêtres.

Betty Heine parlait fidèlement le dialecte du Rhin, ce jargon « qui a, disait son fils, la sonorité creuse et presque l'odeur des œufs pourris ». Elle se plaisait, jusqu'à la fin de sa très longue vie, à narrer pour ses petits-

enfants les « histoires de l'oncle Harry ». C'est par elle que nous pourrons connaître encore les exploits de Heine à l'âge de quatre ans : on l'avait mis dans une école de petites filles, tenue par une antique demoiselle de cinquante ans, solennelle et rigide. Le bambin apprenait tout ce qu'on voulait, mais il ne pouvait se taire. Naturellement, il exécrait la demoiselle, qui prétendait lui imposer le silence et l'immobilité. Il lui versa des encriers dans sa cruche au lait, il fourra du sable dans sa tabatière. « Pourquoi avez-vous fait cela, lui demandait ingénûment la maîtresse ? » — « Parce que je te hais ! » Il fallut retirer le petit démon de cette pension trop douce ; on l'envoya chez les garçons.

Mais, intraitable pour toute autre personne, il respectait sa mère, et il l'adora jusqu'au terme de sa vie. Il a célébré, des premières aux dernières années de sa carrière poétique, « ce beau cœur, qui l'a tant aimé » ; souffrant sans trêve et sans espoir, quand il regrettait son pays durant les nuits d'agonie, il répétait : « Je ne languirais pas si fort pour l'Allemagne, si ma mère n'était là-bas ! » Et, vieil homme, il lui prodiguait les petits noms de tendresse : « Vieille, douce chatte, je vous aime plus que six chats ! » Trois ans avant de mourir, il écrivait encore : « Je suis persuadé, au fond, qu'il n'y a qu'un seul être au monde en qui un homme puisse avoir une foi entière : cet être, c'est sa mère. » Il faut dire que les autres femmes dont Henri Heine fit l'épreuve ne furent pas, malgré leur nombre ou même à cause de leur

nombre, des rivales bien dangereuses pour le souvenir maternel et l'influence maternelle.

Esprit à la fois chimérique et rationaliste, en bonne élève de Jean-Jacques, Betty Heine faisait des plans pour l'avenir de son fils, même avant sa naissance. « C'est en nous-mêmes, a dit Heine, que brillent les étoiles de notre bonheur. » Mais sa mère, lectrice de l'*Emile*, était persuadée que l'on peut guider les étoiles, ou du moins choisir sa constellation. Avec le sûr instinct qui guide toujours les familles, « elle choisissait les différentes positions sociales qui étaient toujours opposées à la nature » de son fils.

La Juive, la réprouvée de l'Ancien régime fut d'abord éblouie par la gloire impériale et par l'avancement désormais possible dans les armées victorieuses. Elle rêva les épaulettes d'or, et les habits brodés du maréchal ou du haut dignitaire.

En ce temps-là, les grandes féeries éphémères de l'Empire montraient aux bonnes gens des horizons illimités et fabuleux ; Heine avait sept ans lorsque le duché de Juliers-Berg, capitale Düsseldorf, reçut pour duc l'ancien postillon Joachim Murat, beau-frère de César. Heine, juché sur le cheval de bronze, derrière la statue du Marktplatz, cramponné à la perruque du vieil Electeur Jean-Guillaume, vit l'entrée du triomphateur. Il cria « vivat », il semblait « que l'univers eût été badigeonné à neuf ! » Et, tandis qu'un ivrogne hurlait : « Malbrough s'en-va-t-en guerre », le gamin rentra chez sa mère en

criant : « On veut nous donner le bonheur, c'est pourquoi il n'y a point école ! »

L'excellente administration instituée par Beugnot « donna le bonheur » à Düsseldorf sous le principat de Joachim aussi bien que sous celui du petit Napoléonide qui succéda trois ans après. Cependant, le sucre manquait aux enfants ; conséquence de ce blocus continental que nos grands-pères nous contaient encore : « Lolotte, écrivait Heine à sa sœur en 1848, te souvient-il du gâteau que nous mangions à Düsseldorf le matin du jour de l'an, en prenant du café, où il n'y avait que trois grains de café, mêlés avec trois livres de chicorée ? Et pas trace de sucre. » Dans d'autres familles, en pleine France catholique, une mère de cinq enfants pendait au plafond un morceau de cassonade, et chaque mioche faisait tremper, un court instant, ce trésor commun dans sa tasse. C'était les bienfaits de l'Empire.

Mais les enfants de Düsseldorf et d'ailleurs jouaient quand même à « Madame monte à sa tour. » Et la France leur apportait l'esprit français. « Je suis né, dira Heine, à Düsseldorf, ville sur le Rhin, occupée depuis 1806 jusqu'en 1814 par les Français, de sorte que, dans mon enfance, j'ai respiré l'air de la France. » Et il écrivait à sa sœur : « Te souvient-il, petite Française, du bon vieux temps où tu lisais Télémaque ? »

Il fut donc, sous l'omnipotence universelle du grand maître M. de Fontanes, dieu solennel et lointain, un petit potache français, affublé de la tunique grise à collet

rouge, coiffé du chapeau à la Bonaparte, et marchant au son du tambour. Dans le vieux et sombre couvent des Franciscains, les maîtres français élevèrent cet écolier rebelle au grec et au latin, comme un Barbare, et, comme un Barbare, capable de méconnaître et d'injurier jusqu'au bout cette prosodie française qu'il n'entendait point. Il gardait pourtant un souvenir attendri pour ces prêtres catholiques dont la discipline fut clémente au petit Juif. Il déclarait le latin des Jésuites « une langue facile, saine et naturelle. On y apprenait, dit-il, dans ces écoles, on y apprenait par cœur les rois de Rome, les dates chronologiques, les *nomina* en *im*, les verbes irréguliers, le grec, l'*hébreu*, la géographie, la langue allemande, et le calcul ! Dieu, la tête m'en tourne encore !.. Sous les sombres arcades du cloître des Franciscains, non loin de la classe, pendait un grand crucifix de bois... Du grec, je n'en veux point parler. Avec l'hébreu, cela allait mieux, car j'ai toujours eu une grande préférence pour les Juifs... La mythologie allait bien aussi. »

Il apprit le français dans la classe de l'abbé d'Aulnoi, émigré, auteur de grammaires, qui portait une perruque rouge et se démenait dans des rages perpétuelles. « Petit écolier, je ne pouvais, dit-il, de toute la matinée, bouger de mon banc de bois ; alors, ma joie et mes cris étaient immodérés quand la vieille cloche des Franciscains sonnait enfin midi. »

On pense bien qu'il n'aima point le collège. Il y reçut des humiliations ; un jour, la classe entière s'ébaudit

parce qu'il avait répété ce propos de son père : « Ton grand'papa fut un petit juif à grande barbe. » Les camarades mis en joie poussèrent des cris d'animaux, sautèrent sur les tables, saccagèrent la classe, en répétant « son grand'père était un p'tit juif, avec une grande, grande barbe ». Le professeur, P. Dickerscheid, accourut au vacarme et Heine fut bâtonné d'importance « avec un rotin jaune, qui raya son dos de bleu sombre. »

Epreuve plus cruelle, il vit se tourner contre lui ces amis de l'adolescence, efféminés et blonds, qui appuyaient leur joue contre la sienne, et qui le persiflaient ensuite. C'était la faute du prénom qu'on lui avait donné, car Jean-Henri Heine se prénommait alors, suivant la mode anglaise, *Harry*. Et cet *Harry* fit le malheur de son enfance lycéenne.

Il y avait, de par la ville, un chiffonnier nommé Michel. Ce chiffonnier menait un âne, et pour le faire marcher, il criait : « Arri ! » On voit la scène : les enfants de l'école se complaisaient à pousser le cri qui servait à faire marcher la bourrique, ils imitaient le vieux Michel pour appeler Harry... Heine. Aussitôt qu'il était question d'un baudet, on clignait des yeux vers Harry Heine, et Harry Heine rougissait. Coq-à-l'âne, allusions ineptes, sordides calembours, pleuvaient sur le pauvre petit Juif, qui se plaignait et qui souffrait. Et cette affaire, qu'un chrétien vulgaire eut réglée avec un haussement d'épaules ou bien avec quelques bourrades savamment échangées, cette histoire d'âne gâtait son

temps d'école au triste gars, si bien qu'il parle gravement, dans ses Mémoires, de « la fatalité attachée à son nom d'Harry », et nous dit que « ce nom abreuva d'amertume et empoisonna les plus belles années du printemps de sa vie ».

Mais voici le plus cruel : « même le blond Franz, doux comme une jeune fille, et que j'aimais tant, me trahit un jour : il me serra dans ses bras, appuya tendrement sa joue contre la mienne, resta longtemps dans cette attitude sentimentale, et... me cria tout-à-coup dans l'oreille un « Haarri ! » suivi d'un éclat de rire. Il s'enfuit en modulant sans cesse ce mot plein d'outrages, dont les galeries du cloître me renvoyaient l'écho. » Et Harry Heine se laissait faire, sans apprendre au blond et doux Franz qu'une joue peut servir à plusieurs usages, du baiser jusques à la gifle, inclusivement.

Un pauvre petit diable, nerveux et susceptible, ne reverra jamais, dans ces écoles « où on lui a farci le cerveau de connaissances prétendues indispensables », que des bagnes sans nom. Un enfant de génie, frêle et prompt aux tristesses, reconnaît instinctivement qu'on lui gâte l'esprit en lui martyrisant le corps ; « nous échangeons péniblement, dit-il, plus tard dans la vie, l'or pur de l'intuition contre le papier-monnaie des définitions livresques, et notre vie gagne en étendue ce qu'elle perd en profondeur. » Paroles admirables : l'homme de génie véritable, n'est-ce pas, en somme, celui qui sait garder, malgré les maîtres et l'éducation funeste, les vertus primitives de l'enfant ?

En dépit de tout, la force d'esprit transparaissait chez l'écolier. Le recteur Schallmeyer lui fit faire, au lycée, de tels progrès que l'on songeait à le diriger vers la théologie. Et sa famille regretta, dans son amour pour les costumes honorables, qu'il n'ait pu devenir cardinal, et, peut-être, Pape. Il ne rapporta de cette initiation précoce (les dates sont un peu brouillées dans ses Mémoires) qu'une connaissance prématurée des systèmes philosophiques, où il s'est toujours complu sans jamais y entendre grand'chose.

Mais ce ne sont point là les vrais professeurs des poètes : les hasards de la vie réelle, la maison, la rue et les gens les instruisent beaucoup mieux. Un vieux petit oncle original, Simon de Geldern, frère de Mme Betty Heine, peut réclamer un rôle heureux et capital dans l'éducation de Harry. C'était un joyeux fantoche, qui se tirait perpétuellement le nez, et dont la queue poudrée sautillait d'une épaule à l'autre, comme pour railler la démarche saugrenue de son propriétaire, tandis qu'elle offrait au neveu le meilleur cordon de sonnette à tirailler. « C'était, selon son neveu même, un brave cœur, et le plus magnanime, un bon vivant, qui aimait les grives au genièvre, mais dont l'extérieur cocasse dissimulait une âme de martyr ». On trouvait, entre gens sérieux, qu'il avait « manqué sa vie », car il n'avait jamais voulu quitter son antique maison de Düsseldorf, où l'on voyait une arche curieusement sculptée et peinte, et qui s'appelait pour cela même l'*Arche de Noé*.

Ce brave homme aimait les bouquins, écrivaillait ; c'était vraiment un oncle pour poète. Et les gens de génie ne s'entendent jamais si bien qu'avec ceux dont les bourgeois disent : « Il a manqué sa vie » ; sans doute parce que leur instinct leur souffle qu'au contraire, ils l'ont réussie.

Cet oncle, le « docteur » comme l'appelaient les vieilles Parques de Düsseldorf, donna de beaux livres à son neveu, il lui ouvrit sa riche bibliothèque ; mieux encore, il lui donnait l'accès à ce Paradis des enfants et des poètes : un grenier de vieille maison !

C'est dans ce grenier patrimonial que le petit Heine passait, tout seul, des journées entières ; il y avait là, sous la garde d'une grosse chatte angora, sa queue frangée de toiles d'araignée et de poussières diverses, les vieux livres et les paperasses du défunt grand-père Geldern ; il y avait un pèle-mêle de vieux meubles, une « salpêtrière » de vieux fauteuils, incurables, de chaises démantibulées ; et le soleil, par la lucarne où les atomes de poussière dansaient leur ballet fantastique, éclairait le berceau brisé dans lequel avait reposé la mère d'Harry ; sur le fond du berceau dormait la perruque effrangée du grand-père ; un clou retenait à la cloison son épée rouillée, à côté d'une pincette et de ferrailles. Le perroquet de la grand'mère, déplumé, perdant son étoupe, planait sur ces reliques. Que n'y avait-il pas dans ce bienheureux grenier ? un chien de faïence verte, venu de l'Extrême-Orient, et dont le derrière était cassé ; la vieille flûte maternelle, avec son ruban rose, jouet favori

de la chatte qui la roulait dans tous les coins ; des sphères célestes, un bric-à brac de cornues, d'alambics ; des caisses où les manuscrits de sciences occultes s'entassaient avec les traités de médecine périmés, où Descartes s'empilait sur Paracelse et Van Helmont. Mais la plus riche des trouvailles que Harry faisait en furetant dans une poudre épaisse, ce fut un livre de notes écrit par un frère de son grand'père.

Cet ancêtre, presque divin, qu'on surnommait l'Oriental, était un aventurier cocasse ; il avait parcouru, Jéhovah sait pour quels négoces, les côtes du Maroc et de l'Algérie, il avait visité Jérusalem et les lieux saints, une vision lui avait été donnée par le Seigneur sur la montagne Moria ; des Bédouins l'avaient élu pour cheik ; il avait brillé « dans les cours » sous son costume oriental ; il faisait le nécromancien, mais l'amour le perdit, et l'ancien hadji, l'ancien chef des Bédouins, finit par arracher des dents.

Mais, comme le dit son neveu, « quel homme de marque n'est pas un tant soit peu charlatan » ? Harry ne pouvait faire grand'chose avec les mémoires manuscrits du saint dentiste, parce qu'ils étaient griffonnés en caractères arabes, syriaques, coptes, entremêlés de citations européennes, et même de vers français, que Heine, selon sa coutume, estropie en les rapportant. Mais le grimoire impossible à entendre n'en paraissait que plus sacré, plus merveilleux, aux yeux de l'enfant, qui l'avait déniché en farfouillant dans le grenier.

L'amitié pour ses camarades du Lycée semble avoir

tenu peu de place dans les premiers sentiments de Heine. Que faut-il penser de l'historiette racontée plus tard dans ses *Reisebilder* ? « Et toi aussi, petit Wilhelm, — c'est Wilhelm de Wizewsky, — tu reposes là-bas, à Düsseldorf, et c'est moi qui en suis cause. Nous étions camarades d'école dans le cloître des Franciscains, et nous passions notre temps à jouer de ce côté de ce même cloître où la Düssel coule entre des murailles en pierre ; et je dis : « Wilhelm, va donc chercher le petit chat, qui vient de tomber à l'eau. » — Et allégrement, il descendit sur la planche qui était mise en travers de la rivière, retira le chaton de l'eau, mais tomba lui-même dedans, et lorsqu'on le retira, il était tout mouillé, et mort. Le petit chat a vécu encore longtemps. »

Ou bien cette anecdote est vraie, et Heine apparaît comme un petit monstre ; ou, plus probablement, elle est imaginée et composée comme la plupart des histoires personnelles qu'il nous raconte ; et l'on peut juger, là-dessus, la qualité de sa plaisanterie.

Un de ses camarades favoris était alors un certain Joseph Quatre-vingt-dix (Neunzig.) Celui-ci le blessa grièvement d'un coup de pierre à la tête, et se cacha si bien sous le lit, qu'il put éviter les représailles maternelles. Plus tard, à l'Université de Bonn, Joseph rappelait cette affaire à Henri Heine : « Qui sait, riposta le poète, quel bien cela put faire ? Si tu ne m'avais pas touché la veine poétique, et mis la tête à jour, je ne serais peut-être jamais devenu un poète. »

Mais, jusque dans sa famille même, ses affections pour les enfants de son âge furent médiocres ; c'est encore sa sœur Charlotte qu'il aimait le mieux, c'est pour elle que son talent poétique se révéla. Un jour que la fillette, externe au couvent, s'était mise au travail, en rentrant à la maison, Heine la retrouvait en larmes :

« Qu'est-ce qu'il y a, demandait-il ?

« L'histoire que le professeur nous a racontée pour que nous la reproduisions... je l'ai oubliée, je ne peux la retrouver. Que devenir ? comment reparaître demain devant le professeur ? »

Et la petite sanglotait.

« Calme-toi, ma Lolotte, essaye de te rappeler de quel fait parlait le professeur, donne-moi une indication, la plus petite circonstance, et je t'écrirai une belle histoire. »

Au bout d'une heure, l'histoire était écrite sur le cahier ; Charlotte, ravie, fourra dans son cartable la bienheureuse copie, et la remit au maître pour la correction.

Quand arriva le moment où le professeur rapportait les devoirs et en rendait compte, la petite fille attendait, sûre de son fait. Rien ne vint. Elle ne fut point nommée ; l'histoire était-elle trop longue ? Le maître n'avait-il point lu ?

La classe finie, le professeur appela près de lui Charlotte Heine. Il tenait le cahier : « Qui est-ce qui a écrit cela ? »

« Moi, répondit la bambine sans hésiter. » « Je ne te gronderai point, je ne te ferai point de reproches. Seulement, dis-moi : qui est-ce qui a écrit cela ? »

La petite, honteuse, nomma le véritable auteur.

Deux autres professeurs avaient rejoint leur collègue, il leur lut l'histoire. C'était un conte fantastiqne, avec des revenants aux yeux de feu, aux pieds de cheval, un dragon qui crachait des flammes, énorme à dévorer l'école tout entiére. La fillette se mit à hurler, et se sauva vers ses compagnes pour leur raconter la terrible imagination de son frère.

Le professeur fit tout exprès une visite à Madame Betty Heine, afin de la féliciter sur les dons extraordinaires de son fils. On fit comparaître Harry, mais les éloges le laissèrent plutôt froid. Il se sentait capable de mieux faire. Le professeur voulait garder le manuscrit du chef-d'œuvre ; il n'obtint qu'une copie. L'original, qui serait amusant à voir, fut conservé par Madame Heine, mais il périt, avec tant d'autres souvenirs ou fragments, dans le grand incendie de Hambourg. La mère le regretta plus que ses diamants ou ses perles.

Heine avait dix ans lorsqu'il perpétra cette première œuvre, lorsque son génie créateur fut révélé par une supercherie d'école.

Charlotte, quand ils s'éveillaient de bonne heure, l'aidait à chercher des rimes. Et ils fabriquaient ensemble des casaques de fou, si belles qu'on leur défendait de les endosser même en carnaval.

Nous savons qu'il y eut des frères, deux frères ; Gustave, né en 1803, fut agronome, puis négociant, sans succès. Il s'engagea dans la cavalerie autrichienne, et devint lieutenant en premier. Après son mariage avec Emma Cahn, père de trois fils et de deux filles, il démissionna, fonda le *Fremdenblatt* à Vienne, et en fit une feuille officieuse qui réussit ; cela lui valut le titre de baron, et plusieurs millions. Il prêta de l'argent à son frère, qui le remboursa grâce aux gains littéraires que lui valut l'édition française de ses œuvres. Il ne lisait même pas les lettres que lui adressait Henri Heine exilé, malade, pour les traités avec Campe. « Il y a quarante ans que je lui pardonne ! » écrivait le poète avec amertume, en 1852. Ce qui n'empêcha point le baron d'annoncer à grand fracas, après la mort de Henri Heine, qu'il ferait élever à son frère un monument du prix de dix mille francs.

L'autre frère, Max, est de 1806. Celui-là entrera au service de la Russie, sera médecin militaire à l'expédition du Caucase en 1828 ; anobli, conseiller aulique, il épousera la veuve du médecin de la cour, Arndt, et se retirera du *tchin* comme conseiller d'Etat. Auteur d'ouvrages médicaux, il laissa plusieurs écrits littéraires, des *Souvenirs*, erronés naturellement, sur son frère et sur la famille. C'est à lui que nous devons le saccage des *Mémoires* laissés par Henri Heine et que lui avait confiés la veuve ; il n'en respecta que le fragment publié, « les ayant, disait-il, rendus inoffensifs. »

Ces êtres falots ou nuisibles ne semblent pas avoir compté pour le poète. C'est pourquoi, sans doute, ils ont lacéré ses *Mémoires*.

Le petit Harry n'avait point pour les arts plastiques la même aversion que pour la musique ; il se remémorait, plus tard, « les vieilles peintures qu'il avait vues, enfant, dans le Musée de Düsseldorf. » Il revoyait son vieux professeur de dessin au Lycée, « Pierre Cornélius, petit homme pointu, aux yeux chauds, dont la main se plaçait jadis avec bonté sur nos petits doigts, et m'aidait à tracer quelques contours, au temps où, jeune enfant, j'apprenais à dessiner à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf. »

Mais les impressions profondes venaient du Rhin, du vieux château, quand il s'asseyait sur les ruines pour déclamer ces romances d'Uhland qu'il devait surpasser bientôt ; là, il entendait les Ondines, les filles du Rhin lui parlaient ; il s'en ressouvenait toujours, dans son misérable âge mûr, alors qu'il habitait sur le boulevard Montmartre, et ne pouvait plus retrouver la chanson de Lorelei.

Et puis, il y avait les livres ; surtout Don Quichotte et Shakespeare. Il fera toute une préface pour s'épancher sur Cervantès, il commentera tout un album pour célébrer Shakespeare. Il trouvait dans Hamlet « son propre visage ». Et il proclamait que « ces deux hommes, l'auteur de *Hamlet* et l'auteur de *Don Quichotte*, sont les plus grands poètes qu'aient produits les temps

modernes. Mais Cervantès, encore plus que le doux William, exerce sur moi un charme indéfinissable. Je l'aime jusqu'aux larmes. Cet amour date de très longtemps. » Le *doux* William, l'auteur de Macbeth et de Richard III ! Et des larmes pour ce glacial Cervantès, pour ce long roman que certains n'ont jamais pu lire jusqu'à la fin ! Voit-on déjà la sensibilité toujours exagérée de Heine, cette ardeur d'enthousiasme et ce besoin d'affirmer qui aura pour revers la satire et le scepticisme, dès que tournera le vent ?

Mais voici venir les seuls professeurs des poètes : les gens simples, les vieilles bonnes, les paysans, les vieux soldats ; et aussi les sons, les couleurs, les parfums, les bêtes des champs, toutes les forces élémentaires, ou tous ceux qui n'ont point perdu contact avec ces forces-là.

Ce fut un petit tambour de la grande armée, « qui avait la mine d'un diable, et qui était bon comme un ange », ce fut ce tapin épique dont la présence à Düsseldorf éveilla le génie de Heine; le petit soldat de l'armée française, avec « sa figure mobile, sa noire et terrible moustache », avait reçu son billet de logement pour la maison Heine. Harry tenait à lui « comme un grateron ». Et Legrand lui faisait comprendre ce que le monde impérial contenait alors.

Tout d'abord, le héros, l'Empereur. « Dès que je pense à l'Empereur, disait Heine, au grand Empereur, ma mémoire se charge d'images dorées et vertes comme

le printemps ». Legrand battait sur sa caisse les marches d'armée « à travers le Simplon » (Heine entend là : le Saint-Bernard). Et le magicien, le dieu qui a suscité ces prodiges, l'enfant juif, l'enfant allemand le vit un jour lui apparaître, au jardin de la Cour, dans Düsseldorf.

« Je le vis lui-même, de mes propres yeux, lui en personne. Hosanna ! l'Empereur ! » Il tenait les rênes avec sa petite main de marbre, sa petite main « inaccessible ». Oui, c'était un dieu. Le poète regarda ses yeux, et il fit ce vers inconscient, admirable : « Les prunelles des dieux sont toujours immobiles ». Napoléon se souriait à lui-même, simple et méprisant au milieu de son escorte empanachée et chamarrée. « Les yeux de Napoléon avaient cette vertu, l'immobilité ; aussi, j'en suis convaincu, c'était un dieu ! Je le vois toujours, sur son haut coursier, ses yeux éternels dans cette face impériale, de marbre » !

Bientôt, il le vit tomber, et il reconnut « qu'il ne comprenait que le Passé ». Mais il garda cependant l'image du dieu. A peine adolescent, Harry rêva le grand cauchemar de la retraite de Russie. Le fantôme du tambour Legrand repassa, morne, vaincu. Le silencieux empereur revenait, sur son cheval blanc, et il dut se le figurer pareil au chevalier de la mort, que Dürer a représenté et que possédait le vieil oncle Geldern, dans sa collection.

Alors Madame Betty Heine cessa de rêver pour son fils la gloire militaire. Les déceptions et les angoisses

commençaient pour ceux de cet âge, que Musset a décrites dans la Confession d'un Enfant du siècle.

On rêva pour Harry la maison Rothschild ; la tenue des livres remplaça la stratégie. Mais, dans ce Juif aussi peu Juif à certains égards qu'un Benoît de Spinosa, il n'y avait point l'étoffe d'un Nucingen. Comme il le dit : « Ses efforts furent infertiles dans les carrières bourgeoises ». Il avait fait ce vœu dangereux, d'être un homme, tout simplement. Seulement, comme il dépendait de sa famille, on le retira du Lycée au printemps de 1813, on le mit à l'école commerciale de Vahrenkampf : en 1815, ce fut l'apprentissage des affaires, à Francfort, chez un correspondant de son père, un banquier qui répondait au nom de Rindskopf, c'est-à-dire Tête-de-Bœuf. De chez Rindskopf, il passa dans une maison d'épicerie en gros. Et puis, ce fut Hambourg, la ville de l'âpre négoce et des grosses banques, la ruche des armateurs et des marchands ; là, ce fut la tutelle auguste et souveraine de l'oncle Salomon, grand homme de la famille, potentat financier, et père des cousines qui transformèrent la vie de l'adolescent. Le destin de Heine tourna.

Il y eut, durant quelque temps, une maison Harry Heine et Cie, produits manufacturés d'Angleterre, et un apprenti poète qui la dirigeait. La maison coula. « La bulle de savon mercantile creva plus vite et plus lamentablement encore que la bulle impériale. » Les débuts de Heine dans la vie réelle, c'était une série d'échecs, présages de cette carrière où rien de matériel et de régulier ne réussit.

Quant à la vie sentimentale, qui est surtout, chez Henri Heine, la vie sensuelle, il n'avait point attendu Hambourg pour recevoir l'initiation. C'est pour ces historiettes-là, contées par Heine, que convient le fameux titre « Poésie et Vérité ». Et bien souvent la part de la vérité doit y être mince. Il faut retenir cependant quelque peu de ce qu'il nous dit avec tant d'ornements et de complaisance.

Il aimait, c'est sûr, les Bohémiens, les gens bizarres. Et sa vieille bonne, Zippel, l'antique « Sibylle », lui avait fait connaître, dans ce bas petit monde qui mêlait à Düsseldorf les Juifs aux parias sociaux, la veuve et la nièce du bourreau de Goch. La tante était une sorcière ; la nièce, rousse et pâle, la « blême Finette », aux sombres yeux dans le cuivre sanglant d'une chevelure indomptable, semblait une décapitée ; ce fut, pour les seize ans de Heine, une idylle à la Hoffmann, qu'il arrangea dans ses Mémoires, avec légendes à l'appui, et glaives du bourreau, et le reste ; ce qu'il y eut de meilleur, c'est que Finette lui chantait les vieux *lieder* du peuple. C'est, aussi, que, s'il faut l'en croire, elle éveilla l'amour en lui, l'amour et l'esprit de révolte, les deux pôles de son génie : « En cet instant, dit-il, s'allumèrent les premières flammes de ces deux passions auxquelles désormais je consacrai ma vie : l'amour des belles femmes et l'amour de la Révolution française ». Tous deux devaient lui coûter cher ; mais le premier, du moins, lui donna son génie d'artiste.

Il aima, c'est sûr, les Bohémiens, les irréguliers, les déclassés, et, comme Baudelaire, en vrai curieux des fleurs perverses, il porta son désir jusqu'aux bas-fonds de la société. Mais il n'eut pas l'ardeur ingénue et la périlleuse bravoure des Paradis artificiels ; il y a, même dans les pires essais de Heine, quelque chose de réservé, la timidité d'un petit bourgeois. On sent qu'il est hardi, seulement la plume à la main.

A Düsseldorf, durant ces premières années d'adolescence, et surtout peut-être, durant ces mois assez obscurs qui précédèrent immédiatement sa venue à Hambourg et suivaient son séjour de Francfort, dans ce Düsseldorf où « la folie pousse sur les collines », il y eut des Gertrude, des Catherine, des Hedvige, des Johanna ; c'est à propos de ces escapades diverses qu'il écrit ces mots prophétiques : « Lorsqu'on veut se faire aimer de moi, il faut me traiter comme un chien. »

L'esprit du poète, dans ces demi-créations de vagues amoureuses, a peint la petite Véronique, *Very*, morte dans ces années adolescentes, la belle Hedvige, qui priait « une petite image de la Vierge, la Sainte Mère de Dieu », Johanna « qui savait tout parce qu'elle était si pâle ». Plus tard, en Italie, il se revoyait jouant avec toutes ces fillettes, sur la place du Château, à Düsseldorf. C'est là que la pieuse Ursule l'avait porté dans ses bras, Ursule, « qui aimait tant l'odeur des roses, et son cœur n'était que douceur et parfum de roses. »

C'est ainsi, nerveux et sensible à toutes les impres-

sions des sens, qu'il arrive à Hambourg. Il y reste assez longtemps, puisqu'en 1818 le livre d'adresses pour la ville donne, au Graskeller, la maison de commission Harry Heine et Cie, comme existante encore. La grosse maison de son oncle lui montre une jeune cousine, riche, élégante à sa manière, jolie peut-être de cette grâce éphémère qui prépare les monstrueuses femmes juives. Cette Amélie est de sa race, elle l'attire, elle lui plaît.

Sa famille immédiate, celle de Düsseldorf, l'a déclassé. Sa famille collatérale, celle de Hambourg, va le désespérer. Les familles, et même les meilleures, auraient bien besoin, quand elles se trouvent en face d'une vocation artistique, de relire avec foi et respect la page du vieux Cervantès, si chère à Henri Heine : « Je serais volontiers d'avis qu'on laissât l'étudiant suivre la science pour laquelle il se sentirait le plus d'inclination ; car, bien que la poésie soit moins utile qu'agréable, du moins n'est-elle pas de ces sciences qui déshonorent ceux qui les cultivent. »

Et déjà se semait cette haine qui fera désirer à Heine d'annuler sa famille :

Il ne faut point qu'on en parle
Dans les chants, ni dans le livre !

cette haine qui lui fera offrir par son cousin Charles, frère d'Amélie, fils de Salomon, de l'entretenir s'il consent à n'écrire jamais rien sur ses parents sans le lui soumettre.

Heine a déjà écrit des vers, et des vers chauvins. Avec sa versatilité congénitale et incurable, l'élève du tambour Legrand s'est tourné contre les vaincus, il s'est offert comme volontaire, en 1813 ou plus probablement en 1815, contre son idole d'hier, l'Empereur, le grand Empereur. Il a rimé contre « l'enfer rusé et malin des Francs, qui apporte honte et humiliation dans la pieuse patrie allemande » ; il a célébré « les vertus de la femme allemande » comparées aux « vénales beautés de la Seine ». Il a invoqué la reine Louise, et crié : « Gloire et prospérité à l'Empire allemand. » Il est vrai de dire que peu après, il écrira les *Deux Grenadiers* ; et ce sera toujours ainsi. Pour le contredire, il n'y a qu'à le confronter avec lui-même.

Seulement, l'initiation de douleur qu'il va recevoir frappera si rudement et si juste qu'il en deviendra, sous le coup, le premier poète d'amour en Allemagne.

Il vit, chez son oncle opulent et sévère, la rage au cœur. Et certes, Salomon Heine, qui fut bon et très bon parent pour ce neveu qu'il ne pouvait comprendre, devait lire avec quelque joie des lignes comme celles-ci : « Nous pourrions peut-être avancer prosaïquement que le premier banquier fut un fripon heureux... Les banquiers, c'est d'heureux voleurs. »

Avec cela, tournant le dos, et pour jamais, selon l'instinct de sa race, à tout sentiment laissé par son éducation catholique et française, prétendant qu'il a « des penchants protestants », il s'inféode à la nouvelle Allemagne où il

ne saurait avoir place, de par son origine même et de par son tempérament d'esprit. Il subira la compression de la Sainte Alliance, et il sera poussé jusqu'à l'exil ; c'est ce qu'il tirera de la Jeune Allemagne. En outre, « aimant le peuple, mais à distance », bourgeois de mœurs et poète d'idées, sans pratique et sans entregent, il a tout ce qu'il faut pour ne pas réussir dans la vie matérielle ; et le hasard vient lui donner tout ce qu'il faut pour souffrir à jamais dans la vie morale.

CHAPITRE II

LE MAL D'AMOUR (1816-1819).

« Tu auras remarqué, cher lecteur, disait Heine, que l'inoculation de l'amour, désirée pour moi par ma mère dans mon enfance, n'eût point un résultat heureux. Il était écrit que de la grande maladie, la petite vérole du cœur, je devais être atteint plus fortement qu'aucun mortel, et mon cœur porte les traces mal cicatrisées en si riche quantité, qu'il ressemble au masque de plâtre de Mirabeau... »

Mais la vraie blessure a été faite au moment où l'adolescence tournait vers la jeunesse ; elle est profonde et incurable. Henri Heine, déjà suspect à la famille régulière par une première série d'échecs matériels, arrive dans l'opulente et sévère maison de l'oncle prodige, héros de la tribu : c'est ce Salomon Heine, troisième fils de Heymann, qui avait quitté la maison paternelle avec

seize « gros » dans sa culotte en cuir ; il se place aujourd'hui parmi les plus puissants banquiers d'une cité comme Hambourg.

Un chrétien naïf s'échappa, certain jour, jusqu'à répondre : « Madame, c'est épouvantable ! » à une Juive, à une dame juive qui célébrait une fortune analogue. Pour calmer la dame surprise et irritée, il ajouta : « C'est épouvantable... de penser combien un tel homme a dû travailler ». A quels travaux ? n'insistons pas sur l'euphémisme. Nous savons d'anciens colporteurs, de Mayence ou de New-York, qui avaient huit francs dans leur poche et qui ont raflé des millions. C'est là, peut-être, les « familles aristocratiques juives ».

Salomon Heine ne s'était pas même donné la peine d'apprendre l'allemand correct ; il savait bien que le *ioudisch* suffisait ; quant aux autres langues, il les ignorait et il les méprisait. Il envoyait, vers la fin de sa vie, son portrait lithographié, comme un monarque, et le neveu l'encadrera dans son salon, à la place d'honneur. Il recevait Blücher vainqueur, et Henri Heine célébrait « le splendide, homérique, divin Blücher » (un assez sale caporal, à vrai dire).

Le potentat Salomon regardait de haut ce petit neveu, mal tenu, rousseau, fils d'un mince boutiquier hessois, maladroit aux « affaires » comme son père, et qui « écrivait », comme les Geldern. « Tu vois, lui disait-il un jour, si tu avais appris quelque chose, tu n'aurais pas besoin de faire des livres ».

Il l'entretenait cependant, et il l'entretiendra toujours malgré ses brocards et son peu de gratitude. Pendant ces premières années de contact, Henri Heine se montait l'imagination. Il vivait, selon ce qu'il raconte et ce que montrent ses premières poésies, dans des songes perpétuels, nuit et jour ; et il y puisait les sujets de ses œuvres, mais il en ressentait aussi l'influence désordonnée.

Devant ce jouvenceau d'allure médiocre et d'esprit bizarre, Mademoiselle Amélie Heine ne ressentit pas grand attrait. Mais lui, s'éprenait toujours plus. La frêle demoiselle, troisième fille de l'oncle, et qui devait mourir jeune, hantait son imagination et ses sens au point qu'il aimait, on va le voir, son meilleur ami parce qu'il ressemblait à la cousine ; car aucune bizarrerie ne manque à l'histoire.

Ce fut un de ces abominables amours d'adolescent, qui empoisonnent quelquefois toute une existence, lorsqu'ils ne sont point satisfaits, et bien souvent aussi la gâtent et la dévoient, s'ils sont heureux.

Un prodigieux témoignage de ce sentiment pour Amélie, ou Molly, c'est une lettre publiée bien des années après la mort d'Henri Heine; lettre poignante, que ce garçon de dix-sept ans adresse à son « meilleur ami », Christian Sethe, né à Clèves un an avant lui, celui dont il écrit : « Ton cœur fidèle était un bon hâvre pour moi ». Ce long cri d'agonie, c'est un de ces rares aveux, presque parlés, directs, intimes, et qu'il faut donner tout entiers.

En homme d'ordre, qui devait devenir plus tard conseiller référendaire, Sethe a marqué sur cette lettre qui lui parvint à Düsseldorf : « *accepi* le 23 novembre 1816, *respondi* le 19 janvier 1817 ». Et cette lettre, la voici :

« Hambourg, le 27 octobre 1816.

Au *studioso* Christian Sethe,
à Düsseldorf.

Elle ne m'aime POINT ! — Il te faut, cher Christian, prononcer ce dernier petit mot tout bas, tout bas. — Dans les premiers petits mots, il y a le ciel éternellement vivant, mais aussi dans le dernier il y a l'enfer éternellement vivant. Si tu pouvais voir seulement un instant ton pauvre ami face à face, et combien il apparaît tout pâle, et violemment bouleversé et hors de sens, alors ton mécontentement légitime causé par mon long silence, se calmerait bien vite ; certes, le mieux serait que tu puisses jeter un seul regard dans l'intimité de son âme, — tu me prendrais sûrement en affection tout de suite.

A vrai dire, il faut que tu le saches, cher Christian, chacune de mes pensées est une lettre à toi adressée, ou du moins elle se présente ainsi, et naguère déjà j'ai griffonné pour toi une assommante épître longue d'une aune, où je te découvrais en soupirant tout mon être intime, depuis l'œuf de Léda jusqu'à la destruction de

Troie; mais j'ai sagement anéanti cette lettre, car elle ne pouvait servir à rien du tout, qu'à tomber entre des mains étrangères et à me donner alors peut-être le coup de grâce. Tu ne peux pas me venir en aide de cette manière-là.

Je veux te conter une petite plaisanterie. Tu le sais, Christian, du moment même où je te vis pour la première fois, je fus involontairement attiré vers toi, et, sans pouvoir m'en donner la raison à moi-même, tu me devins toujours tout à fait infiniment cher et précieux. Je crois t'avoir depuis longtemps édifié là-dessus : à savoir combien dans les traits de ton visage et surtout dans tes yeux je remarquais quelque chose qui m'éloignait soudain de toi d'une façon inexprimable, et aussitôt après m'attirait puissamment vers toi, si bien que je croyais au même instant y reconnaître la bonne volonté aimante et aussi de nouveau la plus amère, outrageante, glaciale dérision; et vois! ce même énigmatique quelque chose, je l'ai également trouvé dans les regards de Molly. Et c'est justement là ce qui me rend aussi tellement troublé, car bien que j'aie les preuves les moins trompeuses, les plus irréfragables, que je ne suis rien moins qu'aimé par elle, — preuves que même le recteur Schallmeyer reconnaîtrait pour profondément logiques, sans songer aucunement à leur opposer son propre système, — cependant le pauvre cœur qui aime ne veut toujours point accorder son *concedo*, et dit toujours : « Que me fait ta logique ? j'ai ma logique à moi » !

Je l'ai revue —
« Au diable mon âme
Au bourreau mon corps !
Mais moi seul je prends
Pour moi la belle femme ! »
Hou ! ne frémis-tu pas, Christian ?

Frémis donc, je frémis aussi. — Brûle la lettre, Dieu ait pitié de ma pauvre âme ! Ce n'est point moi qui ai écrit ces mots. — Là, sur ma chaise, était assis un homme pâle, c'est lui qui les a écrits. Cela vient de ce qu'il est minuit. — O Dieu ! la folie ne peut être coupable. — Toi ! toi ! ne respire pas trop fort, car j'ai bâti justement un merveilleux château de cartes, et tout en haut je suis debout, et je la tiens dans mes bras.

Vois, Christian, seul ton ami pouvait élever son regard vers ce qu'il y a de plus haut (le reconnais-tu là ?) Peut-être aussi cela semble-t-il devoir être sa perte. Mais aussi tu peux à peine te représenter, Christian, combien ma perte a une apparence charmante et aimable. — *Aut Cæsar, aut nihil* fut toujours ma devise. Le tout pour le tout !

Je suis un fol joueur d'échecs. Du premier coup j'ai perdu la Reine, et cependant je jouais toujours, je joue encore, — pour la Reine. Dois-je continuer à jouer ?

« Quand on a tout perdu et (*sic*) qu'on n'a plus d'espoir,
La vie est une (*sic*) opprobre et la mort un devoir »!

Tais-toi, maudit, infâme Français, avec ta lâche grimace de désespérance ! Ne connais-tu pas l'amour alle-

mand ? Il est fondé fièrement et solidement sur deux colonnes éternellement inébranlables, la dignité d'homme et la foi. Seulement, préserve-moi, ô Dieu, dans un asile sûr, contre la furtive et sûre puissance des heures. Eloigné d'elle, porter de longues années durant le regret ardent au cœur, c'est une torture d'enfer et qui fait pousser des hurlements de douleur infernale. Mais, être dans son voisinage, et pourtant soupirer en vain, durant d'éternellement longues semaines, après son apparition qui seule rend bienheureux, — hou, — hou, — et, et, — — O — O — O Christian ! Alors, le plus pieux et le plus pur caractère peut aussi se consumer dans une sauvage et démente scélératesse.

Ah ! tu es sage, Christian, et sûrement tu ne voudras pas me punir de mon long silence. Tu ne sais pas quel mal étrange me cause la pointe de poignard barbelée qui m'extirpe chaque mot de l'âme ; à d'autres gens, les lignes noires ne coûtent point, ils peuvent, à leur fantaisie, aller çà et là, marcher sur le cothurne pour mieux choir dans la boue. Ce qu'il faut entendre ici par le cothurne, ce sont de gigantesques fantômes de douleur qui sortent des larges blessures béantes et saignantes de mon cœur. — Ne sois pas méchant, Christian, je suis si gentil pour toi, si gentil, et je suis si profondément malheureux. Veux-tu aussi m'accabler ? Ah ! la voix du cœur m'a bien leurré, va-t-elle encore être menteuse, cette fois ? Christian, dis oui ou non. Tu m'est resté, toi seul. Dis oui ou non ! Par tout ce qui t'est sacré, dis-moi

la vérité ! — Oui ? alors, j'ai encore espoir, que la voix de mon cœur ne ment pas non plus pour Molly. Non ? alors...

. . . .

Ecris bientôt, cher Christian, *oui,* veux-tu ?

C'est aussi une chose qui rend le cœur malade, à savoir que mes beaux *Lieder*, que j'ai écrits rien, rien que pour Elle, Elle les a rabaissés si amèrement et indignement, et qu'elle m'a berné surtout sous ce rapport très laidement. — Mais, pourrais-tu bien le croire, la Muse m'est malgré cela encore plus chère qu'avant. Elle est devenue pour moi une fidèle et consolante amie, si intimement douce, et je l'aime bien au fond du cœur. Combien profondément me frappent maintenant les paroles de Gœthe dans *le Tasse :*

> « Tout a fui ! Une seule chose reste :
> Les larmes me furent octroyées par la Nature,
> Et le cri de la douleur, quand l'homme enfin
> Ne peut plus l'endurer. — Et à moi encore par dessus tout
> Elle a laissé dans mon mal la mélodie et la parole,
> La plus profonde plénitude pour plaindre ma détresse,
> Et lorsque l'homme devient muet dans sa torture,
> Un Dieu m'a donné de dire ce que je souffre ! »

Je fais beaucoup de vers ; car j'ai du temps assez, et les spéculations commerciales extraordinaires ne me donnent pas fort à faire ; — si mes poésies d'aujourd'hui sont meilleures que les plus anciennes, je n'en sais rien; ceci seul est certain, qu'elles sont bien plus suaves et douces ; comme du chagrin confit au miel. J'ai aussi

l'intention de les faire imprimer bientôt (néanmoins, cela peut durer, entre temps, bien des mois encore). Mais voici la chose épineuse : comme il y a là-dedans d'éclatants *Lieder* amoureux, cela me serait extraordinairement nuisible, en tant que marchand ; je ne puis t'expliquer cela bien clairement, car tu ne connais point l'esprit qui règne ici. Et je puis soutenir ceci contre toi hardiment : outre qu'en cette cité de brigands il n'y a point à trouver le moindre goût pour la poésie, — bien qu'il y ait des rapsodies commandées exprès et payées bon marché, pour les mariages, enterrements ou baptêmes, — il s'est, en outre, élevé depuis quelque temps une orageuse brouille entre Juifs baptisés et non baptisés (je nomme Juifs tous les Hambourgeois et ceux que, pour les distinguer des coupés, j'appelle : Juifs baptisés, ont aussi, *vulgo*, nom : chrétiens). En de pareilles circonstances il est aisé de prévoir que l'amour chrétien ne laissera pas sans les molester les *Lieder* d'amour d'un Juif. C'est là qu'un bon conseil vaut cher ; sans cela, aussi, j'ignore comment on établit une édition, et là-dessus tu dois m'édifier, Christian ; car tu t'entends mieux à ces choses.

Je vis ici dans un isolement complet ; d'après ce que je t'explique ci-dessus, tu peux très aisément t'en rendre compte. Mon oncle vit à la campagne. La vie y est fort prétentieuse, et il y faut beaucoup flagorner, et le libre chanteur sauvage pèche très souvent contre l'étiquette. Bétail emplumé de diplomates, millionnaires, sénateurs

hautement sages, etc., etc., ça n'est point des gens pour moi. Mais l'homérique, divin, admirable Blücher était ici récemment, et j'ai eu le bonheur de dîner en sa compagnie chez mon oncle : un tel gars fait du bien.

Le neveu du grand (???) Heine est sûr d'être partout bien vu et reçu ; de jolies filles louchent de son côté, et les mouchoirs de seins s'élèvent plus haut, et les mères calculent, — mais, — mais, — je reste seul ; il ne me reste rien que moi-même. Et qui est cet original, Christian le sait mieux que moi. — Je suis très perplexe de savoir si cette lettre te touchera encore à la maison, ou si, comme je le tiens sûr, tu la recevras réexpédiée. En tout cas, s'il t'est encore demeuré une lueur d'amitié de reste, écris-moi sur le champ si tu l'as bien reçue. A cause de son contenu, je ne puis plus dormir en paix. — Comment vas-tu ? Ecris ! Certes j'ai le plus grand plaisir à déchiffrer ton écriture, mais un peu plus de clarté ne saurait nuire. Cependant je me contenterai aussi d'un barbouillage.

Au point de vue religieux, j'aurai peut-être bientôt à te communiquer quelque chose de très extraordinaire. « Est-ce que Heine est devenu fou ? vas-tu t'écrier. » Mais il me faut une Madone. Celle du ciel remplacera-t-elle pour moi celle de la terre ? Je veux me griser l'esprit. Ce n'est que dans les profondeurs infinies de la Mystique que je puis faire disparaître mon mal infini. Combien pitoyable me semble à présent la science dans son habit de mendiant ! Ce qui me paraissait jadis clarté

limpide, se montre à moi présentement comme l'indigence toute nue.

« Devenez comme les petits enfants ! » Je me suis longtemps figuré que je comprenais ces paroles, ô fou grotesque que j'étais ! — Les petits enfants croient !

HEINE.

P.-S. — Depuis près d'un mois cette lettre gît dans mon pupitre (1), car j'ai d'abord écrit à Düsseldorf pour savoir si tu en étais déjà parti. A l'instant je reçois ta chère lettre. Par Dieu, tous mes amis ne sont pas morts encore. Pardonne-moi, bon et noble Christian, je t'ai sûrement toujours aimé de toute âme, mais souvent aussi, — peut-être toujours — méconnu. Ton orgueil t'a permis d'écrire au pauvre Harry par trois fois, sans savoir si peut-être tu recevrais une réponse ? Alors, par Dieu, le pauvre Harry n'est plus si pauvre ! Par ma lettre tu verras dans quel état est mon cœur ; il est toujours encore pareil. Mais je supporte maintenant le mal bien plus *virilement*. Mais je ressens un engourdissement intérieur ; la poésie aussi nage et se perd dans des fantômes blêmes et nuageux. O M..., tu me coûtes cher !

Je t'embrasse, Christian, mais ne me serre point si fort ; sur ma poitrine me pend une chaîne de fer noire, et à cette chaîne, juste à l'endroit où bat mon pauvre cœur, est suspendue une croix de fer noir bien acérée et

(1) L'estampille postale porte : Hambourg, 20 novembre 1816.

dentelée : dedans, il y a une boucle des cheveux de M...y. Ouh ! cela brûle !... ô Christian.

Je ne puis écrire davantage, la poste va partir. L'oncle veut me renvoyer d'ici, mon père aussi se fâche de ce que je ne fais aucune affaire malgré les grandes dépenses faites ; mais *coûte que coûte* (1) je reste ici. Ecris-moi bientôt.

Dès que je trouverai l'occasion, tu recevras le tabac. »

L'auteur de cette lettre navrante, une des confessions les plus ingénues et les plus atroces que peut laisser une jeunesse d'artiste, était-ce bien ce même adolescent qui s'installait, trois mois auparavant, chez la veuve Rodbertus, sur la Grande-Buanderie, n° 307 ? Il écrivait alors, à cet ami qui répondait au nom de Citrouilleaumail (Zuccalmaglio), il lui écrivait en vers :

« Une étoile d'or m'attire vers le Nord. »

Et il avait écrit le 6 juillet, à Christian Sethe lui-même : « Je vois déjà le regard fixe de deux grands yeux bleus bien connus... Je vais bien. Je suis mon propre maître, et je suis debout pour moi tout seul, et je suis debout, si fier, et ferme, et haut, et je vois les hommes bien bas au-dessous de moi, si petits, si petits, comme des nains.... Réjouis-toi, réjouis-toi ; dans 4 semaines je vois Molly. Avec elle ma Muse revient aussi ».

Il l'avait vue, et sa destinée avec elle ; et la Muse était

(1) En français dans le texte.

revenue, mais elle avait si bien changé que le petit rimeur d'hier allait devenir le poète le plus poignant et le plus fort.

La « furtive et sûre puissance des heures », contre laquelle il n'est asile ni remède, avait fait son œuvre ; elle lui avait montré la vie décevante et mesquine, la trahison de la première idole ; il n'oubliera jamais. Pour celle que les Lieder déguisent parfois sous le nom d'Eveline, il trouvera jusqu'à la fin ces chants désespérés qu'un autre de ses frères, Alfred de Musset, proclamait les plus beaux de tous. Onze ans après la lettre de 1816, il nomma, — c'est la seule fois, — Amélie Heine, devenue l'épouse du riche propriétaire Friedlaender à Kœnigsberg. Elle était arrivée comme paraissait une nouvelle édition des « Jeunes souffrances ». Et le pauvre amoureux voudrait gaminer, faire de l'esprit ; mais il ne peut s'empêcher de dire : « le monde est absurde et fade, et assommant, et exhale une odeur de violettes fanées ».

Il le verra toujours ainsi, ce monde où il n'a pas de place. Pour la riche cousine, un poète n'était qu'un gars bon à fabriquer les chansons de baptême, les compliments de noce, et puis à se saouler ensuite avec les honoraires. L'avait-elle même regardé ? Et lui, répétait aux amis, d'année en année : « La vieille passion jaillit de nouveau avec force... Des souvenirs bien pénibles me rendront à jamais impossible le séjour à Hambourg. » Un jour même, errant à travers l'Italie, il s'échappera jusqu'à écrire au puissant oncle Salomon ces paroles

amères : « Votre maison, — je ne l'ai que trop aimée ! » Et, pour en détourner son souvenir, il cherchait ces plaisirs vulgaires d'où il rapporta l'avarie physique, en voulant y laisser sa cruelle avarie morale. Au seuil même de la tombe, dans ce cercueil en matelas où le tabès l'avait couché, le vieil amour lui revenait, il raillait et il maudissait, dans le « château des affronts », cette pièce étrange et surhumaine. La « fleur des fleurs, lumière de sa vie », le bafouait, allait tomber aux bras du « Philistin stérile, du riche goujat. » Et n'est-ce pas toujours ainsi ? C'est avec ces aventures-là que la vie crée les bons poètes.

« Amour qui manque, vie manquée ! » dira-t-il. Jamais la maxime funeste ne se fit plus vraie que pour lui. Près de vingt ans après, il pense à Elle quand il décrit « les Willis, fiancées mortes avant le jour des noces.,. Bacchantes mortes, irrésistibles. » Mais sa Willis n'est même pas morte ; elle est devenue une dame de Kœnigsberg ou de Krähwinkel. « Heureux Raimond, soupire-t-il, dont la maîtresse Mélusine n'était serpent qu'à moitié. » Il essaie de se reprendre : « Elle passa et me laissa vivre... Elle me laissa vivre, et je vis, et c'est l'affaire principale. Laissez-moi vivre... N'importe, je vis... tous les esprits vigoureux aiment la vie... Dans mes veines fermente la rouge liqueur de la vie, sous mes pieds tressaille la terre... Chaque femme est pour moi le don d'un monde entier. » Mensonges ! il perdra sa force de vie à ce paganisme des sens ; il n'y gagnera même point d'effacer

l'image première. Même ses yeux d'agonisant, fermés derrière les paupières immobiles, la reverront.

En attendant, il a pris Hambourg en horreur. Du Graskeller, nº 139, le magasin sur lequel il règne en fainéant s'est transporté dans la petite rue des Boulangers; mais au printemps de 1819 il faut liquider. La maison de commission, la raison sociale Harry Heine et Cie a vécu. L'épicier honoraire va se nommer à tout jamais Henri Heine.

Cette ville de Hambourg, il l'appelait « une bonne ville », il célébrait « la cuisine délicieuse, la sensualité solide des femmes », un bonheur passager qui avait nom Héloïsa, il s'asseyait avec délices aux petits cafés qui bordent l'Alster, et l'eau tranquille reflétait le clocher de Saint-Pierre et le lent glissement des cygnes. « Alors, dit-il, j'étais jeune et insensé; à présent, je suis insensé et vieux. » Son cœur avait vieilli durant ces mois cruels; Hambourg n'était plus qu'une « répugnante tanière », peuplée de gredins : « Si ma mère eût lu la vie de Cartouche, il serait possible que je fusse devenu un grand banquier. » Parmi ces « automates », ces « hommes-chiffre », comment vivre ? Du reste, l'homme-chiffre en chef, l'oncle Salomon, finit par consentir à laisser ce neveu rebelle retourner aux études libérales, à la condition qu'il prendrait le grade de docteur et reviendrait exercer à Hambourg la profession d'avocat.

La ville de Hambourg donnait à Henri Heine comme spectacle d'adieu une petite persécution contre les Juifs.

Enfin, dans l'été de 1820, il s'en allait, passait quelque temps à Düsseldorf, et entrait, sur la fin de l'automne, à l'Université de Bonn.

Les évènements véritables dans une telle vie, c'est maintenant les œuvres du poète. L'homme vit médiocrement, de la façon la plus banale, il suffit de marquer l'étape quelconque. Mais l'écrivain est né, grandit, s'élève au tout premier rang, dès les premières années de production ; et il se crée tout entier, tel qu'il sera et restera, sans que les années suivantes lui donnent rien de nouveau pour sa gloire vraie et durable.

> « Ce qui m'a servi de grammaire
> C'est le visage de la Bien-Aimée de mon cœur. »

Oui, c'est l'amour qui l'a créé. Mais il avait le don d'écrire, tout entier, parfait, en lui-même, comme les vrais maîtres ; car les *Deux Grenadiers* sont de ce temps-là. Il les attribuait plus tard à sa seizième année. Il a toujours falsifié les dates. Mais un ami d'école les lui entendit réciter d'une voix profonde et poignante, en 1820, à Düsseldorf. Cependant, le *Veilleur de Hambourg* avait publié dès le 8 février 1817 deux lieder d'amour, le 27, *Donna Clara*, et le 17 mars, la poésie que l'on va lire. Tout cela, signé du pseudonyme Sy. Freudhold Riesenharf, où l'on retrouve : Harry Heine. Düsseldorf.

> « Mon cher amour, mets ta main sur mon cœur !
> L'entends-tu, comme il cogne en sa chambrette ?

Là, frappe dur un charpentier moqueur,
Et c'est un cercueil pour moi, qu'il apprête.

Il martèle, il frappe, nuit, jour entier,
Et depuis longtemps sans trève il m'éveille.
Hâte-toi, voyons, maître charpentier !
Tâche que bientôt enfin je sommeille. » (LIEDER. IV).

La sensibilité morbide s'éveillait au milieu de ce mouvement romantique allemand. parmi ces écrivains d'esprit révolutionnaire, mobiles, amers, effrénés, blasés, enthousiastes ; ils aimaient, et il aimait lui-même pour la meilleure des raisons personnelles, à bafouer les philistins. à couvrir de sarcasmes l'ordre social ; petit Juif raté, il adopte ce nihilisme moral, cette analyse dissolvante, cette corrosive ironie ; jongler avec les mots et les sentiments, mélanger le cabotinage et la sincérité, faire le dilettante, c'est leur rôle et ce sera le sien. Seulement, il a du génie, et dépassera tous les autres en justifiant le mot sévère du vieux Gœthe : « Le romantisme, c'est ce qui est malsain » ! A Düsseldorf, il a repris de la tristesse : « Dans ce pauvre cœur ne se trouve plus rien que tristesse et chagrin ». Il a revu le Hofgarten, plein de Prussiens, il a crevé le tambour de Legrand spectral, il a fait un pélerinage aux amours mortes : « J'étais venu visiter mes chers tombeaux. Tout semblait aussi mort et aussi frais que les herbes d'un cimetière ».

Enfin, le voyage de retour lui a révélé le spectacle qui lui donnera la partie pittoresque de son génie : la mer, la mer du Nord, cette mer « qu'il aime comme une

maîtresse ». Aucun élément désormais ne manque à l'homme de vingt ans dont l'œuvre va s'épanouir, jour après jour, sous la casquette grotesque de l'étudiant comme sous le chapeau râpé du journaliste famélique : œuvre unique, œuvre incomparable, et, dans ses proportions restreintes et parfaites, œuvre immortelle qui suffit, à elle seule, pour ennoblir et glorifier l'existence morne et fétide où ses racines ont plongé, d'où sa fleur éclatante et empoisonnée s'est élevée vers la lumière de l'art souverain.

CHAPITRE III

L'ÉTUDIANT-POÈTE (1819-1825).

« Mes études, écrivait Heine, interrompues par des caprices romanesques, par des essais d'établissement, par l'amour et par d'autres maladies, furent continuées, l'an 1819, à Bonn, à Gœttingue, à Berlin ».

Bonn venait de rouvrir, en 1818, son Université sous les auspices de Frédéric-Guillaume II. Les Universités, allemandes refleurissaient avec la haine de la France, dont elles étaient le foyer. Heine y contempla le génie poétique dans la personne de M. Auguste Guillaume Schlegel, le chauvinisme sous la figure de M. Arndt, il eut pour condisciple M. Charles Simrock et le futur chirurgien Dieffenbach, qui coupait la queue aux chiens et aux chats, par pur amour de couper. On but beaucoup de vin du Rhin dans de grands verres. L'étudiant en

droit fut reçu aux cours, après examen, le 11 décembre 1819 ; à la suite d'une escapade entre étudiants, où l'on crut démêler de la politique, il avait comparu le 26 novembre devant le conseil académique, et fait des réponses plutôt fabuleuses et drôlatiques ; il éblouissait la ville par l'élégance de ses habits et la magnificence de son linge, jabots somptueux et manchettes frissonnantes. Il quitta Bonn, après une année de cours, muni des notes les meilleures, attestant son zèle et son exactitude. Et, le 4 octobre 1820, il se faisait « immatriculer » à l'Université de Gœttingue.

Gœttingue, ce n'était plus la joyeuse et avenante cité des collines rhénanes. L'Université, plus antique, fondée en 1737 par Georges II, roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, afin de suppléer l'unique Université hanovrienne, celle de Hœhnstadt, tombée en décadence, — l'austère Gœttingue avait été vivifiée après quatre ans de vains efforts par un protecteur, qui répondait au nom, diversement illustre, de baron Münchhausen. Elle était alors à son apogée.

« Soucis, jurisprudence, et méchants vers », voilà ce que Heine prétend y avoir trouvé. Cela lui plaît à dire, car ces « méchants vers », ce fut toute sa gloire. Les soucis, il les amenait avec lui, c'était ses « vieilles souffrances », matière à Lieder et à tragédies. Mais la jurisprudence, c'est ce qu'il trouvait là, et qui l'ennuyait terriblement : « Je m'ennuie terriblement ici. Ton empesé, patenté, dédaigneux. Chacun ici doit vivre

comme un trépassé. Seulement on y peut bien piocher ». Il avait une chambre où l'on buvait du punch en hurlant le *Gaudeamus igitur*. Les associations d'étudiants, Burschenschaft et Landmannschaft, échangeaient quatre-vingts cartels durant la nuit du 1er janvier; on rossait l'huissier académique Doris. Les Westphaliens cassaient les réverbères. Mais le plus essentiel, les femmes, n'était point possible. « M'y trouvant, dit Heine, dans l'impossibilité d'avoir aucun commerce avec les femmes, je me suis procuré du moins un chat ».

Il lisait beaucoup, à côté de ce chat. Il y avait le cabinet de lecture Dauerlich; et puis ses escapades même lui servaient : il prétend avoir connu Novalis par une jeune demoiselle phtisique, chez la sœur qui était maîtresse de poste non loin de Gœttingue. Quand il partit, plus tard, pour l'Italie comme un cygne sauvage, la mourante lui dit une poésie ; et elle lui légua le livre romantique, relié en maroquin rouge ; il l'avait encore sur sa table, à Paris, quand il écrivit l'*Allemagne*.

A la Bibliothèque universitaire, il contemplait les araignées que conservait le vigilant bibliothécaire Stiefel, M. Botte. Il se nourrissait de Baronius, de Schaeck, de Saccarelli ; ferré sur l'histoire ecclésiastique, dont il ne cessera jamais l'étude, il reprenait Paracelse cher à son enfance.

Mais les hobereaux l'humiliaient, et aussi les bons élèves. Il parle avec rancune « de l'esprit servile » qui régnait à Gœttingue. Il commençait à se faire haïr ;

vingt ans plus tard, la Burschenschaft le poursuivait encore. Il en fut exclu vers la fin de son séjour, pour des raisons mal connues. D'après une légende, ce serait à cause d'une maladie spéciale qui le retenait au moment même où il recevait le *consilium abeundi*, l'exclusion universitaire. Lui, prétend dans sa lettre du 4 février 1821, que son bannissement a pour motif « d'avoir transgressé les lois sur le duel ». Il a toujours posé pour le bretteur, et ses querelles se réduisent à peu de chose et à peu d'effets.

La seule personne qui connut le fond de l'affaire, c'est son médecin, le docteur K. F. H. Marx, auteur d'une topographie de la ville, et qui devait être un bon praticien, car « il donnait peu de médecines ». Heine quitta sans regret cette « ville à l'étroit et sec orgueil », « l'étable des Pandectes », ces professeurs, Saalfeld et autres, « pyramides universitaires, vides de tout trésor », l'unique femme de Rauchenwasser « qui enseignait la philosophie horizontale ». Il ne tarissait point en grossièretés sur Gœttingue. Il y revint pourtant, quatre années plus tard, pour y prendre son dernier grade.

Certain Teufelsdreck de Gœttingue, le professeur Sartorius, prophétisait un jour au sarcastique étudiant, déjà connu par ses premiers vers publiés dans l'*Indicateur rhénan-westphalien, ou archives patriotiques, pour l'avancement du Bien et de l'Utile* : « Tu deviendras sûrement illustre, mais tu ne réussiras point à te faire aimer. »

« Se faire aimer ! » L'a-t-il cherché ? On sait ce que les Philistins, les Teufelsdreck et les étudiants bien sages, Eliacins des fonctions publiques, entendent par ces mots-là : se faire aimer ! se faire des amis, c'est-à-dire ramper avec art, afin d'accrocher les récompenses temporelles et de s'asseoir aux bonnes places, combiner ses actes et peser ses paroles en vue de sympathies utiles autant que fétides, s'abdiquer soi-même, cacher sa personnalité, fausser et dégrader son caractère, s'adapter aux mœurs et obéir aux ordres des cuistres régnants, être « un bon sujet », en un mot : un sujet, car le terme prend alors sa valeur véritable. On met le collier du chien, pour mériter les succulents reliefs des tables sales. Mais tel autre, qui se sent loup, fuit jusqu'au diable, en murmurant : *Non serviam* ! Il ne sait point « se faire aimer », et les professeurs le critiquent. Il « n'arrivera » pas.

Ceci dit, et qu'il fallait dire en racontant ces années d'apprentissage, il convient d'ajouter que c'est tout justement par ses côtés philistins, bourgeois, comme nous dirions, que Heine est détestable : le besoin morbide qu'il a de faire de l'esprit, c'est un miroir à bourgeois, c'est un vice dans cette haute intelligence ; car l'esprit ne devrait servir qu'à se défendre, et à chasser les vendeurs du temple, mais on ne devrait point daigner faire rire les assemblées bourgeoises, ni divertir les lecteurs bourgeois, c'est-à-dire, selon la maxime de Flaubert, « ceux qui pensent bassement ». Heine gaminera tou-

jours, à tout propos, hors de propos. C'est faire trop d'honneur aux gens, les sentir là quand on écrit, se rabaisser jusqu'à leur plaire.

Par bonheur, la Muse l'avait suivi parmi les professeurs, à Gœttingue ; elle le suivait, à Berlin, où il arrivait sur la fin de février. Il était en pleine maîtrise de son talent, et il voyait clairement la méthode et le but, cet étudiant qui écrivait à un ami : « Sois impitoyable avec toi-même, c'est le premier commandement pour l'artiste. » Il se critiquait rudement. Il répétait : « Sois sévère avec toi-même. »

Artiste, il l'était, en poésie, par toutes les vertus de son génie ardent, puissant, clair, probe et si personnel qu'il demeure unique dans les lettres allemandes. Berlin, qu'il abîma toujours, allait lui donner un plus large horizon, les compagnies intellectuelles si nécessaires à un homme impressionnable comme lui. Qu'il ait été bon étudiant à la Georgia Augusta, cela demeure indifférent. C'est sa vie de poète et de mondain qui nous importe.

Il descendait, avec sa petite valise, à l'Aigle-Noire, rue de la Poste. Bientôt il prit cette chambre à courtines rouges, au troisième étage, Behrenstrasse n° 71, où ses Lieder les plus poignants furent composés. L'année 1821 voit paraître la première édition de ses poésies. L'année 1821 amène le mariage d'Amélie Heine avec John Friedlaender, le riche Philistin de Kœnigsberg.

A Bonn, le jeune poète avait déjà proposé son manuscrit chez l'éditeur Weber ; on le laissa dans un pupitre

durant de longs mois, et on le renvoya sans l'avoir vu. De Gœttingue, Heine offrit ses vers à Brockhaus de Leipzig, avec une lettre pressante. Le grand éditeur refusait poliment. « Il en est arrivé de même au grand Gœthe, avec son premier écrit », disait Heine pour se consoler.

S'il avait pour lui quelques femmes intelligentes comme Madame de Hohenhausen, quelques hommes de valeur comme Varnhagen de Ense, on le persiflait, à la mode berlinoise, un peu partout « pour sa sentimentalité poétique ». « Petit, frêle, imberbe, blond et blême, il était alors, remarque une admiratrice, plus sensible à la moquerie que disposé lui-même à railler les autres. » C'est sans doute à ces premiers contacts qu'il apprit l'art d'empoisonner ses flèches, de rendre coup pour coup, et même de prévenir les attaques par une moquerie féroce.

Les salons israélites donnaient alors le ton à Berlin, et c'était le centre de résistance contre la réaction politique et religieuse. Le plus important, c'était chez cette Rahel de Varnhagen, à qui Gentz disait un jour : « Vous êtes le romantisme en personne. » Heine y apprenait promptement le *Witz* romantique, les boutades paradoxales, il entendait Schlegel proclamer le droit à l'incohérence géniale. Dans ce salon trônait la dame, un peu plus que compromise par des amours grotesques, mais reblanchie par cet époux qui collectionnait les correspondances amoureuses de sa femme avec ses prédéces-

seurs. C'était « une ménagerie », et Guillaume de Humboldt reprochait « le ton bruyant et médiocrement distingué de l'entourage. » Avec cela, cosmopolite, on le pense bien, puisque Juif.

Rahel, qui n'aimait point Jean-Paul, n'aimait guère Heine. La pédante admiratrice de Lessing regardait de haut, à ses « thés », ce pauvre diable que lui avait amené son beau-frère Louis Robert, avec lequel Heine se rencontrait à la Weinstube de Lutter et Wegener. Heine, naïf comme tous les débutants, donnait en cet illustre entresort la primeur de ses poésies. L'auteur semblait un bohême prétentieux à l'Egérie juive, et ses vers ne lui plaisaient pas.

Cependant, il y voyait « dans l'intimité les hommes les plus distingués. » Il y fréquentait ce professeur Gans, au nom parlant, qui eut avec un autre juriste, Savigny, cette querelle d'Allemands, dont le fracas a retenti jusque dans un chapitre des *Misérables*. Il voyait Hegel, dont il suivait le cours avec son ami, Louis Marius; il essaya plus tard de résumer l'hégélianisme, mais il brûla son manuscrit; grâce à lui, nous savons que l'illustre professeur mouchardait ses collègues. Guillaume de Humboldt prêchait le plus ardent patriotisme.

Il dînait au Café royal, mangeait et buvait bien. « Je puis, dit-il, porter beaucoup ». Il y eut même un duel, entre autres « maladies ». Il prétend que son adversaire, Scheller de Dantzig (le vrai nom, c'est Schaller), lui administra un coup d'épée dans les reins; les témoins ocu-

laires rapportent que les deux adversaires ferraillaient en dépit du sens commun. Heine finit par se jeter sur la pointe de l'ennemi et se piqua la cuisse gauche : « Touché ! » cria-t-il, et il se laissa tomber par terre. Huit jours après, sa terrible blessure était guérie.

Le 18 juin 1821, le poète assistait à la première représentation du Freischütz. On se pressait dans le théâtre ; Charles-Marie de Weber, auteur des chants patriotiques sur les vers de Th. Kœrner, *Lyre et Glaive*, et de la cantate *Combat et Victoire*, composée pour glorifier les vainqueurs de Waterloo, était déjà célèbre. On se montrait Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*, et le compositeur anglais Sir Julius Benedict ; Mendelssohn, âgé de douze ans, était là.

Et l'on se montrait, aussi, le jeune poète Henri Heine. *Le Compagnon*, « *feuille pour l'esprit et le cœur* », dirigée par le professeur Gubitz, avait, grâce à Varnhagen, publié depuis plusieurs mois ces petits chefs-d'œuvre qui vont être bientôt recueillis. Et *Le Spectateur*, *journal pour l'instruction et l'encouragement*, commençait un compte-rendu, signé Heine, sur la *Mort du Tasse*, une tragédie de W. Smets ; le critique-poète y exprimait les théories les plus rigoureuses sur la métrique.

Il avait le droit de parler ; lorsqu'il écrira : « l'ancienne école lyrique allemande a pris fin avec moi, tandis que j'inaugurais en même temps la nouvelle école, la poésie lyrique moderne de l'Allemagne », ces « Aveux de l'auteur » seront l'expression de la vérité. Il a senti,

avec l'instinct du génie, que l'unité littéraire de ce pays morcelé lui était donnée par les livres populaires, la Bible d'abord, cette « Bible luthérienne, source éternelle de rajeunissement pour notre langue », et par ce merveilleux recueil, *Le Cor Enchanté de l'Enfance*, publié en 1805 par d'Arnim et Clément Brentano, et qui « renferme les fleurs les plus délicates de l'esprit allemand. » Il savait où devait puiser « ce poète allemand qu'il aimait par dessus tout, c'est-à-dire lui-même. » Dans son exil, le petit livre des chansons natales était ouvert devant lui : « Il me semble qu'il me parfume de l'odeur de nos tilleuls du Nord. » Et ce vers spontané lui montait aux lèvres :

« La feuille du tilleul a la forme d'un cœur ! »

Il recherchait « les livres populaires mal imprimés à Cologne-sur-le-Rhin, avec de mauvaises gravures en (*sic*) bois. » Il s'inclinait très bas devant ces naïves chansons, inimitables pour l'artiste, supérieures à l'art lui-même, comme une fleur à un tableau : « Il règne un charme singulier dans cette chanson populaire. Les poètes artistes s'efforcent d'imiter ces productions de nature, à peu près comme on fait les minéraux factices. » Pourtant, cristal ou diamant, si quelqu'un a fait le chef-d'œuvre, c'est bien lui, et, dans l'Allemagne, lui le premier et lui le seul.

C'est qu'il savait courir les routes de son pays, trouver les secrets de nature où ils sont : en septembre 1821, il prendra le bâton du chemin, et verra, toujours à pied et

par petites journées, les « belles vallées de la Westphalie », et plus tard ce sera les grèves de la mer, les montagnes du Harz. Il se faisait raconter les vieux contes de paysans, les légendes de montagnards. Il animait de son esprit toutes ces choses simples, presque éternelles, qui l'entouraient : « armoire et poêle vivent, car un être humain leur a donné une part de son âme. » C'est le fond des contes de fée, et des récits de nourrice. Il n'oubliait point les pasteurs de campagne qui l'hébergeaient, les tartines de leur brave épouse, et les petites demoiselles aux yeux de violette, qui regardaient partir l'étudiant, et dont le regard lui tenait chaud au cœur pour toute la froide journée.

« L'auteur de cet écrit, disait-il un jour, parcourut à pied, jeune encore, la terre allemande..., cheminant avec le havresac et le bâton ». Pendant l'étape, il rencontrait des artisans qui faisaient leur tour de compagnonnage : « Les compagnons surtout, sont de grands poètes. Que de fois, dans mes voyages pédestres, ai-je entretenu commerce avec cette sorte de gens ».

C'est ainsi qu'il devint un maître. L'étranger même peut sentir, dans cette langue incorruptible et magnifique, les dons de ce génie précis, profond, d'une forme parfaite et d'un goût presque toujours sûr. Naturellement, on ne peut le traduire. Lorsqu'il se vantera du « succès éclatant » de ses poésies en français — et dans quel français ! — il dira vrai. Mais lorsqu'un neveu bienveillant ajoute : « Ces œuvres mirent Heine au pre-

mier rang parmi les écrivains français », comment ne pas sourire ? On n'est un écrivain français que si l'on est de France ; Heine n'est ici ni au premier ni au dernier rang : un étranger n'entre jamais ! Il est le premier poète d'Allemagne, c'est assez beau. Lui-même disait : « Mes lieder ressemblent, traduits, à un clair de lune, emballé dans de la paille ». Il faut en citer, cependant, car c'est le meilleur de son œuvre ; et si je les ai traduits en vers, lorsque c'était possible, c'est qu'une méchante copie, faite par un peintre, vaut mieux souvent que la photographie manquée d'un manœuvre.

Heine commençait dès lors à désirer les récompenses temporelles. Il se vieillissait de trois ans, pour paraître plus sérieux. Mais l'esprit critique veillait, force et lumière de ce génie lucide. Il ne se jugeait pas encore « digne d'être nommé comme poète ». Il publiait cependant ; le 26 décembre 1821, le *Gesellschafter*, où avaient paru les poésies, imprimait dans son numéro d'annonces : « A notre librairie vient de paraître *Poésies de H. Heine* ». C'était un petit volume in-16, de VIII-170 pages. Berlin, librairie Maurer, daté 1822. Il contenait : Images de songes. Lieds d'amour. Romances. Sonnets. Traductions de Lord Byron. — L'avertissement du poète est daté 20 novembre 1821.

Dès le 29 décembre, l'auteur écrivait à Gœthe : « J'aurais cent raisons d'envoyer mes poésies à V. Excellence. Je n'en veux mentionner qu'une : Je vous aime ». Et il signait : Henri Heine, *candidatus juris*.

Des songes, de l'amour, des romances et du Byron, c'était déjà lui, tout entier. Mais aussi, c'était uniquement cette Poésie qu'il nomma « le plus famélique des arts ». Il fit de la prose, il se fit chroniqueur, « ce triste métier, niais et fastidieux ». Le 26 janvier 1822 il écrivait et le 8 février paraissait sa première Lettre de Berlin dans l'*Indicateur Rhénan-Westphalien*. Ce fut une série de ces élucubrations, qui nous inondèrent depuis, et où le Bædeker s'égaye de fantaisie. Avec cela, des tendances cosmopolites qui annonçaient une dérive prochaine.

Gœthe fut probablement froid. Quel poète trouve aux débuts ce qu'il attend ? Heine commence à l'appeler « ce vieillard vigoureux, l'Ali-Pacha de notre littérature ». Cependant, poussé par Varnhagen, le petit volume faisait chemin ; on mettait en musique ces poésies d'un caractère si nouveau, d'une forme si plastique. Kreutzer, Schubert y reconnaissaient l'Allemagne, leur Allemagne, et les chantaient pour elle.

Mais Heine n'était pas content. Il commençait à employer ce grand remède à ses chagrins, celui dont il usa toujours : il déménageait. En mars 1822 il va demeurer « sous les Tilleuls, n° 24 » et par les beaux jours il flâne sur la promenade. Mais il grogne, il voudrait « partir pour l'Arabie ». La poésie ne lui paraît « en fin de compte qu'un bel accessoire ». N'empêche qu'il prépare une nouvelle édition : « Je ferai bientôt imprimer ce petit volume, clef de mon âme malade. Ce livre

contiendra mes poésies malicieuses sentimentales, un drame romantique, plein des imaginations du Midi, et une très courte et sombre tragédie septentrionale ».

Entre temps, pour le dévoyer un peu plus, une ordonnance retirait aux Juifs la faculté d'obtenir les situations académiques. La Prusse régnait ; nous avons encore, Parisiens de cinquante ans, connu l'époque bienheureuse où l'ambassade d'Allemagne s'appelait ici « l'ambassade de Prusse et Allemagne du Nord ».

Son livre à peine refusé par Dümmler et publié par Maurer, Heine, qui avait déclaré que « le Rhin et la Westphalie attendaient son œuvre », commençait à détester son éditeur, et en cherchait un autre dès la première semaine. Il se reconnaissait lui-même « une maladresse innée pour tout ce qui touche aux affaires. Chercher un éditeur est le premier commencement du martyre littéraire... vient ensuite la flagellation des thés esthétiques... le couronnement d'épines des fades louanges, le crucifiement dans les journaux littéraires ». Mais tout de suite après, il s'écriait : « Je me réjouis comme un enfant de la publication de mon livre ».

Enfant, il l'était, et il le resta toujours. « Je suis encore à moitié enfant,... c'est une ruse de ma part, de me conserver enfant aussi longtemps que possible, précisément parce que, dans l'enfant, tout se réfléchit comme dans un miroir ».

Grâce au conseiller de justice criminelle Hitzig, qu'il avait connu chez Adalbert de Chamisso, Heine voyait

paraître chez Frédéric Dümmler, au commencement de 1823, ses « Tragédies, avec un Intermezzo lyrique », dédiées à l'oncle Salomon. Le volume contient d'abord *Ratcliff*, puis l'*Intermezzo*, enfin *Almansor*. Un chef-d'œuvre entre deux œuvres ampoulées.

Heine pouvait dédier ses drames et ses chants d'amour désespéré à l'oncle de Hambourg. Car il n'y a rien là-dedans qui ne soit lui-même et lui seul. Il écrivait, à propos de *Ratcliff* : « Je suis convaincu de la valeur de ce poème, car il est vrai, ou je suis moi-même un mensonge ». C'était le poème de son amour hambourgeois. En vain il essayait plus tard d'élever, de gonfler son cœur jusqu'à la vérité générale, et disait : « le vrai poète donne non pas l'histoire de son temps, mais celle de tous les temps. » Il n'a donné que son histoire, à lui, et encore et toujours.

Quelle figure faisait l'oncle « plein de noblesse et de force innées » en lisant, s'il les lut jamais, ces confessions forcenées ? Heine avait composé *William Ratcliff* dans son logis des Tilleuls, durant les trois derniers jours de janvier 1821, tandis que le soleil d'hiver éblouissait les toits neigeux. Il l'écrivait d'un trait, sans faire de brouillon, tandis qu'il entendait dans sa tête comme un bruit d'ailes. Cette « tragédie de la fatalité », nos drames romantiques en donnent une idée assez juste. C'est un médiocre commentaire des sentiments que le *Retour* ou l'*Intermezzo* figurèrent sous une forme impérissable. « J'ai cherché le suave amour, et j'ai trouvé la haine

amère, j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures... J'ai paisiblement écrit *William Ratcliff*... Etudiant nomade..., il y a des génies ténébreux qui gouvernent ma volonté, m'imposent chacun de mes actes, dirigent mon bras ; ils m'entouraient déjà au temps de mon enfance. » Et il décrit une « femme nébuleuse », sœur cadette de la « Sylphide » qui inspira Chateaubriand.

Plus tard, il attribua l'insuccès de *Ratcliff* et d'*Almansor* « double apothéose des fous par amour », à l'éditeur Dümmler, qui était une bête (Dumm). Il confesse pourtant que ce sont des « ballades dramatisées », son dernier mot de jeune auteur, la fin de sa tempête intime. « Dans *Almansor*, dit-il, je me suis mis tout entier, y compris mes paradoxes, ma sagesse, mon amour, ma haine et toute ma folie ».

C'est pourquoi son « immortelle tragédie » fit four sur le théâtre de Brunswick. Les invectives aux prêtres, les Maures qui sont des Juifs, les phrases ronflantes, où l'on voit « l'ancien amour jeté à la porte avec dédain, et les éclats de rire accueillant ses gémissements », et « la terre seule, église de l'Amour » les imprécations pessimistes, les « ciseaux du désespoir qui ont coupé les ailes d'or qui le portaient au ciel au temps de son enfance », tout cela faisait rire le public.

Le public avait raison. Heine écrivait lui-même : « Jamais et nulle part je n'honorerai du nom de *vrai romantisme* cette chose, que beaucoup prennent pour lui,

savoir un certain mélange d'émail espagnol, de brouillard écossais et de clinquant italien. Il faut des images aussi claires, aussi nettement dessinées que celles de la poésie plastique ». Il n'est point de critique plus véridique de ses drames. En vain il prétendit avoir « tenté de combiner l'esprit romantique avec une forme sévèrement plastique ». Il n'avait point créé des caractères, mais « des chanteurs ». Otez la friperie, les brigands schillériens, les spectres byroniens, les Maures de pacotille, les Ecossais de fantaisie, ces drames sont un délayage emphatique du *Don Ramiro* des *Jeunes Souffrances*, de l'*Almansor* ou de la *Donna Clara* du *Retour*. Heine aurait pu se rappeler ce qu'il écrivait, deux années auparavant, sur la *Mort du Tasse* de Smets : « La poésie a en elle-même assez de ressources, sans le parricide et l'inceste ». Par quelle absurde envie de se blasphémer lui-même a-t-il pu laisser échapper ces lignes-ci : « On déchirera mes tragédies à belles dents ; mais je veux te dire en confidence qu'elles sont très bonnes, meilleures que mon recueil de poésies, qui ne vaut pas une charge de poudre ».

Or, ce recueil, c'est un chef-d'œuvre. Il faut en citer les fragments. C'est la seule manière de connaître un peu le vrai Heine, au moins tout ce qu'en peut donner une langue autre que la sienne, et un outil qui n'était pas à la main d'un pareil artiste : dans le premier *livre des chants*, intitulé *Jeunes souffrances*, des songes lui ramènent l'image de la Bien-Aimée :

Dans mes songes de nuit je me suis vu moi-même ;
Habit de gala noir, veste en soie et manchettes,
J'étais beau, comme si j'allais à quelques fêtes,
Et j'avais devant moi le doux Amour que j'aime.

Je m'inclinai : « Vous êtes donc la fiancée,
Lui dis-je, — eh, eh ! tous mes compliments, ma Charmante ! »
Mais ma phrase correcte, et ma voix froide et lente
S'arrêtaient presque au fond de ma gorge oppressée ;

Et d'amères larmes jaillirent tout à coup
Des yeux du cher Amour, et dans les flots des pleurs
Son image divine et ses frêles couleurs
S'évanouissaient presque, et son regard si doux.

O chers yeux, ô pures étoiles de tendresse,
Vous m'avez bien souvent menti durant nos veilles,
Et même en rêve. Eh bien ! chers yeux, pâles merveilles,
Je vous croirais encor, doux yeux de ma Maîtresse !

(Traumbilder, 3).

J'étais couché, dormant, dormant bien doucement :
Le chagrin avec la douleur étaient chassés :
Alors une image de rêve vint vers moi,
La Femme la plus belle entre toutes les femmes.

Elle était pâle, comme une pierre de marbre ;
Elle était, cette Femme, étrangement tranquille ;
Dans ses yeux nageait comme une lueur de perle,
Ses cheveux ondoyaient en boucles bien étranges.

Sans bruit, sans bruit elle s'avance
La Femme blanche comme un marbre.
Contre mon cœur elle se met,
La Femme blanche comme un marbre !

Comme il tressaille, et bat, de peine et de plaisir,
Mon cœur, et combien fort il brûle !...
Elle ne bat ni ne tressaille, la poitrine
De la Belle ! elle est aussi froide que la glace !

« Elle ne tressaille et ne bat point, ma poitrine !
Elle est froide comme la glace :
Pourtant, je connais aussi le plaisir d'Amour,
Et d'Amour la toute-puissance.

Le rouge ne fleurit ma lèvre ni ma joue,
Mon cœur, aucun torrent de sang ne le traverse :
Pourtant, ne te hérisse point, glacé d'effroi :
Je suis douce et bonne pour toi. »

Et plus sauvagement encore, elle m'enlace
De ses replis : elle me fit presque souffrir !...
Le coq chante, — et, muette, elle s'évanouit
La Femme blanche comme un marbre.

(JUNGE LEIDEN, 9).

On a prétendu démontrer que Heine a copié plus tard Mérimée et la *Vénus d'Ille* ; on voit qu'il avait de l'avance. Et ce sont les vieilles légendes qui les inspiraient tous les deux. Mais Heine reste inimitable dans les esquisses de ces songes, il a porté la poésie jusqu'à l'un des effets suprêmes, l'image de la demi-inconscience, de l'état sacré que le rêve donne à l'intelligence humaine.

Il a su même la porter, cette poésie dont il est maître absolu, jusqu'aux limites de la folie, et lui donner ainsi tous ses droits et toutes ses puissances :

Attends, attends, passeur sauvage !
Je viens au port dans un instant :
Je prends congé, sur le rivage,
De l'Europe et de cette Enfant.

Fontaine de sang, coule de mes yeux,
Fontaine de sang, sors de ma poitrine !
Qu'avec mon sang brûlant, au flot joyeux,
Je puisse signer toute ma ruine !

Ha, ha! mon Amour, c'est donc maintenant
Que vous frémissez, à ce sang qui coule !
Vous qui me voyiez pâle, et cœur saignant
Devant vous, depuis tout ce temps qui roule !

Connais-tu toujours la vieille chanson
Du serpent au Paradis, et la pomme,
La pomme maudite, un funeste don
Qui mit à mal notre aïeul, le pauvre homme ?

C'est la pomme qui nous fit tout le mal ;
Héva nous valut la Mort avec elle.
La pomme a brûlé Troie et son cheval :
La flamme et la mort sont dans ta prunelle !

(Lieder. 6).

Faire cela du *Lied*, si haut porté par la main souveraine de Gœthe, rendu si doucement populaire par Uhland, c'était crier du premier jour sa puissance originale. Et dans ce romantique, veille une sobriété de goûts et de moyens vraiment classique. En quelques vers, il frappe sa pièce comme une médaille d'airain :

J'y renonçais presque, au commencement,
Je croyais ne jamais pouvoir m'y faire. —
Et je m'y suis fait, malgré ma misère, —
Mais aussi, ne demandez pas comment !

(Lieder. 8).

Comment ? Il nous l'a dit : « Ma vie intérieure était abîmée dans les sombres profondeurs du monde des songes, traversées seulement par de fantastiques lueurs ; ma vie extérieure était folle, déréglée, cynique, répulsive. » Tares incurables, qui excitaient la répulsion chez des femmes subtiles comme Rahel de Varnhagen, et qui

le souilleront toujours sans jamais lui donner l'oubli cherché dans la fange.

Avec l'*Intermezzo*, la poésie s'élève et, l'on dirait presque, s'épure, si Heine pouvait jamais rien donner de pur, sans alliage de sarcasme ou de rancœur. Voici cependant une pièce où le grand Rhin de l'Allemagne passe avec son flot frissonnant, où la vieille foi d'Allemagne apparaît dans son auréole : il avait une adoration pour le Dôme de Cologne. « Comment se nommait, dira-t-il, l'architecte qui imagina le Dôme de Cologne ? Qui a peint, sous ce Dôme, le tableau d'autel où la ravissante Mère de Dieu et les Trois Rois sont si admirablement représentés ? » Il rôdait, écoutant les propos des rues, autour de « ce Saint Dôme bâti par la foi d'Allemagne ».

Il avouait que « les femmes peintes l'ont toujours moins vivement intéressé que les êtres de marbre. « Une fois seulement, je devins amoureux d'un tableau. C'était une admirable Madone, dont j'avais fait la connaissance dans une église à Cologne sur le Rhin. Je devins alors un visiteur d'églises fort assidu, et mon âme s'enferma dans le mysticisme de la Foi catholique ». Aussitôt après, il éprouvait le besoin de dire qu'il avait trahi sa Madone pour une nymphe en marbre du Musée de Cassel. Mais la Vierge Marie, qu'il nomme « la plus belle fleur de la poésie, la dame châtelaine de l'Eglise catholique », lui dictait cependant ces vers qui fleurissent l'*Intermezzo* :

Dans l'onde triomphale
Du beau Rhin bruissant,
Avec sa cathédrale
Au grand beffroi puissant,

Cologne, qu'on admire,
La ville aux saints parvis,
Se reflète et se mire
Sur les tourbillons gris.

Au Dôme est une image
Peinte sur cuir doré,
Et mon chagrin sauvage
En fut tout éclairé :

Notre Dame y rayonne !
Les fleurs, les Chérubins,
Forment une couronne
Au visage divin.

Yeux, traits, lèvres vermeilles,
C'est beauté sans pareille :
Un Ange vient, et prie :
« Salut à Vous, Marie » !

Mais cette dernière strophe, voici comment il la remplace dans l'édition publiée ; au lieu des quatre derniers vers, qu'on lisait dans le recueil intitulé « Lieder du Dôme de Cologne » réunis et préfacés par J.-B. Rousseau, condisciple et ami de Heine, l'édition Dümmler et les éditions suivantes impriment :

Ce sont les yeux, les lèvres,
La joue au fin contour
De celle qui m'enfièvre
D'un immortel amour.
(Lyr. Intermezzo. 11).

Et c'est mieux, peut-être, mais cela rabaisse à l'huma-

nité cette pièce toute mystique. Heine l'a fait à dessein : « Mon premier recueil de poésies contient de cette belle époque maintes traces enthousiastes de mon adoration pour la Madone, que j'ai effacées avec un soin mesquin daus les recueils suivants ».

Ils y auraient pourtant gagné en noblesse, en variété.

Mais déjà, tel qu'il est, cet *Intermezzo* que Théophile Gautier nommait dans les *Emaux et Camées* comme le chef d'œuvre de Heine, cette suite de poèmes amoureux demeure une confession de sentiments si vraie, si riche, si poignante, si animée de fantaisie, pénétrée de rêves si beaux et de si neuves harmonies, qu'il mettait Heine dès l'abord et qu'il l'a maintenu depuis entre les maîtres éternels : et comme l'histoire d'amour malheureux déroule ses phrases, combien on en voit les ravages, les espérances, les retours, tellement qu'on croirait entendre l'artiste même parler, pleurer, sangloter, et crier son mal, sans que le vêtement de l'art dissimule aucun de ses gestes, ou que les procédés factices altèrent un seul de ses accents !

Sur les yeux jolis de ma Bien-Aimée
Je sais composer d'exquises chansons.
Sur la bouche en fleur de ma Bien-Aimée
Je fais des tercets aux câlins frissons.
Sur la joue en fleur de ma Bien-Aimée
Ma strophe s'enroule en souples frisons :
Sur son petit cœur, — si elle en avait ! —
Je ferais encore un mignon sonnet.

(Lyr. Intermezzo. 14).

Mon doux Amour, quand tu seras
Dans le tombeau, le tombeau sombre,
Je veux aller vers toi, là-bas,
Près de toi me coucher, dans l'ombre.

Et je t'étreins sauvagement,
Et je t'embrasse, et je t'enlace,
Toi, muette, pâle et de glace.
Je tremble et pleure doucement,
Je soupire, et mon cœur se navre :
Me voici moi-même un cadavre !

Les morts se lèvent ! C'est minuit !
Ils vont danser la folle ronde ;
Nous, restons au tombeau, sans bruit :
Je suis dans tes bras, c'est mon lit,
Près de toi, dans la nuit profonde.
Les morts se lèvent, aux clairons
Du Jugement, qui les rassemble :
Elus, maudits, on chante, on tremble...
— Rien ne nous fait ! Nous demeurons
Tranquillement couchés ensemble.

(Lyr. Intermezzo. 32).

Il peut revenir à la vie réelle, peindre comme fera Daumier les bourgeois endimanchés et leurs plaisirs fétides ; il peut noter les inepties qu'ils débitent et commencer sa pièce à la façon d'Henri Monnier ou de Glatigny : brusquement, une rancœur d'amour lui monte aux lèvres, un sanglot l'interrompt, et le ricanement s'achève en murmures de désespoir.

Les Philistins, en veston des Dimanches,
Vont promener au bois, dans la verdure :
Ils vont, cabriolant parmi les branches,
S'extasier sur la belle nature.

Ils vont, notant, de leur œil qui clignote,
Combien les champs en fleur sont romantiques,
Et leur longue oreille boit chaque note
Que les moineaux tirent de leur pratique.

Ils vont ; mais moi, j'ai voilé ma fenêtre
Avec un rideau noir ; mes revenants
Me font visite, et leur troupe pénètre
Même en plein jour, au grand jour des vivants.

Mon vieil amour apparaît, tout en pleurs ;
Il est monté du rivage des morts ;
Il s'est assis près de moi, tout en pleurs :
Je sens mon cœur se fondre dans mon corps.

(LYR. INTERMEZZO. 37.)

Et puis, le rêve le reprend, rêve des nuits consolatrices, où les images espérées apparaissent parmi les flots de la mer souveraine :

Mon Amour, tous deux nous étions ensemble,
Tous seuls, à nous deux, en canot léger.
La nuit se taisait, et sur l'eau qui tremble,
Au large courant nous allions nager.

L'Ile des Esprits, la belle Ile pâle
Comme un songe dormait aux rayons clairs.
Des chants purs sonnaient sous le ciel d'opale,
Les brouillards dansants voguaient par les airs.

Là-bas, tout chantait, doux, plus doux encore...
Tout voguait, là-bas, — flotte où l'œil se perd....
— Mais nous deux, qu'un mal sans pitié dévore,
Nous nagions plus loin, sur la vaste mer.....

(LYR. INTERMEZZO. 42.)

« Nous deux ? » Hélas, rêves des nuits ardentes ! Il était seul, seul à jamais ; et l'autre, aux bras du

« riche Philistin ». Mais il l'évoquait, il mêlait son image transfigurée à ses visions légendaires, il la magnifiait, la sotte petite bourgeoise, l'épouse dérisoire du gros Monsieur, en idole, en fée, en péri, par la magie de son amour :

De là-bas, du fond des vieilles légendes,
Elle fait signe, avec sa blanche main :
Là-bas, tout chante, et sonores et grandes,
Ce sont les chansons d'un pays divin,

D'un pays où de hautes fleurs languissent
Dans les rayons d'or d'un soleil lassé,
Et se contemplant, vivent et pâlissent
Avec un visage de fiancé,

Où les arbres ont une voix, et chantent
Tous, en un grand chœur d'Amour frémissant,
Où, bien haut, des chants de sources enchantent
L'horizon qu'emplit leur concert dansant,

Où des airs d'Amour d'une beauté folle,
Comme tu n'en as jamais entendus,
Font qu'un désir magique et doux t'affole,
Doucement, si doux, d'un charme éperdu !

Ah ! si je pouvais, au pays du rêve
M'en aller, et faire joyeux mon cœur !
Là-bas, délivré de mon mal sans trêve,
Vivre libre, heureux ! vivre, enfin ! vainqueur.

Ah ! ce Pays-là, le Pays d'ivresse,
Souvent je le vois, durant mon sommeil :
— Vienne le matin, que le jour paraisse,
C'est comme un brouillard qui fond au soleil.

(Lyr. Intermezzo. 43.)

Alors, dans son morne réveil, il crache des vers vénéneux, pleins de fiel et d'injure :

Mes refrains sont empoisonnés ; —
La chose est assez naturelle :
Le poison que tu m'as donné,
Ma vie en fleur le garde en elle.

Mes refrains sont empoisonnés, —
La chose est assez naturelle :
Dans mon cœur tout gonflé, je n'ai
Que des serpents, et toi, ma Belle !

(Lyr. Intermezzo. 51.)

Et maintenant, ses songes mêmes ne lui montrent que désespoir. la perte de l'Amie vivante, mille fois pire que la Mort :

J'ai pleuré dans mon rêve :
Vous étiez au tombeau ! —
Je m'éveillai : les larmes
Me coulaient sur la joue.

J'ai pleuré dans mon rêve :
Vous m'aviez délaissé ! —
Je m'éveillai : mes larmes
Furent longues, amères.

J'ai pleuré dans mon rêve :
Nous nous aimions encore ! —
Je m'éveillai : mes larmes
Coulent à flots, toujours !

(Lyr. Intermezzo. 55.)

Chaque nuit je te vois en rêve :
Tu me fais un salut charmant.
Et je me jette, en sanglotant,
A tes chers petits pieds, que mon baiser soulève.

Tu me regardes tristement
En secouant ta tête blonde :
Les perles de tes pleurs, au flot limpide et lent,
De tes yeux glissent comme une onde.

Et tu me dis un mot de tendresse, tout bas,
Ta main tient des cyprès tressés, qu'elle me donne.
... Je m'éveille : plus de couronne !
Le mot, je ne m'en souviens pas !

(Lyr. Intermezzo. 56.)

Enfin, vient le jour de révolte ; et le poète veut anéantir cet amour, le jeter si loin et si bas que rien n'en surnagera plus ; l'*Intermezzo* finit ainsi, sur la pièce la plus célèbre, la plus puissante, mille fois redite et chantée :

Vieux refrains de misère,
Songes durs et méchants,
Laissez, qu'on les enterre !
Vite, une grande bière
Pour enterrer mes chants !

Car, dedans, je dépose
Maintes et maintes choses !
Je ne dirai point quoi :
Je ne dis pas encore,
Ce qu'il faut que dévore
Le grand cercueil ; ma foi,
Il faudra, pour qu'il m'aille,
Qu'il passe encor la taille
De la grosse futaille
Au château d'Heildelberg.

Pour porter cette bière
Qu'on cherche une civière
Faite de madriers
Taillés en lourds quartiers ;
Pour bien me satisfaire,
Le brancard de la bière
Doit être encor plus long
Qu'à Mayence est le pont.

Et puis, cherchez encore
Douze géants, plus forts
Et de plus rude étoffe
Que n'est le saint Christophe
Qu'on voit pliant les reins
Pour faire sa besogne,
Au Dôme de Cologne
Là-bas, au bord du Rhin !

Il leur faut enlever la bière,
La jeter à la mer, sous les eaux,
Car pour une si grande bière
Il faut un grand tombeau !

Savez-vous pourquoi cette bière
Doit être d'un poids si lourd
Et de si grande mesure ?
J'ai placé dedans mon amour,
J'ai placé dedans ma torture !

(Lyr. Intermezzo. 65.)

C'est fini ! Le cycle d'amour, — le cycle d'horreur ! — est fermé. Les fossoyeurs de cet amour, ils ressembleront au vieux Saint qui est au Dôme de Cologne, oui, dans le même tabernacle où souriait naguère cette madone qui ressemble à la Bien-Aimée. Et les reins de ces douze apôtres seront à peine assez puissants, malgré leur taille gigantesque, pour soutenir le fardeau lugubre dont le poète les surcharge : c'est le faix de son triste amour, du premier, du seul amour !

Mais la vérité n'est point telle. Le petit Juif, rusé, rasé, pâle de débauches secrètes, son visage en ovale et ses yeux d'un bleu grisâtre ne se sont point ravinés et cernés seulement dans le désespoir et dans

l'insomnie. Ce « chevalier de la Triste figure », ainsi qu'il s'appelle lui-même, avec sa douteuse élégance, il est un auteur avant tout; il se joue sa vie à lui-même et il exploite ce qu'il sait devoir l'inspirer. Il fait bien.

« Le jeune homme, disait-il un jour, veut avoir une histoire ». Il a son histoire, et il la raconte, sous toutes les formes, il la ressasse sans merci. Un pareil art, un pareil style, ne vont point, on le sent assez, sans monotonies, sans redites, au moins quant au fond, car la forme, chez Heine, est si miraculeuse qu'elle sauve presque toujours l'œuvre. Il reconnaissait lui-même ces défauts de sa poésie, car, chose étrange, le plus acéré des critiques veillait chez ce jeune homme en proie au lyrisme. « Je veux bien, écrivait-il à Immermann, vous avouer mon défaut capital comme poète, défaut que vous craignez sans doute de me reprocher, de peur de me froisser : c'est tout ce qu'il y a d'exclusif et de particulier dans mes poèmes, qui ne sont autre chose que des mêmes variations du même petit thème. » Il savait posséder cette magie suprême de la poésie véritable, « l'art de la concentration ». Mais, disait-il, je n'ai pas fait autre chose que reproduire sous mainte forme l'histoire de l' « Amour et de Psyché ». Cela est vrai; seize ans plus tard, la *Gazette pour le monde élégant* publiera même une *Psyché* :

Dans sa main la petite lampe
Et le grand brasier dans son cœur,
Psyché jusqu'à la couche rampe
Où gît le radieux dormeur;

Elle rougit, elle tressaille,
A dévoiler telle beauté. —
Le Dieu d'Amour, découvert, baille,
S'éveille et s'enfuit irrité.

C'est dix-huit cents ans de misère !
Le trépas est presque venu !
Psyché jeûne, elle se macère,
Pour avoir vu l'Amour, tout nu !

(ROMANZEN. II. 15).

« Voilà, proclamait-il, le douloureux secret de ma force poétique ! » De sa force, et de sa faiblesse. Et l'autre danger d'un pareil génie, c'est que les critiques se mettent à éplucher la vie privée pour expliquer chaque poésie, pour coller sous chaque vers le petit événement qu'ils croient y correspondre. Heine protestait rudement contre cette manière de lire : « Il n'y a, dit-il, qu'une chose qui puisse me blesser, et de la manière la plus douloureuse, c'est qu'on veuille expliquer l'esprit de mes poésies par l'histoire (vous savez ce que ce mot signifie) de l'auteur... et surtout de son vivant. »

De son vivant, on commençait à rechercher ces historiettes. Gérard de Nerval se laissait égarer par Heine lui-même, lorsqu'il disait : « A moins qu'on ne me montre une édition allemande d'ancienne date, je tiens le poème pour l'expression beaucoup plus tardive de son cœur et de sa passion. Une fois marié, Heine regretta et voulut dérouter. » Ceci ressemble peu à Heine ; et le bon Gérard se trompait ; l'édition, les éditions existent, mais Heine se donnait bien de garde de les montrer ; l'expansion

ne fut point tardive, nous le savons, mais fort précoce. Heine répétait sans relâche qu'il se « débattait parmi les tristesses, les erreurs, les luttes ». Il marquait chacun de ses pas; doit-il se plaindre si les fureteurs à la piste, avec la lourde patience et l'infatigable indiscrétion des Allemands, se sont ébranlés sur ses traces ?

Avec cela, son sang de révolté intellectuel commençait à le tourmenter. Il brûlait « de fouailler jusqu'au sang les nobles sires de la réaction ». Il s'essayait à l'art, où il fut vite maître, de se faire force ennemis. L'essai sur la Pologne, écrit « dans un trop misérable état », lui valait, avec des éloges qu'il spécifie mal, les injures de la Posnanie; « je les lis, disait-il, avec un sourire d'indifférence ». Ce n'est pas vrai; l'indifférence pour la critique et les injures, c'est le seul sourire qu'il n'ait jamais connu; à la moindre critique, au plus léger effleurement, il s'indigne et il riposte; si l'éreintement arrive, il injurie, outrage, demeure implacable.

Il ignorait aussi cette autre ironie nécessaire à l'artiste : celle qui défend contre certaines amours. « Je n'ai jamais possédé, doit-il avouer, l'art de refuser quoi que ce soit à une femme. » Ni à une ni à plusieurs. Aussi se traîne-t-il, « malade, persécuté, incapable de jouir de la vie. » Avec cela, naïf. Il loue Rahel de Varnhagen, qui le déteste et le débine : « C'est la plus spirituelle femme qu'il ait jamais connue, » et cette femme sans bonté, pédante et mesquine, devient « une chère bonne petite personne, avec une grande âme. » Ce qui ne l'empêche

point de se brouiller par-ci, par-là avec cette admirable amie.

Ses nerfs commencent à si bien le dominer, que les premiers écœurements du métier, les déboires littéraires causés par ses tragédies, lui donnent l'idée de l'exil. « En automne, écrit-il dès le printemps de 1823, je serai à Paris. Là, je veux étudier quelque temps, et me lancer dans la carrière diplomatique. » Ce qui doit le lancer, c'est « une brochure. » « Je m'établirai en France, j'écrirai en français. » En français ! cela lui plaît à dire.

En attendant l'ambassade et la gloire, il écrit à un ami : « Bourrasques de chagrin, perte de ce que j'aimais le plus au monde, maladie, mauvaise humeur, et autres belles choses, voilà depuis deux ans les points culminants de la vie de ton ami. » Je suis très malade, et je trace ces lignes au milieu de douleurs intolérables... Je me sens très mal. » Triste refrain, qui ne va plus cesser, nous savons trop pourquoi, jusqu'à la fin de cette vie, mal commencée, plus mal poursuivie, et terminée dans la torture.

Enfin, le 12 avril, sur le volume de ses *Tragédies*, il écrit à Madame de Varnhagen : « Je vais partir. » Il va partir de Berlin ; pour Paris ? non : pour Lünebourg !

Il avait espéré faire un voyage à travers la Westphalie, les pays rhénans, et gagner Paris vers l'automne. « Je compte, écrivait-il à un professeur, y rester plusieurs années, travailler comme un ermite à la Bibliothèque royale, et contribuer activement, en outre, à faire con-

naitre la littérature allemande, qui commence à prendre pied en France. »

Mais sa sœur Charlotte allait se marier ; sa famille, parfaitement insensible aux *Lieder* comme aux *Tragédies*, le réclamait dans l'affreuse petite ville, où il ne voyait rien « que sépulcres ouverts, imbéciles, et grands livres de commerce, cheminant par les rues », dans le trou provincial, perdu parmi les landes desséchées. Ses Lieder étaient honorés pourtant par une pièce du baron Lamotte-Fouqué, il en sentait la valeur, et la nouveauté de « sa manière actuelle de traiter le Lied populaire. » Il augmentait ses manuscrits de pièces au moins égales à ses premières poésies.

Mais il s'ennuyait à périr ; il voulait apprendre l'italien, il demandait grammaires, dictionnaires, livres ; il voulait aussi un *Esprit des lois* stéréotype. « Si mes maux de tête me laissent un peu de répit, je compte, disait-il, écrire beaucoup. A la vérité, il me serait plus salutaire de vaguer à pied, çà et là. »

Il ne voyagea pas à pied, mais il partit pour Hambourg. Il se proclamait, à ses amis juifs, « un poète juif. » Il le resta toujours, au fond ; mais, officiellement, il se préparait à se déjuiver.

Ce fantaisiste, adorateur de Jean-Paul, plus tard de Dickens, sentait les ironies cruelles de la vie. Le « meilleur ami » Christian Sethe le laissait six mois sans réponse ; on perdait l'article sur Gœthe qu'il écrivait pour Varnhagen. Un jour, le succès de son livre le rani-

mait; le lendemain, malgré les « bons dîners » de la noce, il souffrait encore, dans cette ville où l'on méprisait tant les Juifs. « Combien, disait-il, l'appareil extérieur de notre destinée est-il souvent peu d'accord avec notre véritable histoire intime ! Pour ce qui me concerne, du moins, il ne le fut jamais !... Les Juifs sont ici, comme partout, d'insupportables et sales brocanteurs. Hambourg ravivera en moi bien des impressions douloureuses, mais ce séjour me sera pourtant d'un grand profit. »

Profit incertain et douteux, mais douleur sûre. Il s'écria, lorsqu'il eut revu cette ville : « La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg... J'ai soif de la nuit éternelle ! »

« La magie du lieu agissait formidablement sur son âme. » Quelle magie ? L'ancien amour, la « vieille passion » ravivée, c'est assez clair. Il a fallu cependant que l'on découvrît un second amour pour une seconde cousine, Thérèse, fille du même oncle Salomon, sœur cadette d'Amélie, mariée plus tard au docteur Halle. Cette passion successive et automatique de Heine pour toute cousine qu'il approche, il faut donner aux textes un sens exagéré ou inexact, pour la prouver. Elle est possible, cependant; tout est possible dans cet ordre, ou dans ce désordre, d'idées. Mais elle est bien peu démontrée.

Lorsqu'il dit : « Extérieurement, il ne s'est rien passé

pour moi, mais, les dieux le savent, d'autant plus en dedans ! J'ai un incendie dans le cœur, et la tête tout-à-fait vidée... Il m'est resté un mal aux cheveux lamentable, des hantises intolérables, une tristesse fantomale ; vers les minuit, de temps à autre, un chat crevé vient miauler sur les ruines de mon cœur », lorsqu'il reprend, et jusque dans ses dernières poésies, le thème de désespérance, n'est-ce pas à l'ancien amour qu'il pense, n'est-ce pas la première infortune qui lui amène les songes affreux dont ses nuits, même en voyage, sont hantées ?

Quoi qu'il en soit, il avait mal choisi son terrain pour faire éclore la petite fleur bleue. Un Juif nous a dit le secret de l'oncle Salomon : « Il représentait dans toute sa rigueur le vieil esprit familial juif, avec ce profond mépris des questions de cœur et de sentiment qui est un des traits de la race ».

Ne nous apitoyons pas trop sur le sort du pauvre neveu. Il avouait lui-même à Gérard que « lorsqu'il eut perdu le Paradis de ses amours, cet amour resta encore pour lui un métier ». Et ses compatriotes le surnommaient : « marchand de mots, wort-kraemer ». Et puis, même au désespoir, il n'oublie pas que « les Hambourgeoises sont belles ! Gare ! »

L'oncle Salomon, qui refusait ses filles, donnait son argent. Heine cependant rêvait « de n'avoir à tout prix plus besoin de lui, puisque cela est si fort au-dessous de sa dignité... » Il lui écrivait « des chefs d'œuvre de persiflage et de dignité ».

Mais les bains de mer à Cuxhaven, en juillet, furent payés par les vingt-deux louis d'or de l'oncle. Six semaines au bord de la mer ragaillardissaient le poète et augmentaient les nouveaux *Lieder*.

Au retour d'automne, dans Hambourg, l'oncle refusa d'autoriser Paris, mais éleva jusqu'à 500 thalers la pension du neveu pour qu'il retournât prendre ses grades à Gœttingue. Lünebourg, « capitale de l'ennui », revit le poète chargé d'une « quantité de petits Lieder, terminés. »

« Chez moi, disait-il avec son cynisme amusant, l'homme tout entier est gouverné par le budget. Mon âme est de gomme élastique ». Et ses principes littéraires sont bien élastiques aussi ; un jour, « Gœthe lui plaît beaucoup ». Deux pages plus loin : « Ah ! comme je serais heureux de faire contre Gœthe, en tirailleur volontaire, la guerre de l'indépendance ».

Il avouait pour grand ami un Polonais de mœurs spéciales, mais bon buveur et qui disait curieusement le mot « quoi ? » Il ébauchait un « Droit public, histoire du Moyen Age germanique », qui fut plus tard jeté au feu. « Je cherche, disait-il, à emmagasiner dans ma tête des connaissances aussi variées que possible ; cela me formera comme écrivain. » Il s'essayait à ses Mémoires, mais il en confesse lui-même le « rapiécetage. » Mot caractéristique, vrai pour toutes ses œuvres en prose.

Enfin, au mois de janvier 1824, il se mit en chemin, par Hanovre, pour regagner Gœttingue. Toujours tor-

turé par « des maux de tête atroces », il arriva le 25 janvier dans « l'étable savante. » Il s'y plongea « rongé d'ennui » dans la jurisprudence. « Je ne suis pas assez grand, disait-il, pour me laisser humilier. » Mais l'humiliation lui rapportait 500 thalers, et il y revenait bien vite, neveu docile et famélique. L'étudiant en droit Henri Heine, Rothenstrasse, chez Mme Veuve Brandissen, s'adonnait encore à la philosophie hindoue, s'occupait de métempsychose, en bon allemand piocheur et mystique. « Je suis un animal très authentiquement allemand. L'élément germanique m'est aussi nécessaire que l'eau au poisson, je deviendrais morue sèche hors des flots vivifiants du germanisme. »

Mais le poète survivait : « J'ai, disait-il, envoyé dernièrement au professeur Gubitz un cycle de petits poèmes pour le *Compagnon*... Ils ont, surtout dans la forme, quelque chose de tout-à-fait original. »

Ce cycle, c'est le *Retour chez soi*, le *Heimkehr*, qui paraîtra deux ans plus tard en volume, assez maladroitement mêlé à des œuvres inférieures. L'admiration des camarades et des professeurs commençait autour de ce bizarre étudiant. Ne voulait-il pas composer un *Faust*, l'envers de celui que Gœthe créait, un *Faust* où Méphistophélès serait le maître et l'acteur principal ?

Mais l'oncle à pension veillait : et il fallait « faire son droit ! » Heine soupirait : « J'ai mis une muselière à ma Muse, afin que ses mélodies ne m'empêchent pas de bûcher mon droit. »

Aux vacances de Pâques, sa sagesse lui valut de revoir Berlin. Il y cherchait, rêve éternel de sa vie, « une chambre silencieuse, » il cherchait à se rapprocher des Varnhagen, qui l'avaient compromis auprès de Lamotte-Fouqué.

Une terrible alerte, quand les cours l'eurent ramené à Gœttingue, ce fut la maladie de l'oncle financier. L'oncle se guérit : « Je suis revenu sain et sauf à Gœttingue, écrit Heine à sa sœur enceinte ; ne mange pas de sucreries, de peur que ton enfant ne devienne gourmand, et ne lis pas de poésies, de peur que ton enfant ne devienne poète, ce qui est le plus grand malheur au monde. » Ce malheur-là fut épargné aux Heine, Emden et consorts : il n'y eut plus que des banquiers. Mais lui, gourmand et poète, il avait besoin des banquiers pour se régaler, voir la mer, voyager et payer son terme.

Incapable, avec cela, d'écrire pour le gain seul : « Je me suis fait un principe de ne jamais signer rien que de distingué. » Et se sentant, et capable d'écrire, lorsque meurt ce Byron qu'il traduisait : « Cette mort fait une grande impression sur moi. C'était le seul homme avec qui je me sentisse apparenté... Toujours, avec lui, je me suis senti à l'aise comme avec un camarade de régiment, dont on est tout-à-fait l'égal. » Délicieuse confiance, qui prouve la force de l'homme.

Malade, maussade, « chargé d'un mince butin poétique pour cette année, » il byronisait en disant : « Le chien Amichen, de Lünebourg, a plus d'intelligence et de sen-

timents que tous les philosophes et tous les poètes allemands. » Il rêvassait toujours : « Il n'est pas facile d'arracher l'amour de mon cœur ! » Et il décrivait minutieusement ses songes fantasques.

Il faisait un roman, ce *Rabbin de Bacharach*, publié,— du moins ce qui en subsistait — quinze années plus tard : « Il sera long, un fort volume, et je porte cette œuvre en mon cœur... Ce sera un livre immortel. » Du livre immortel, rapsodie purement juive, l'incendie de Hambourg ne laissera subsister que quelques chapitres, une centaine de pages, modèle pour les Sacher-Masoch de l'avenir. C'est là que l'on voit ces aveux du sang juif : « La Hagada a quelque chose de si intime et de si pénétrant, elle vous berce d'une manière si maternelle... que les Juifs même qui depuis longtemps ont abandonné la foi de leurs pères et ont couru après les plaisirs et les honneurs d'un monde étranger, se sentent remués au plus profond de leurs cœurs lorsque ces anciens accents, si connus, de la Pâque, viennent par hasard frapper leurs oreilles. » Il accumulait à plaisir les descriptions de Francfort, où il avait fait ses débuts malheureux dans la Banque, de la grande Foire et du Ghetto. Il allait jusqu'à dire cette énormité : « La beauté des Juives a un caractère tout particulièrement touchant. » Il semble qu'au moment d'abjurer, son sang juif se soit révolté pour cette œuvre bizarre. Ce qui en subsiste est extrêmement ennuyeux pour les profanes. Lui-même traitait ces vieilles histoires de « jeu d'ombres ». Ce n'est rien de plus. « Le

talent de raconter, avouait-il, me manque absolument. »

Voici comment il décrivait sa vie à Gœttingue : « Je vis ici dans la vieille ornière : huit jours sur sept, j'ai mes maux de tête. Je me lève à 4 h. 1/2 du matin, et réfléchis à ce que je ferai d'abord ; en attendant, arrivent lentement les 9 heures, et je me hâte, mon portefeuille sous le bras, au cours du divin Meister. »

Gorgé d'histoire judaïque, pour son *Rabbin*, il franchissait malgré tout, maux de tête et roman, les étapes qui le menaient à l'examen final. Aux vacances d'été, l'oncle paya un beau voyage dans la Thuringe et dans le Harz. Heine en fit une suite de récits et de petits poèmes, où l'on trouve plusieurs merveilles, dans un style qu'il déclarait « vivant et enthousiaste ».

Le 1e octobre 1824, l'étudiant nomade, qui blasphémait Gœthe dans le particulier, écrivait la lettre suivante au dieu de Weimar :

« Votre Excellence !

« Je vous prie de m'accorder le bonheur de passer quelques minutes en votre présence. Je ne veux point être importun : je veux seulement baiser votre main et me retirer. Je me nomme Henri Heine, je suis Rhénan, j'habite depuis peu à Gœttingue, et j'ai vécu précédemment quelques années à Berlin, où j'ai fréquenté plusieurs de vos connaissances et admirateurs (par exemple Wolff, les Varnhagen, etc.) et appris à vous aimer davantage

chaque jour. Je suis aussi un poète, et j'ai pris la liberté, il y a trois ans, de vous envoyer mes « Poèmes », et, il y a un an et demi, mes « Tragédies » avec un *Intermezzo Lyrique* (Ratcliff et Almansor). En outre, je suis malade aussi, j'ai fait, pour cette raison, il y a trois semaines, un voyage de santé dans le Harz, et, sur le Brocken, le désir m'a saisi de faire, pour vénérer Gœthe, le pèlerinage de Weimar. Je suis venu en pèlerin dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire à pied et en vêtements usagés par les intempéries, et j'attends que vous examiniez ma requête, et demeure avec enthousiasme et dévouement.

H. H. »

Le Jupiter Olympien de Weimar était on ne peut plus accessible. Que pensa-t-il en voyant entrer dans son temple ce petit Juif en « mauvais surtout brun, tout râpé », ce visiteur de vingt-cinq ans, qui se disait poète, qui faisait des ballades après le *roi des Aulnes*, des *Lieder* après le *roi de Thulé,* des tragédies après *Tasso ?* Pensa-t-il même quelque chose ? ces vieux seigneurs, habitués aux visites les plus bizarres, ont-ils encore la faculté de s'émouvoir ? On aimerait à savoir ce qui se disait pendant cette entrevue ; mais Heine raconte qu'il perdit la tête, et trouva seulement cette remarque judicieuse, que les pruniers de la route avaient de bien bons fruits ; et d'autre part, on nous rapporte qu'après des vérités premières sur la beauté des arbres entre Iéna et Weimar, Gœthe aurait dit à brûle-pourpoint : « De quoi vous

occupez-vous en ce moment, M. Heine ? » — « D'un Faust, Excellence. » Et en effet, le jeune auteur était, ses lettres en font foi, tout plein de ce projet, le Faust méphistophélique. Répondre ainsi à Goethe, qui préparait l'apparition de sa seconde partie, de son Faust mystique, païen, philosophique et fabuleux, c'était une de ces hardiesses, de ces gaucheries qui auraient fait s'exclamer le professeur Sartorius ; non, décidément, Heine ne savait pas « se faire aimer ».

Gœthe, malgré son imperturbable assurance, resta quelque peu interloqué. Puis il se reprit, et posa d'un ton acide la question qui signifiait le congé : « N'avez-vous pas d'autres affaires à Weimar, M. Heine ? » — « Lorsque j'aurai passé le seuil de Votre Excellence, j'aurai terminé tout ce que j'avais à faire dans Weimar », répondit Heine en se levant. Et il prit froidement congé du demi-dieu solennel. Il avait fait gronder la foudre.

Il se retirait mécontent, c'est sûr, et vexé, d'une de ces humiliations imperceptibles et tenaces qui créent, entre auteurs d'âges trop différents et de traditions opposées, les plus implacables des haines. Il exécra désormais Gœthe, et le flagella tant qu'il put. Et le demi-dieu méprisa le poétereau crotté, le maladroit qui cependant avait su faire ce miracle : transformer en femme, vivante, souffrante, immortelle, la Muse allemande dont Gœthe fit une si belle statue.

« J'ai été à Weimar, écrivait Heine ce même mois, il y a là de bonnes oies rôties. J'ai été à Weimar, il y a là de

très bonne bière, la bière à Weimar est réellement bonne. » C'est tout ce qu'il lui plaira de dire sur le royaume du grand Gœthe.

Rentré à Gœttingue, où il demeurait « sur le jardin de Mme la recteur Seiffert, près de la porte d'Albani », il rêvait d'écrire contre la peine de mort, il ruminait l'échec de son Almansor, sifflé à Brunswick, le 20 août comme « figure antichrétienne. » Il y avait de belles phrases, pourtant : « Je veux être une brute heureuse, oui, une brute, et dans le tourbillon des plaisirs sensuels, je veux oublier qu'il est un ciel. » Il envoyait le *Voyage du Harz*, à sa famille, comme « lecture d'hiver ». L'oncle Salomon ajoutait encore une demi-année de pension. « Mais tout ce qu'il fait, grinçait Heine, m'arrive d'une manière inamicale ». N'empêche qu'il lui demandera les fonds pour ses courses d'été.

Il écrivit, le 16 avril, au professeur Hugo, doyen de la Faculté de droit, la *lettera petitoria* solennelle et moliéresque, pour « être admis à être promu. » Il donna son « *curriculum vitae.* » Il passa l'examen le 3 mai 1825. Il déclara l'avoir passé « brillamment ». Le 20 juillet, il soutint la thèse publique et recueillit de médiocres éloges, qu'il transforma en un parallèle qu'aurait fait le doyen entre Gœthe et lui. Les thèses parurent chez un éditeur nommé « buisson de roses », Rosenbusch, avec un portrait dessiné par un ami d'enfance, et qui cependant ressemblait à Heine.

Toujours animé par la rancœur de « l'aimable condes-

cendance » trouvée chez Gœthe, il déclarait : « Ce n'est plus que le temple vide, je le plains. Mais au fond, Gœthe et moi, nous sommes deux natures hétérogènes, et par conséquent répulsives. Je suis de nature un fanatique, jusqu'au sacrifice, ma raison repousse comme folie tout enthousiasme désintéressé, et mon penchant fanatique m'entraîne. » C'est sa raison, sans doute, qui lui fit prendre, avant son grade juridique, le baptême protestant dont il espérait tant de choses, et notamment l'avocature et le syndicat dans Hambourg. « Je suis maintenant non-seulement docteur en droit... mais aussi... J'ai fêté la journée en transpirant abondamment. » Facétie pitoyable ! être Juif, c'est être nègre ; il n'est transpiration qui vaille : il s'en apercevra bientôt, et plus tard, encore et toujours ! Son excuse, s'il en est une, c'est qu'il écrit encore : « Vous me demandez si je compte me fixer à Hambourg ? Les dieux seuls, qui ont créé la faim, le savent. » Mais les dieux de la faim excusent-ils donc tous les gestes ? En tous cas, nous pourrions lui dire, avec Shakespeare qu'il aimait si fort à citer : « Nous étions déjà, sans vous, bien assez de chrétiens ! »

Qu'est-ce donc que ce converti dont la première parole est : « Je suis baptisé, mais je ne suis pas converti ! » Entré dans le christianisme par la porte bâtarde de la religion protestante, il oubliait que la seule excuse de l'apostasie, c'est de croire à la religion que l'on adopte. Sa conversion lui aliénait les Juifs, et lui conciliait qui ? M. Guizot, peut-être, quand il fut en France. Elle ne le

déjuivait pas ; elle l'abaissait un peu plus. Il était toujours de sa race, et il avait honte d'en être. Le baptême d'Heiligenstadt est une dérision suprême dans cette existence si parfaitement dérisoire. « Magister Gottlob Christian Grimm, curé de la communion évangélique, surintendant », qui baptisa, et Charles-Frédéric Bonitz, docteur en théologie et surintendant à Langensalza, qui fut parrain, ont consacré là, dans le presbytère de la petite ville, la plus laide, la plus triste et la plus inutile des comédies que puisse jouer un cynique à bout de ressources, disons le mot : un Scapin juif.

A l'âge où le jeune homme, où l'artiste cherche à mener sa vie le plus haut possible, Henri Heine, moralement dégradé, mais docteur en droit, prend des vacances avec les cinquante louis de son bon oncle, salaire du doctorat, sinon du baptême. Il s'établit à Norderney, pour combattre ce qu'il appelle « ses migraines ». Il aime la mer, parce qu'elle lui fait du bien. Il lit Homère au bord du flot. Surtout, il retrouve en lui-même la seule vertu qui l'élève et l'anoblisse : son génie de poète.

C'est vrai qu'il se lamente encore sur la vieille passion : « O Christian, écrit-il à Sethe, je suis aujourd'hui dans une humeur très lâche, et je voudrais parler de vieilles choses, de mon ancienne tristesse et de ma folie nouvelle, de mon ancienne ânerie et de la douceur de mon mal. Je suis toujours et encore le fou de jadis, celui qui, la paix à peine faite avec le monde extérieur, est tout de suite torturé de nouveau par les combats intimes. Il fait

un temps lugubre, je n'entends que le froissement de la mer. O, si j'étais enterré seulement, couché là-bas, sous les dunes blanches ! »

Mais la grande mer, la mer glauque, la mer barbare, le reprenait ; la mer « qui sait tout », lui dictait ces vers qu'il estimait « ce qu'il a écrit de plus original. » Son orgueil de poète avait grandi, avec sa conscience d'écrivain : « Je suis devenu très célèbre, j'écris peu, personne ne sent plus que moi combien il est pénible de donner en littérature quelque chose qui n'était pas là. » Il le donnait, une fois encore, avec sa *Mer du Nord*.

Cette fois, le lyrisme sentimental cède la place à la poésie descriptive. Heine crie en vain : « Thalatta, thalatta, salut à toi, mer éternelle », en vain il nomme Poseidon, dieu des flots grecs et les Océanides qui chantaient autour de Prométhée. C'est la mer germanique qui déferle, grésille et gronde parmi ces strophes magnifiques ; les mouettes sifflent, crient et plongent sur la vague qui les rejette, l'embrun semble mouiller la page écrite chez les pêcheurs rudes, le vent mugit sur les voilures, et les sombres dieux de la mer septentrionale apparaissent dans les nuées.

Lorsqu'il reparut à Lünebourg, puis à Hambourg, la saison d'automne finie, le renégat, l'avocat sans cause et sans place, rapportait encore un chef d'œuvre avec ce premier cycle de la *Nordsee*, qu'il complètera l'année suivante.

CHAPITRE IV

DERNIÈRES ANNÉES D'ALLEMAGNE.

VOYAGE D'ANGLETERRE. MUNICH. VOYAGE D'ITALIE. LE COMTE DE PLATEN. LA RÉVOLUTION DE JUILLET. DÉPART POUR LA FRANCE.

(1825-1831)

« Je vais m'établir à Hambourg, comme avocat, écrivait Heine le 12 octobre 1825, j'y vais cette semaine. » Ses parents quittaient Lünebourg, et s'établissaient au Neuenwall, où il demeurait avec eux. Il menait une vie très retirée, condition médiocre pour le succès d'un avocat : la ville entière lui tournait le dos, les Juifs à cause du baptême, les chrétiens, à cause de l'indélébile juiverie : « Je suis haï maintenant chez chrétiens et Juifs. Je me repens beaucoup de m'être fait baptiser ; je ne vois nullement que, dès lors, les choses aient mieux tourné pour moi ; au contraire... Peut-être t'enverrai-je

aujourd'hui une poésie tirée du Rabbin... Un jeune Juif espagnol, Juif de cœur, mais qui se fait baptiser par bravade... Cette action n'est pas très noble. » On ne le lui fait pas dire. Mais la bravade, c'est le fond de cette existence absurde; n'est-ce pas lui qui écrit : « On ne devrait jamais sacrifier un ami à un bon mot. Mais, quand il s'agit de toute une cargaison de bons mots, on peut bien se le permettre. » C'est délicieux, si l'on veut; seulement il arrive que la cargaison se renverse sur la tête de l'homme spirituel, et l'écrase; il pourra méditer, alors, la maxime de maître François Villon :

Tant raille on que plus on ne rit.

Il végétait, et ses projets d'auteur le consolaient seuls. Il préparait, pour Pâques, les premiers *Reisebilder*, mélange aussi décousu que son propre esprit. Il sentait la joie d'imprimer : « Dans ma chambre se tient maintenant l'apprenti de l'imprimeur Langhoff, qui attend de la copie ; la parole à peine née court, brûlante et humide, vers la presse, et ce que je pense, ce que je sens, en cet instant, peut, ce soir, être déjà de la maculature. » Il voulait jouir de cette vie, « n'ayant nul besoin de s'en faire promettre une seconde par un prêtre », et il se voyait survivant à tous ses amis, qui « reposeront dans des tombeaux moussus. » C'est lui qui mourut le premier, et sans amis, et en exil. La génération qui l'a précédé « ne suinte que de l'eau pourrie. » Mais voici venir les délivrances païennes. Les énigmes sont résolues ! — C'est à pleurer !

Il ressassait déjà les souvenirs d'enfance, signe certain d'un esprit qui s'arrête; il faisait parade de ses goûts, horreur du tabac, amour pour l'Iliade, Platon, la bataille de Marathon, la Vénus de Médicis, le Münster de Strasbourg (il n'avait vu ni l'une ni l'autre), la Révolution française, Hegel, les bateaux à vapeur. Avec cela, d'esprit tudesque, et commençant à s'égayer, comme il fera jusqu'à la fin, sur les chaises percées et les cors aux pieds.

A la mer, qu'il aime « comme son âme » il mêle des historiettes sur des amourettes lugubres, macabres, peut-être inventées. Mais, la première partie des Reisebilder ayant paru, avec quelque succès, il peut, vers la mi-juillet, revoir Norderney. Il a mis la main sur cet éditeur Campe, actif, spirituel, honnête, et qui le soutiendra toujours; et il a goûté la première vraie réussite en librairie. Il s'est même vu interdire en plusieurs Etats d'Allemagne.

C'est à Norderney qu'il recueille cette légende du Hollandais volant qui, par lui, passera aux mains puissantes de Wagner. Il sentait s'exalter sa force intellectuelle; les brouilles de famille, les négligences des directeurs de Revue, tout s'effaçait devant la fortune de ce livre, « cadre commode pour placer tout ce qu'il voulait. » Il avait beau faire le fier, dire « ce livre m'est tout à fait indifférent, il n'y a plus rien qui me fasse plaisir », ses vingt-sept ans buvaient le succès comme la brise de mer; « les tartes aux pommes, criait-il,

furent ma passion d'enfant. A présent, c'est l'amour, la vérité, la liberté et la soupe à la tortue. Tant que mon cœur sera plein d'amour, et la tête de mon prochain pleine de sottise, je ne manquerai point de matière pour écrire... Mon cœur ne cessera d'aimer tant qu'il y aura des femmes ; s'il se refroidit pour celle-ci, il s'enflamme pour celle-là... » Et il écrivait, plein d'ardeur, le deuxième cycle de sa *Mer du Nord*, seul fragment durable et beau des *Reisebilder*.

Il a pourtant senti la vanité du genre littéraire qui lui valait, naturellement, plus de renommée que ses œuvres hautes ; n'est-on pas toujours acclamé pour les parties basses d'un talent ou d'un génie ? « La gloire me protège, disait-il. Malheureusement, et je me l'avoue à moi-même, cette gloire ne gagnera que peu de chose à la publication du premier volume des *Reisebilder*. » Il avait cependant revu, refondu bien des choses pour composer ce volume, suivant sa constante habitude.

Cette « gloire », dont il aime à parler, ne lui donnait rien de stable à Hambourg. La saison passée, il avait dû perdre l'espoir de se faire avocat dans cette « terre classique de son amour. » Au moment de partir pour Cuxhaven, il avait dit : « Je me sens chassé de Hambourg, moins par le désir de voyager que par les tracas de ma situation personnelle, — par exemple, le Juif indélébile ! » Et, de Norderney même, il envoyait son premier appel vers l'exil : « Quelque chose me pousse irrésistiblement à dire adieu à la patrie allemande. J'ai

des nerfs trop faibles pour rester en Allemagne. » Il prétendait que les Juifs l'attaquaient dans la rue. Il voulait oublier en jouant, par « le charme tout particulier de cette existence incertaine, où tout dépend des coups du sort », et surtout grâce à la mer « sa seule compagne, la meilleure de toutes. »

Cependant, encouragé par « l'énorme débit » des premiers *Reisebilder*, il préparait les seconds, « livre extraordinaire d'humour pur et libre. » La folie des grandeurs, signe certain de certaine maladie, le gagnait. S'il vient à Paris, ce sera pour y composer « un livre européen. » En attendant, son deuxième volume, qui contenait les deux cycles de la *Mer du Nord*, le tambour Legrand, les lettres de Berlin, paraissait au printemps de 1827, et l'auteur pouvait enfin se donner un plaisir espéré depuis longtemps : il partait pour l'Angleterre.

« J'y partais, dit-il, dans le but d'étudier la langue et le peuple. Que le ciel confonde les Anglais et leur langue... C'était alors un temps bien sombre en Allemagne... je donnai le baiser d'adieu aux objets de mes plus chères affections, et m'embarquai pour Londres, afin d'y voir et d'y entendre Canning. » Le baiser d'adieu au cher oncle fut accompagné d'un appel à sa bourse; Salomon Heine avait aimé surtout, dans l'œuvre publiée de son neveu, le *William Ratcliff*, parce que Henri Heine y avait mis, sous son nom véritable et avec les traits d'un filou, certain débiteur hambourgeois de la Banque familiale. Il consentit péniblement, malgré tout,

à comprendre que la pension n'était pas suffisante au voyage, même avec les honoraires d'auteur en surplus. Henri Heine prit un détour : « La pension, c'est le pain quotidien, mon oncle. Mais pour le nom, pour faire figure de Heine, il me faut une lettre de crédit sur Rothschild, une bonne lettre qui me pose bien d'emblée. » L'oncle entendit ce langage : il donna même un bon viatique, et signa une lettre de quatre cents livres sterling sur la maison Rothschild, avec une chaleureuse recommandation au baron Nathan Mayer de Rothschild, chef de la maison à Londres. « C'est, bien entendu, pour l'honneur, Henri, et seulement pour te mettre en crédit ! » — « Bien entendu, mon oncle. Soyez tranquille. » — « Bon voyage. »

Le neveu n'était pas depuis vingt-quatre heures à Londres qu'il se présentait au comptoir Rothschild et encaissait à vue les 400£. Puis il alla faire visite au baron Nathan, et se vit convier à un grand dîner.

Quelque temps après, Salomon Heine, dans son cabinet de Hambourg, savourait le café matinal en décachetant son courrier. « Tiens, il y a des lettres de Londres. Et une lettre de Rothschild. » La lettre était du grand Baron, il annonçait qu'il avait eu le plus grand plaisir à faire la connaissance du fameux, du charmant neveu, et l'honneur de lui payer les 400£. La pipe de Salomon Heine lui tomba des lèvres, il écumait, il se précipita chez sa femme en criant : « Le Diable emporte Rothschild et son plaisir, et l'honneur qu'il a eu de payer

mon argent ! Je te le dis, ce gaillard-là me ruinera ! »

Le gaillard, sa poche garnie, payait de loin quelques dettes criardes laissées en Allemagne, et avec le reste des livres sterling menait joyeuse vie ; logé, Craven street, 32, sur le Strand, il combattait le mauvais temps, les giboulées d'avril, en faisant des études comparées sur les femmes, sinon sur le peuple. « Si je quitte vivant l'Angleterre, ce ne sera point la faute de ses belles femmes, elles font tout ce qu'elles peuvent. » En août, lorsqu'il partit pour Norderney, il était à sec, corps et bourse ; il avait perdu plus de trois cents guinées, car le jeu s'en était mêlé.

Est-ce de là que vient sa haine furibonde pour l'Angleterre ? Sauf quelques lignes sur Brighton où il vit la femme aux yeux bleus qui cherchait un Don Quichotte, il rabâche son horreur pour ce grand pays dont il n'a compris ni les mœurs ni la force. Ce dévoyé ne peut sentir ce que la régularité, même factice et les apparences de bon ordre, même menteuses, ont de grand et d'utile. Il trouve, lui, Juif Allemand, les Anglais ridicules. Il ne voit en Wellington que « la victoire de la sottise sur le génie. ».

Et déjà s'affirme ce vice de son œuvre en prose, qui commençait d'apparaître dès les *Reisebilder* : l'incapacité de comprendre, le manque absolu de largeur, de sympathie, de sérieux, la nullité du fond sous le papillotage et le halètement du style. L'esprit de Heine, publiciste et prosateur, on peut le comparer à un miroir con-

vexe, à une boule de jardin : tout s'y voit, mais rapetissé, mais difforme et méconnaissable.

« Envoyez un philosophe à Londres, concluait-il, mais pour Dieu n'y envoyez pas un poète. » Il n'y avait amené, lui, sous son vieux surtout jaune, qu'un viveur ; sa philosophie n'exista jamais, et sa poésie était restée en Allemagne.

En septembre, Hambourg voyait revenir Henri Heine, et la scène attendue avec l'oncle Salomon éclatait. Ce Van Buck, avant la lettre, pouvait crier à son neveu : « Tu m'as fait des lettres de change ! » Henri Heine conclut l'affaire par ces mots bibliques : « Sais-tu, mon oncle, ce qu'il y a de meilleur pour toi, c'est que tu as l'honneur de porter mon nom. » Et il sortit fièrement, laissant l'oncle dans un état tétanique.

Mais maintenant, il allait pouvoir, sans excès d'orgueil, invoquer sa « gloire ». Son œuvre maîtresse, le livre qui le contient tout entier comme poète, et le place parmi les maîtres, paraît en cet automne de 1827. C'est le *Livre des Chants*, le *Buch der Lieder*, éternel honneur du lyrisme allemand. Il contient, ce petit volume in-16, les poésies déjà publiées, mais il contient aussi le *Retour au Logis*, Heimkehr, dispersé çà et là dans les feuilles, et réuni pour la première fois ici, depuis sa première page jusqu'à ce *Pélerinage à Kevlaar*, emprunté à Holty, mais transmué en chef d'œuvre par la puissance du génie. Cette fois, Heine n'avait pas supprimé la Vierge Marie de ses vers ; et il déposait aux pieds de la Madone la plus belle et la plus complète de ses poésies.

Voici quelques pages du livre ; ce sont encore des lamentations amoureuses, et ce mot divin « retour chez soi, retour au foyer », ne représente à cette conscience perdue, à ce cœur désorienté, qu'amertume et déception ; Hambourg, ce tombeau de ses rêves, est au fond de tous ces tableaux, sert de cadre aux drames intimes ; il les décrit, insatiable de se confesser, de pleurer, et de faire pleurer avec lui ; seulement, rien n'est monotone, rien n'est rebutant : toute l'œuvre est vivante, éternelle ; c'est que, comme Baudelaire l'a dit : « Toute la question en ces matières, c'est la sauce, c'est-à-dire : le génie ! »

Un jour, dans ma trop sombre vie,
Une image douce est surgie.
La douce image est effacée,
Sur moi la nuit s'est amassée.

Les enfants, dans la nuit obscure,
Sentant leur courage oppressé,
Pour que leur trouble soit chassé
Chantent bien haut : ça les rassure !

Moi, l'Enfant insensé, je chante
Aujourd'hui dans l'obscurité ;
Tant pis, que la chanson soit peu divertissante,
Si mon trouble en fut emporté !

(HEIMKEHR. I.)

J'erre, en pleurant, dans fa forêt :
Dans le grand bois perche la grive,
Elle sautille, et chante, vive :
« Pourquoi ce grand mal de regret ? »

— « A l'hirondelle, ta sœurette,
Demande-le, petit oiseau :
Elle nichait sous le bardeau
De la fenêtre où je regrette ! »
(HEIMKEHR. IV.)

Oui, Hambourg, la ville maudite, se lève sur cet horizon qu'emplit le rêve du poète ; quelle autre cité montrerait la flamme tragique et terrible qui incendie à tout jamais celle-ci, pour ses yeux avides ?

Au lointain horizon, comme un palais de rêve,
Apparaît la ville, et ses tours ;
Le crépuscule errant la dessine et l'élève :
C'est là que vivaient mes amours !
L'humide vent du soir balaye le sillage.
Mon batelier, qui peine, ahanne tristement.
L'éclat suprême du soleil, en ruisselant,
Me fait revoir la ville où sombra mon courage :
La ville où mon amour est mort
Resplendit sur le soleil d'or !
(HEIMKEHR. XIX.)

L'Amour est mort ? Non, car il gronde, et blasphème, et menace encore :

Comment peux-tu dormir tranquille,
Quand tu sais que je vis encor ?
Ma vieille colère s'éveille,
Et je m'en vais briser mon joug !

Connais-tu le vieux Lied, ma Mie ?
Il raconte qu'un garçon mort
Vint, à minuit, chez son amie,
Et l'emporta dans son tombeau.

Crois-moi, merveille de beauté,
Merveille de grâce, Mignonne,
Je suis vivant, et, moi tout seul,
Plus fort que tous les Morts ensemble !

(HEIMKEHR. XXIII.)

Oui, l'amour vit, et les années n'y font rien ; mais il y a plus de sanglots que de violences dans les cris qu'il arrache au poète :

Les années viennent et s'en vont,
Les hommes marchent à la tombe,
Mais jamais, jamais il ne passe,
L'amour que dans mon cœur je porte !

Une seule fois, je voudrais
Te voir encor, rien qu'une fois,
Tomber à genoux devant toi,
Et mourir, en pouvant te dire :
« Chère Madame, je vous aime ! »

(HEIMKEHR. XXVII.)

Il la revit, cette année même, et ce mois, et au moment même où paraissait le petit livre impérissable, tout plein d'elle. Il revit la « chère Madame », Madame Amélie Friedlaender, de Kœnigsberg. Et il écrivait l'entrevue à Varnhagen, en lui envoyant « l'édition vertueuse de ses poésies », le volume des *Chants*. « Ce matin, je suis sur le point d'aller faire visite à une femme que je n'ai pas vue depuis onze ans et à qui l'on a redit que j'ai été jadis amoureux d'elle : c'est Madame Friedlaender de Kœnigsberg, ma quasi-cousine (?) Hier déjà, comme un avant-goût, j'ai vu l'époux de son choix. La chère personne

s'est fort pressée, et est arrivée hier, juste le jour où paraissait chez Hoffmann et Campe la nouvelle édition de mes *Jeunes souffrances*. Le monde est absurde, et fade, et assommant, et il exhale une odeur de violettes fanées. »

Jamais poète n'était mieux qualifié pour écrire : « C'est dans les œuvres d'un poète qu'il faut chercher son histoire. » Et l'histoire continue à se dérouler, lamentable et pareille :

Ils s'aimaient tous deux, mais ni l'un ni l'autre
Ne voulait en convenir au second :
Donc, il se regardaient en ennemis ;
Ils s'aimaient pourtant, jusqu'à défaillir !

A la fin des fins, ils se séparèrent ;
Ils ne se revirent parfois qu'en rêve :
Tous deux étaient morts, et depuis longtemps.
C'est à peine s'ils le savaient eux-mêmes.

(HEIMKEHR, XXXV.)

Non, non, l'aimée ne l'aimait pas. Mais elle a reçu sa visite, et a félicité l'auteur :

Quand je vous ai plaint mes souffrances,
Vous avez bâillé, sans rien dire ;
Je les mis en vers élégants ;
Vous m'avez fait de grands éloges !

(HEIMKEHR, XXXVI.)

Parfois, une image très simple de l'antique Allemagne passe, comme un signet dans un album : et les souvenirs de Münster, à Cologne, donnent encore au haïsseur forcené du christianisme une belle image sacrée :

Les Trois Saints Rois de l'Orient
Demandaient, à chaque bourgade :
« Quel chemin mène à Bethléhem,
Chers marmots et chères fillettes ? »

Jennes ni vieux n'en savaient rien.
Les Rois continuaient leur route :
Ils suivaient une étoile d'or
Qui luisait, gracieuse et claire.

Sur le toit de Joseph, l'étoile
S'arrêta : les Trois Rois entrèrent :
Le bœuf meuglait, l'Enfant criait —
Les Trois Saints Rois tous trois chantaient.

(Heimkehr, XXXVIII.)

La seule composition d'un pareil chœur suffirait à prouver que Heine n'entendait rien à la musique. Mais la pièce toute entière évoque les vieilles enseignes des hôteliers ou les antiques estampes sur bois, enfumées par le temps. Le poète revient bien vite aux descriptions amoureuses, dans sa manière âpre et poignante :

Des saphirs, ce sont tes yeux,
Chers yeux, aux douceurs d'aurore !
Ah ! trois fois il est heureux,
Celui que leur rayon dore !

Diamant aux milles feux,
Ton cœur comblé de lumière !
Oh, trois fois il est heureux,
Celui que sa flamme éclaire !

Des rubis aux sombres feux,
Tes lèvres, tes belles lèvres !
Oh, trois fois il est heureux,
Celui que leur pourpre enfièvre !

Ah ! cet homme bienheureux,
Qu'un jour j'arrive à sa suite,
Tout seul, dans un bois ombreux ! —
Son bonheur finirait vite !

(HEIMKEHR. LIX.)

Mais on ne peut jamais tuer le riche Philistin ; et la Bien-Aimée, qui est sa femme, resplendit sous les joyaux qu'il a donnés :

Vous avez des diamants et des perles,
Vous avez tout ce qui vaut un désir !
Et vous avez les yeux les plus superbes ;
— Que faut-il de plus à votre plaisir ?

J'ai fait, sur vos beaux yeux, toute une armée
De chansons éternelles, mon Amour ! —
Que faut-il de plus, dis, ma Bien-Aimée,
Pour faire joyeux tes yeux pleins de jour ?

Avec vos beaux yeux, ma douce colombe,
Vous m'avez si fort torturé le cœur
Que vous m'avez mis au fond de la tombe !
— Que faut-il de plus à votre bonheur ?

(HEIMKEHR, LXIV.)

Et voici la seule pièce qui semblerait esquisser un deuxième amour, pareil, dans sa stérile ardeur, au premier, et survenu dans la même ville et pour une personne presque identique :

Quand on aime pour la première fois,
Même sans bonheur, on devient un dieu.
Mais, quand on revient sous les mêmes lois
Une fois encore, on est fou, pardieu !

Moi, je suis ce fou ! Voyez, j'aime encore
Qui ne m'aime point ! Mal qui me dévore,
Soleil, lune, étoiles, tout rit de toi !
Et je ris, comme eux de mon sot émoi !
— Je ris, — et je meurs de ce rire-là !

(HEIMKEHR, LXV.)

En tout cas, cette année là même, Thérèse Heine, la seconde cousine, se fiançait au Docteur Halle.

Il y a pourtant des tableaux moins sombres dans ce recueil ; le vieux Hambourg a vu parfois des aventures, peu illustres sans doute, mais qui montreraient le poète comme un bon drille et non plus sous les tristes espèces du soupirant éconduit :

Les vieux logis, pareils au sombre songe,
En rangs très longs, se dressent dans la nuit.
Enseveli dans mon manteau, je longe
Sans souffler mot, leur façade qui fuit.

Le gros beffroi tinte à la cathédrale ;
Il clame l'heure avec ses douze coups ;
Guettant mon pas, qui sonne sur la dalle,
Elle m'attend, l'Aimée aux baisers fous !

La lune est là, sa lumière m'escorte,
Son bon visage illumine mes pas ;
C'est la maison ! sur le seuil de la porte,
Je vois la Lune, et je lui dis, tout bas :

« Lune, merci ! mon vieux guide fidèle,
D'avoir ainsi brillé sur mon chemin ;
Mais à présent, adieu, je suis près d'Elle :
Luis pour le monde entier, jusqu'à demain ;

Et, si tu vois un pauvre amoureux blême
Pleurer tout seul, et crier son chagrin,

Console-le, comme autrefois moi-même
Me consolait ton bon regard serein. »
(HEIMKEHR. LXXIII).

Il semble aussi qu'il ait cherché les amours décrits dans ces pages au fond de logis où se risquent rarement les demoiselles de la Banque et les héritiers de gros financiers. Pour que le tableau de la ville allemande soit bien complet, l'auberge à soldats se profile, et l'on y entend le vacarme des hôtes sans gêne :

Sur ta poitrine de neige
J'ai posé mon front :
J'en puis compter — c'est un piège ! —
Compter chaque bond !

Les hussards bleus sonnent de la trompette :
Ils vont passer la porte du rempart ;
Et c'est demain, je l'entends, la coquette,
Mon cher Amour, c'est demain qu'elle part.

Ah ! si demain tu veux partir, mon Ame !
Pour aujourd'hui tu m'appartiens toujours,
Et dans tes bras, dans vos beaux bras, Madame,
Je m'oublierai pour de doubles amours !
(HEIMKEHR. LXXV).

Les hussards bleus sonnent de la trompette :
Ils vont passer la porte du rempart ;
Et je m'en viens, mon Aimée, et je guette
Pour t'apporter des roses, au départ.

Vrai ! ton auberge est un logis sauvage !
Goujats de guerre, et bandits, et routiers !
Et dans ton cœur, ton petit cœur, je gage,
Pas mal de gens ont aussi pris quartier !
(HEIMKEHR. LXXVI).

A la même gerbe appartiennent deux autres fleurettes qu'il avait cueillies en ce temps, qu'il ramassa beaucoup plus tard, dans un de ces livres où il semblait faire et refaire sans relâche, épuisé, mourant, le testament de sa jeunesse, le testament de son génie :

Quand de jeunes cœurs se brisent,
Les étoiles rient, là-haut !
Elles rient ! Elles se disent
Dans les bleus lointains : « Ho, ho,

Ils s'aiment, ces pauvres hommes,
A pleine âme, à plein désir,
Puis on les voit, d'où nous sommes,
Se torturer, à mourir !

Leurs tristes amours cruelles,
A ces pauvres gens d'en bas,
Nous ne les connaissons pas : —
Cela nous fait immortelles ! »

(AUS DEM NACHLASS BIS 1830, I).

Les forêts et les champs verdissent ;
L'alouette trille dans l'air ;
Sous les blonds rameaux qui frémissent
Vient le printemps charmant et clair.

Le chant de l'alouette éveille
Mon mal, que l'hiver endormait ;
Il monte, à mon cœur qui sommeille,
Le chant plaintif qui s'y calmait.

L'alouette plane, et frissonne :
« Triste chanson, pour un printemps ! »
— « C'est une chanson, ma mignonne,
Que je chante depuis longtemps !

Je l'ai dite au bois qui bourgeonne,
Percé du Mal qui me brûla ;
Ta grand' mère déjà, mignonne,
A connu cette chanson-là ! »

(AUS DEM NACHLASS BIS 1830, III).

Une vignette figurait l'auteur, en tête du *Livre des Chants*. Extrêmement juif, par les traits ineffaçables de la race, malgré l'arrangement romantique de la chevelure, drapé dans le fameux manteau à grand collet, Heine montrait la curieuse diversité d'un œil droit à l'expression rêveuse, et d'un œil gauche si perçant que le regard combiné de ces deux yeux en paraît bigle ; sous une bouche sensuelle, presque bestiale, un menton mesquin disait assez l'absence d'énergie ; l'expression, en somme, était fausse, et peu sympathique. Le front seul, coupole des rêves, sauvait cette figure fade, comme flétrie secrètement.

L'inquiétude qn'on y lisait, au moment où la destinée allait tourner pour le poète, s'explique aisément. L'existence, malgré le succès littéraire, se faisait de plus en plus sombre. La réalité se dressait devant lui. Son recueil de vers, « commencement et fin de sa carrière poétique », remanié, modifié, accru, ne recevait qu'un accueil médiocre : sa mère ne « le goûtait pas autrement », sa sœur daignait le « tolérer » sans plus ; ses frères « n'y comprenaient rien, » et son père « n'a pas même ouvert le livre. » Quant aux amis, une Rahel de Varnhagen s'offensait presque de se voir dédier le *Heimkehr* ; « ce qui me

fit prendre le mal en patience, écrivait-elle à Gentz, c'est que je savais combien sont éphémères ces produits de l'esprit, combien leur vogue est vite épuisée, et balayée par quelque engouement nouveau, et combien, en somme, ces météores passent vite. » Varnhagen, lui, comme Immermann, louait beaucoup le livre ; mais il était le premier à conseiller l'exil en France. En général, on critiqua ce chef-d'œuvre « comme manquant aux règles de la métrique, et comme étant arbitrairement versifié, trop proche du lied populaire. » Heine lui-même, dix ans plus tard, dépaysé, n'écrit-il pas : « Pour la faiblesse de ces poésies pourront peut-être me valoir grâce mes écrits politiques, théologiques et philosophiques. » Où seraient ses écrits en prose, s'il n'avait pas écrit ses vers qui firent surnager son nom ?

C'était un chef-d'œuvre, pourtant, ce petit bouquin de trois-cent-soixante-douze pages. Le reproche qu'on lui faisait, d'être trop voisin du lied populaire, c'est le principe même de sa valeur et la cause de son éternité. Oui, c'était la pure tradition de la poésie populaire germanique ; après W. Müller, Heine avait marché dans cette route, et il y avait trouvé la perfection et la gloire. Il avait réagi contre les défauts du romantisme par les qualités de plastique et de clarté qui sont partout celles de l'imagination populaire. « De très bonne heure, ma poésie, écrit-il à W. Müller, a subi l'influence du chant populaire allemand. » Il avait, à Lünebourg, le *Petit livre de chants pour les compagnons de métier*, qu'on achetait,

Lünerstrasse, n° 2 à droite, à côté de l'épicier. Il y apprenait l'art, qu'il conseille, de toujours mettre en action ce qu'on écrit.

Avec cela, praticien consommé, métricien aussi roué que ce Schlegel dont il célèbre la maîtrise technique, il rend concis le lied populaire un peu lâche et traînant. « Simple, simplification », ces mots reviennent sans cesse dans ses lettres. Il a, dans son style, les mots qui expriment le sens, la lumière, le geste. Son « balancement inusité du rhythme » donne à ses poésies sur la mer une beauté nouvelle, et il peut dire fièrement : « J'ai été le premier poète de l'Océan en Allemagne. » Puriste, ratureur, laborieux, on voit à ses brouillons surchargés, aux changements qu'il fait sans relâche, combien il tient à serrer sa langue, à l'affermir. Le *Heimkehr* est beaucoup plus ferme de style que l'*Intermezzo*. C'est le style qui éternise. Comparez les *Deux Grenadiers* aux chansons de Béranger. Vous verrez le poète vrai, maître de son art, écraser le Tyrtée bourgeois, le Pindare de la garde nationale. Le vocabulaire de Heine est immense, dès le début : relisez les premiers sonnets. Mais il n'emploie que les mots les plus simples ; en art, il faut tout savoir, pour tout oublier, et, suivant la maxime de Bürger : « ne pouvoir ôter ni une phrase ni un mot. »

Il savait attendre : « Je suis un grand temporiseur, très anxieux dès qu'il s'agit de publier. » Aussi donnait-il des « images réelles de la vie ». Hélas, elles sont impossibles à transmuer dans une autre langue, telle est la valeur

de la forme. C'est encore plus vrai pour lui-même, ce qu'il disait sur Gœthe : « Les Français n'en peuvent avoir aucune idée s'ils ne connaissent pas la langue... Ces chansons-là ont un charme inexprimable. »

Il estimait que le triomphateur en matière de Lieder, ce serait Gœthe. Il sut bientôt qu'il allait être le rival du maître souverain. Il sentait sa puissance : « Les Allemands, quelle palme leur reste-t-il ? n'est-ce pas celle des meilleurs lyriques de ce monde ? Aucun peuple ne possède d'aussi beaux chants. »

Il donnait la couleur locale déterminée et vibrante, à chacun de ses tableaux. Il savait trouver le trait familier, le détail particulier, la saillie expressive, prendre le ton bourgeois ou populaire qui sauve de la banalité périlleuse en de tels sujets, si restreints, si pareils au fond. Si l'on se tient au vague, ce sont les médiocres du romantisme; si l'on va trop bas, c'est Coppée, ou Manuel, et consorts, c'est le pleurnichage, le pot-au-feu, la platitude.

Çà et là, l'Hébreu se retrouve, qui règnera dans les recueils suivants, et sous l'influence fatale de l'opium ; et le clinquant scintille, le goût se perd, l'image est voyante. C'est qu'une telle forme d'imagination est limitée, et fragile dans son équilibre ; aux génies à la Hugo, le danger n'existe point : on ne saurait fatiguer un gong ! Aux génies à la Henri Heine, le péril est perpétuel ; une harpe, un violon, se brise et se désaccorde si vite ! La forme d'imagination qu'il eut est la plus précieuse, mais aussi la plus rare, la moins abondante, et la moins durable.

Il n'évite point la monotonie. Ce n'est pas chez lui qu'on trouvera « la chanson fatale sur la larme qui n'a pas été pleurée. » Il a pleuré toutes et toutes ses larmes, mais il ne s'est point assez répété sa propre maxime : « Chacun ne pleure réellement que pour son propre compte. »

L'emphase tache çà et là : nous sommes en 1827 :

« Allons, donne ce loup, car je me veux masquer...
Mais ils s'enfuiraient tous, si je me démasquais. »
(Fresko Sonette a Chr. Sethe. 2.)

Mais ceci, c'est une jeunesse. Il abuse

« des fleurs de sang et aussi des fleurs pâles
qui ont fleuri hors des blessures de son cœur. »
(An SIE.)

Il aime trop à se voir mort d'amour :

« Et pense à moi, lorsque j'aurai trouvé la mort. »

Mais cela, c'est une attitude éphémère, une mode d'étudiant. Il n'a pas toujours écarté les monstruosités tudesques ; il souhaite que ses Lieder soient des fleurettes, pour les envoyer sentir à la Bien-Aimée ; des baisers, pour les envoyer lui caresser les joues ; et... des petits pois, pour lui faire une bonne soupe, une *Erbsensuppe* merveilleuse. Mais ces facéties, trop fréquentes dans sa lourde prose, sont rares dans ses vers merveilleux.

Le chef-d'œuvre fait, — le chef-d'œuvre inutile ! — il

fallait vivre. Place espérée à Hambourg, chaire désirée à Berlin, tout manquait. A la fin de l'année 1827, une aubaine sembla s'offrir : le baron Cotta voulait lui donner, à Münich, la rédaction en chef des *Annales politiques*. Heine ne voulait s'engager que pour six mois : il espérait une chaire à l'Université, le ministre von Schenk le protégeait; mais le roi Louis Ier, d'abord favorable, fut prévenu contre le candidat par des accusations où l'on taxait Heine d'idées libérales; il refusa son autorisation.

Pour l'heure, Heine espérait tout : « Une lettre, en quelques instants, m'a décidé à partir pour Münich, écrit-il le 19 octobre. On me promet monts et merveilles. En tout cas, je trouverai là de la tranquillité. » En janvier 1828, il était, avec Lindner, codirecteur d'un journal ou plutôt d'une revue périodique à tendances réactionnaires. Et ce fut le premier grand début, dans la Presse, de ce prétendu révolutionnaire.

C'est le 28 novembre 1827, qu'il se déclare installé à Münich. Il est immédiatement déçu par la « cordiale tristesse » de la ville, par Cotta, par sa vie « plate et misérable » ; la Bavière le rend « Prussien », il ne songe qu'à faire sa malle pour l'Italie. Son amertume littéraire déborde au sujet de Goethe : « Que je déplaise au valet d'aristocrates Goethe, c'est chose naturelle. Son blâme honore, depuis qu'il patronne tout ce qui est débile. Il craint les Titans grandissants. C'est maintenant un dieu faible et décrépit, tout chagrin de ne pouvoir rien produire. » Notez en passant que ce dieu stérile composait

alors le second Faust! « Wolfgang Gœthe, reprend Heine, peut continuer à violer le droit public des esprits ; il ne peut empêcher que son grand nom ne soit souvent, un jour, nommé avec celui de Henri Heine. »

Il faut dire qu'il écrivait le contraire exactement à Varnhagen : « C'est sottise de parler contre des hommes vraiment grands. Je puis appartenir aux indifférents, mais je ne passerai jamais aux rebelles. » Heine indifférent? non! ses nerfs le dominaient trop; mais pour réfuter chaque page, chaque idée de cet impulsif, il suffirait de rechercher et de mettre en regard la page où il démolit avec la même verve et le même entrain ce qu'il affirmait tout d'abord. Personne n'a si bien jugé, si bien contredit Henri Heine, que Henri Heine lui-même.

Cette sorte de caractère et d'esprit ne rend pas heureux. « Je voudrais rouler avec 1827 au néant éternel, dit-il. » Et l'on revient à invoquer l'influence du prétendu second amour. La lettre sur laquelle on se fonde contient un passage supprimé dans la traduction française : « Le climat d'ici me tue, à part cela je m'y plais bien... Je souffre à mourir de ce maudit climat... Incendie du cœur, avec complet épuisement de la tête. » Et, bien encadrée et truquée, cette plainte météorologique se transforme en plainte amoureuse.

Malheur infiniment plus grand que ces historiettes, la politique, la néfaste politique va corrompre sa poésie ; de 1828 à 1848, elle devient presque uniquement de circonstance. N'a-t-il pas dit : « A une époque où la poli-

tique est maîtresse, on voit rarement éclore un pur chef-d'œuvre. »

Il déclarait ne jamais vouloir retourner de son vivant à Hambourg. « Les grands dieux m'ont jugé digne du martyre poétique », proclamait-il. Ce martyr pondait, entre temps, force copie pour les Annales politiques ; il ratiocinait sur l'Angleterre, il faisait un article sur la *Littérature allemande* de Menzel, à la fois confus et téméraire ; à près de trente ans, un publiciste se dessine sous sa forme définitive. Celui-ci n'ira point au-delà de l'ordre moyen.

Il dérivait, sous le prétexte « que ce n'est jamais la poésie par elle-même qui assure la célébrité aux productions d'un poète. » Comme si la célébrité avait rien de commun avec la gloire. « Notre époque, dit-il, est imbue de l'égalité, et les poètes, comme des grands prêtres, rendent hommage à ce divin soleil. » Chansons !

Et il injuriait à plein cœur la ville qui le faisait vivre, « Münich, ville à prêtraillons, qui conserve dans son nom allemand son béat caractère, et s'appelle en latin *Monacho monachorum.* » Pourtant, il mettait beaucoup d'eau dans son vin rouge, afin de se faire nommer à l'Université. Il commençait à reconnaître que les dieux païens, « les anciens dieux... étaient des dieux pour les jours de fête. » Ces jours là sont rares dans la vie. Et le protestantisme même est alors bien insuffisant comme religion efficace. « S'il n'y avait, dit Heine, l'orgue dans l'église protestante, ce ne serait pas une religion du

tout. Entre nous soit dit, cette religion ne fait pas de mal ; elle est claire comme un verre d'eau ; mais elle ne fait pas de bien non plus. Je l'ai essayée, et cette épreuve me coûte 4 marks 14 schelings. » Nous savons donc combien coûtait l'apostasie en 1825. Aujourd'hui, elle rapporte.

En juillet 1828, Heine, grâce à huit cents thalers qui restaient en dépôt chez Varnhagen après l'affaire de Londres, et l'encaissement sur Rothschild, Heine joyeux et délivré se payait son vieux rêve : un voyage en Italie. Il en a fait une partie des Reisebilder, la troisième et la moins bonne.

La première partie avait obtenu chez Campe un grand succès. Et le premier volume « est, disent les critiques, le seul qu'on lise aujourd'hui. » Le deuxième, interdit, dès son apparition, en Hanovre, Prusse, Autriche, Mecklembourg, et dans la plupart des petits Etats, n'en avait que mieux pris.

Heine, encouragé par ce double succès, se débridera maintenant, prétendra faire, en fantaisiste, un de ces livres décousus, dont Sterne a donné le modèle dans le *Voyage sentimental*. Et ce genre de produits, l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* le définit on ne peut mieux. « Ensuite, dit Flaubert, ils tâtèrent des romans humoristiques... Dans ce genre de livres, on doit interrompre la narration pour parler de son chien, de ses pantoufles ou de sa maîtresse. Un tel sans-gêne d'abord les charma, puis leur parut stupide. »

« Italie, l'Italie.., en Italie.., je vais partir pour l'Italie, » Heine n'avait plus que ces mots en tête. Il s'acheminait de Münich par le Tyrol et le Trentin, vers Vérone, Milan, Gênes; en septembre, il touchait Livourne, et gagnait Lucques ; après un séjour d'un mois aux Bains de Lucques et six semaines à Florence, il renonçait à Rome et revenait par Venise, où la nouvelle que son père venait de mourir lui faisait brusquement reprendre la route de Hambourg.

Il partait, persuadé « qu'il n'y a rien de plus ennuyeux sur cette terre qu'un voyage en Italie, si ce n'est peut-être l'ennui de l'écrire; et l'auteur ne se peut guère rendre supportable qu'en y parlant le moins possible de l'Italie elle-même. » Avec cela, il avouait que « son ignorance de l'italien le tourmentait beaucoup. Je vois, disait-il, l'Italie, mais je ne l'entends pas. » Cela s'aperçoit, à lire les *Reisebilder*. Dès le premier pas, il le prend de haut avec les cités nouvelles et les contrées inconnues. Il déclare Innsbrück « mal habitable et assez niaise. » Les statues, qui sont de bronze, il les voit en fer. Il gamine sur « l'odeur désagréable, à Brixen, de saints fort laids et de foin sec. » L'odeur des saints est difficile à définir, mais le foin sent bon. Les Tyroliens sont « une race saine, peut-être parce qu'ils sont trop sots pour être malades. » Il allait bientôt, et trop tôt, montrer cet esprit qui consiste à se mal porter, le pauvre homme. Et naturellement, il regarde surtout les femmes : « Les Trentines sont justement de l'espèce que j'aime : visages

pâles, élégiaques, où des yeux grands et noirs brillent si douloureusement d'amour... Je les aime, comme j'aime la poésie elle-même. » Ce voyageur bizarre considère comme un « calice », à Milan, de voir l'Ambrosienne, Brera. Il divague sur le « menton pointu » des Lombardes qui, selon lui, serait la cause du caractère sentimental qu'affecte la peinture ancienne. Il voit le Dôme, mais, en bon romantique, au clair de lune, à minuit.

C'est dans ces pays qu'il déclare le catholicisme « une bonne religion d'été », pour la fraîcheur de ses églises. La vie lui apprendra bientôt que les religions solides peuvent servir, même l'hiver, quand on gît sur des matelas.

Avec cela, les dithyrambes politiques recommençaient : « Il n'y a plus de nations en Europe, disait-il à Milan, — dans ce Milan tout occupé à reformer la nation italienne. — Il n'y a plus que des partis. La grande tâche de notre temps, c'est l'émancipation... le saint combat ! Au fond, qu'importe la couleur de la chose pour laquelle on meurt, quand on meurt pour ce qu'on aime ? Et telle mort chaude et fidèle vaut mieux qu'une vie froide et sans foi. Les chants d'une pareille mort, les douces rimes et les mots étincelants, suffisent déjà pour réchauffer notre cœur. »

En attendant le « saint combat » qu'il ne livra jamais, l'émancipateur théorique se promenait sur la Brenta, qui lui fut chère comme à Musset. Il passait à Gênes, et déclarait cette ville « vieille sans antiquité, étroite sans

intimité, laide par delà toute mesure. » Il y fut pris d'un accès bizarre, une crise de mégalomanie lui persuada que la police l'avertissait, car on voulait le poignarder; n'était-il pas carbonaro ? Il bravait le péril en lisant, tous les soirs, Plutarque.

Mais ce héros cherchait, surtout en Italie, ce qu'on y trouvait, en ce temps-là, sans grande peine, même avec « un mauvais italien qui vous faisait prendre pour un anglais » : les joies faciles. Ces joies ne vont pas sans péril. Heine courut des risques plus terribles que le stylet des Gênois; et si certaine maladie ne l'avait point frappé plus tôt, ce qui est douteux, ce serait la terre classique, « riche en citrons et en poisons », qui lui aurait, s'il faut en croire les confidences de sa famille, inoculé le mal terrible, l'avarie cruelle qui le martyrisa jusqu'à sa mort.

Il gaspillait, c'est avéré, ses forces physiques avec ces femmes noires d'Italie, au type juif, le genre de créatures qu'il préférait; l'odeur même, l'odeur de laine et de mouton, flattait l'Hébreu. Et nous pouvons juger, par là, de son idéal féminin. Il aimait les filles brutales, à la main prompte. « corps charmants et fort habitables, d'un jaune piquant, naïvement sales, créées plutôt pour la nuit que pour le jour. » Il se vantait de rester douze heures chez la signora Giulietta. Et, parlant de Léon X, il affirmait que, dans son siècle, la syphilis « était alors encore très dangereuse. » Il éprouva qu'elle l'était encore au XIX[e] siècle.

Il attestait les « nuits toscanes » de ses prouesses amoureuses. Veut-on des prix ? Il dépensait « un napoléon et demi » aux bains de Lucques, en 1828. Maintenant, Münich lui apparaissait dans le lointain, il déclarait « y avoir mené une vie exquise, et j'y retournerais volontiers pour y rester toujours. » Il idéalisait jusqu'à son oncle Salomon. Il pensait à « lui baiser la main », cette main dans laquelle il y avait toujours quelques thalers pour lui. Mais il ne pouvait empêcher les vieilles rancœurs de gronder sous sa plume : « Votre famille — je ne l'ai que trop aimée !... vos griefs ! croyez-vous, mon oncle, que ce soit la même chose que lorsqu'un cœur, abreuvé de chagrins, finit par se briser ! Saluez pour moi votre famille, Hermann, Charles, et la mignonne Thérèse ».

Cela ne l'empêchait point de s'amuser beaucoup aux Bagni : « Aux bains de Lucques, où j'ai fait un long et divin séjour, j'ai déjà écrit la moitié d'un volume, une espèce de voyage sentimental, » et cela, c'était encore s'amuser. Il trouva le sujet des *Nuits florentines*, à Florence ; il y arrivait le 1er octobre à sept heures du matin ; le 11 novembre, les perfidies de l'âpre climat lui avaient donné un catarrhe qui était « dans sa fleur » ; il lisait, pour se consoler Malthus et Bentham. Mais il commençait à sentir la nostalgie ; « tandis qu'il était couché sous les myrtes italiens, le souvenir du mystérieux frémissement des forêts de chênes se glissa en lui ; pendant que les zéphirs du Sud se jouaient autour de lui,

il songea aux sombres chorals du vent du Nord. »

Il lui arriva deux malheurs à Florence ; il apprit son échec définitif à la chaire désirée ; il conçut le premier germe de cette haine pour le comte de Platen qui allait lui inspirer l'action la plus déplorable de sa carrière.

« Vers la fin de l'automne 1828, dit-il, je revins du Sud ; (et moi aussi, la flèche brûlante dans le sein). » Est-ce une allusion à la flèche empoisonnée de sa maladie ? Une crise morale s'y ajoutait ; à Venise, une lettre de son frère Max lui apprenait le grave danger où se trouvait son père : « Tu en apprendras davantage à Würtzbourg, chez M. Textor », disait-il. A Würtzbourg, Heine apprit la mort du père Samson, foudroyé le 2 décembre par une apoplexie nerveuse. Lorsqu'il arriva jusqu'à Hambourg, son père reposait au cimetière juif d'Altona.

Revoir Hambourg, c'était se retrouver plus juif et plus allemand que jamais. Il revenait plein de livres à faire, « mes livres, ces grandes lettres adressées avant tout à ceux qui nous ressemblent. » Il trouvait à l'Allemagne « la physionomie de la Palestine, » et chantait ce monstrueux hymne au Judaïsme : « Tout le reste de l'Europe s'élève (*sic !*) vers les Juifs. Je dis : s'élève ! car les Juifs portent en eux, dès le début, le principe moderne... le cosmopolitisme, la cité universelle... Les Juives ont une pudeur particulière. » Particulière, en effet, bien particulière ! « Les Juifs sont un peuple pudique, continent, je dirais presque abstrait, et sous le rapport de la pureté des mœurs, c'est celui qui se rapproche le plus de la race

germanique. » L'ancienne Palestine est comme « une Allemagne orientale. M. de Shylock est devenu, à Paris, le plus puissant baron de la chrétienté, et il a reçu de S. M. Catholique, cet ordre d'Isabelle, qui fut fondé jadis pour glorifier l'expulsion des Juifs. » Arrêtons-là ces lugubres bouffonneries.

En attendant, la forte main d'un Metternich pesait encore sur l'Allemagne ; le pouvoir appartenait, tout en haut, à l'homme admirable qui a dit : « Il faut qu'on se remette à croire et à obéir ».

Plus mécréant, plus mécontent, plus indiscipliné que jamais, Heine soupirait :

> Oh ! ne me laissez point étouffer ici
> Dans ce monde étroit de marchands.

C'est ainsi que lui apparaissait alors cette Allemagne qu'il nomma plus tard « son lointain amour ».

Il revit le monde plus large de Berlin. Auteur à la mode, il venait « encaisser sa gloire. » Son amie Rahel le décrit, dénigrant Gœthe, se querellant avec Edouard Gans, autre Juif, type nouveau de l'apôtre social, juriste révolutionnaire, de cette bande qui comprend, avec Heine lui-même, Bœrne, Lassalle, Marx et consorts ; Heine en revanche prônait un W. von Dorning, simple espion : « Les bottes de Heine, écrivait Mme de Varnhagen, sentaient le cuir et ses habits le moisi. Dès qu'il a été parti, j'ai ouvert les fenêtres toutes grandes. Heine ne fera que se salir et s'embourber toujours de nouveau.

Encore un qui spécule sur les scandales, dût-il pour le reste de ses jours courir dans l'accoutrement d'un arlequin crotté ou d'un valet de bourreau. »

La femme perspicace et froide pressentait l'affaire Platen, l'immonde orage qui allait éclabousser Heine à jamais. Nomade, dévoyé, le poète perdait la tête jusqu'à écrire le 1er avril 1829 une lettre insolente à Rahel; puis c'était la réconciliation, et l'envoi de roses qui charmaient une convalescence de la dame.

Ennuyé de tout à Berlin, crucifié par les maux de tête qui lui rendaient le théâtre impossible, il se retira pour quelques semaines à Potsdam. Dans une solitude absolue, il achevait la troisième partie des Reisebilder qui allaient paraître à la fin de l'année. « Comme par dérision de moi-même, dit-il, je décris aujourd'hui le temps le plus brillant de ma vie, quand, enivré d'orgueil et d'amour, je poussais des cris de joie sur les hauteurs des Apennins !... Depuis la mort de mon père, comme je suis devenu maniable... si abattu !... si comprimé. »

Au commencement d'août, il revit les roches rougeâtres d'Héligoland, et cette mer avec laquelle « il avait de secrètes affinités. » En novembre, il annonçait les premières escarmouches de la triste et sale bataille qu'il allait livrer contre le hobereau versificateur, de Platen. Il allait éprouver la justesse de ces paroles qu'il écrivait lui-même : « Le vent de la passion entraîne sur la haute mer de la calomnie... Nous sommes un grand peuple ! nous ne criblons pas nos ennemis d'épigrammes mor-

dantes, nous leur jetons à la tête les saletés les plus allemandes. »

Français que nous sommes, ces saletés-là nous écœurent. Nous ne ramasserons que celles dont on peut parler. Heine lui-même disait « savoir des horreurs qu'il ne peut confier au papier. » Notre papier, à nous, ne supporterait point même tout ce qu'il confiait au sien. Pour une raillerie publique, mais purement littéraire et de ton moyen dans sa bêtise prétentieuse, il veut « s'asseoir sur le cadavre de Platen », il parle de « combats à mort, à mort.., stricte justice... duretés nécessaires... contre-poison. » Le secret de cette rage un peu burlesque lui échappe : « Il est l'allié naturel de mes ennemis, un aristocrate, ultra, papiste. » Et le venin juif de couler ! « J'ai fustigé le comte de Platen qui m'a raillé dans son *Œdipe romantique :* M. le comte, ce ver de terre, sortira de mon livre, l'avorton aristocrate, dûment bâtonné. Ma vie est si pure que je puis attendre, sans crainte, les scandales qu'on inventera contre moi. »

Et des passages, supprimés depuis, édifiaient le public, dans les III[e] Reisebilder, sur les mœurs uraniennes du gentillâtre de lettres. D'abord présenté sous un pseudonyme, Platen apparaît sous son nom, en des pages qui semblent écrites avec une boue spéciale. Il faut citer ce qui n'est pas absolument abject. Platen, il est vrai, composa, sur des amours étranges, des vers parfaitement absurdes. Mais était-ce donc, chez un poète de génie, une raison pour ramasser ces sottises et les commenter

avec la goujaterie d'un manant échauffé ? « Tels sont les hommes ! ricanait Heine. L'un aime manger des ciboules, l'autre a plus de goût pour l'amitié brûlante, et moi, en homme d'honneur, je dois convenir nettement que je mange volontiers des ciboules, et qu'une cuisinière louche m'est plus chère que le plus bel ami de la beauté. Oui, je dois avouer que je ne vois rien de si beau au sexe masculin, qu'on doive y chercher ses amours. » On peut ne point aimer le musc sans aimer pour cela les ciboules. Et ces grossières pantalonnades se rabaissent jusqu'à un ton où elles sont intraduisibles. Il faut remonter jusqu'à Pierre l'Arétin pour trouver pareilles vilenies. Encore l'Arétin a-t-il de la verve ; ici, l'ordure est lourde et froide, c'est l'égoût allemand. Passons, passons, en nous bouchant le nez !

Platen, puissant et bien posé, tenait sa vengeance. Il rendit l'Allemagne inhabitable au triste Juif. Dès l'apparition du livre, Heine éprouvait les effets de son imprudence : « Il ne m'est demeuré, disait-il à Frédérique Robert, belle-sœur de Rahel, qu'un atroce mal aux cheveux, de fastidieux spectres, une angoisse peuplée de fantômes ; souvent vers minuit un chat mort miaule parmi les ruines de mon cœur. » Et l'année 1830 le trouvait « abîmé de chagrin. »

« J'ai voulu, répétait-il, attaquer le prostitué effronté des aristocrates et des prêtres, moi, homme de basse naissance. » Mais tout le monde lui tournait le dos ; les lettres anonymes pleuvaient au n° 28 du Boulevard Neuf,

où il s'était réfugié près de sa mère. Ses amis, sauf Varnhagen, l'abandonnaient, déclaraient qu'il fallait mettre des gants glacés pour toucher son dernier livre, et que Heine était un écrivain perdu. « Ma carrière littéraire, dit-il, ma sûreté personnelle, mon avenir même, tout cela est compromis. » En vain il cherchait à se consoler en se répétant : « Il est bon que les méchants rencontrent une fois l'homme qui, sans ménagements et sans merci, use de représailles pour lui et pour d'autres. » Il savait fort bien qu'il n'était point un justicier d'âme désintéressée ; il avait vengé ses rancunes avec de sales armes, et il s'était blessé lui-même en les maniant. Découragé désormais, plein de fiel, il déclarait que son livre ne lui valait que « crève-cœur. » Avec cela, il en restait un peu ridicule ; car l'éreintement est encore un hommage : le silence est plus dédaigneux.

Gœthe a prononcé les paroles concluantes sur cette affaire. En mars 1830, le patriarche littéraire, jetant de haut sur ce marais un regard dégoûté, disait à Eckermann : « Et encore, si les hommes supérieurs n'avaient à souffrir que les attaques de la masse des gens bornés : mais non ! les hommes de talent s'attaquent entre eux. Platen tourmente Heine, et Heine, Platen ; chacun cherche à se rendre odieux aux autres, et pourtant, le monde est assez grand, assez vaste pour que chacun puisse vivre et travailler en paix, car chacun a déjà en son propre talent un ennemi qui l'inquiète assez ! »

C'est le moment où Heine déclare qu'« une époque d'en-

thousiasme et d'action ne peut avoir affaire de Gœthe. » Mais quand on voit ce qu'il entend, lui, par l'action et l'enthousiasme, on est tenté de mettre Gœthe sur un autel.

Le meilleur ami, Moser, tourna le dos à Henri Heine au mois de février. Le « malaise moral », compliqué de tristes maux physiques, devenait si fort, au printemps, que Heine se réfugiait à Wandsbeck en Holstein, un village de la banlieue hambourgeoise. « Je ne sens jamais, disait-il, le besoin de solitude plus qu'au commencement du printemps, quand le réveil de la nature se montre aussi sur les visages des Philistins urbains. » Sa « maladie particulière », comme il l'appelle, assez forte pour le « clouer » l'hiver précédent à Hambourg, — c'est à une dame qu'il l'avoue ! — lui rappelait que le printemps ne fait pas fleurir seulement la peau des Philistins, et que les poètes juifs en peuvent sentir les effets.

En juin, il jetait un regard en arrière ; « J'ai passé une fatale année, désolée et aride. Puissent mon humeur et ma situation changer bientôt. Si je n'étais enchaîné par de graves devoirs, je m'envolerais pour toujours. » Il expurgeait ses livres, voulait supprimer les passages sur Platen. Sa « justice » était éphémère autant que rude. Il accusait Gœthe d' « indécision » dans le style.

C'est qu'on avait cruellement poursuivi son troisième livre de *Reiselbilder*. En Prusse, particulièrement, il avait trouvé contre lui ce même Charles von Raumer, ancien ami de Gœttingue, et qui jadis avait admiré grandement le premier volume ; devenu un ministre piétiste

de l'Instruction publique en Prusse, Raumer fit même pilonner tous les exemplaires saisis.

En juillet, Heine demanda le secours à son éternelle amie, la mer du Nord. Logé à Héligoland, chez un marin, dans une auberge trop sonore, il lisait une histoire des Lombards, Homère, et des bouquins sur la sorcellerie. « Réconcilié avec la mer », il voulait « abandonner politique et philosophie, et se plonger de nouveau dans l'art et la contemplation de la nature. » Plût au ciel !

Il lisait aussi la Bible « bien qu'il fût Hellène en secret. » Ce livre « est la patrie des Juifs ! » Il lisait un peu le Nouveau Testament, mais il préférait, naturellement, l'Ancien. Et il se mettait à ces pages qui devinrent la sixième partie de l'*Allemagne*.

Il y avait trop de monde sur cette plage : « Je bavarde trop, je pense trop, je mange trop, je vois beaucoup trop de gens, ce qui ne me réussit jamais, j'ai les oreilles remplies d'un brouhaha continuel, et mes maux de tête à la suite de tout cela sont en pleine floraison. »

Mais un coup de tonnerre galvanisa subitement cet homme prêt à toutes les révoltes : « Je lisais, dira-t-il plus tard, le 6 août, à Héligoland, un passage sur le roi des Hérules dans Paul Varnefried, lorsque arriva un gros paquet de journaux du continent. Mes yeux y rencontrèrent des rayons de soleil dont ils furent éblouis, et qui allumèrent dans mon âme un enthousiasme sauvage, une joie délirante... Je suis enivré, hors de moi... comme enivré, je veux aller moi-même à Paris ! »

C'était le soleil bourgeois de juillet 1830, la Révolution tempérée, qui se levait sur la France. Mal de tête et mal de mer étaient oubliés. A Cuxhaven, le 9 août, Heine crie : « Dans tous les idiomes on porte des toasts aux Français. Même à Hambourg, où la haine des Français a poussé de si profondes racines, il règne maintenant un indicible enthousiasme pour la France. On a tout oublié... Partout flotte le drapeau tricolore, partout résonne la Marseillaise. » Et le dithyrambe s'étend sur les pages après les pages.

« C'en est fait, proclame Heine qui ne songera plus, hélas, à se plonger dans l'art et dans la contemplation de la nature ; c'en est fait ! Je n'aspire plus au repos... Maintenant, je sais de nouveau ce que je veux, ce que je dois faire... Moi aussi, je suis fils de la Révolution, et de nouveau (?) je tends la main vers les armes sacrées... Peut-être aussi je suis fou, je ne peux plus dormir... C'est à en devenir fou. »

Voilà bien du feu pour une Révolution où la *Parisienne* remplacera trop tôt la *Marseillaise*. L'homme qui professait « haïr par-dessus tout l'aristocratie bourgeoise », cet homme-là délirait d'amour pour la France de Louis-Philippe ! Les Révolutions de France sont bien belles, vues de Cuxhaven.

Cette révolution ratée enthousiasma tellement le petit bourgeois juif et provincial d'Allemagne qu'il la prit pour « un tremblement de terre politique,... contenant les plus hauts effets de l'humanité. Le coq gaulois vient de chan-

ter, criait-il, de chanter pour la deuxième fois, et il fait jour aussi en Allemagne. » Mais il dut bientôt déchanter, lui, qui n'était ni coq, ni gaulois, et avouer « ses méprises, sa sottise, sa maladresse » et son « indolence ». Comme tous les indolents, il était violent par accès, et prompt aux partis extrêmes. Il se brouillait à peu près avec l'oncle Salomon. Il ne rêvait plus que de trouver le repos et l'indépendance nécessaires à la production des grands ouvrages qui lui tiennent au cœur et le tracassent. En même temps, il donnait la mesure de son sens politique, en prenant le tsar Nicolas pour un patron du libéralisme. Il rêvait d'écrire sur le Saint-Simonisme, qu'il avait découvert chez les Varnhagen, première chapelle de la doctrine en Allemagne.

Au printemps de 1831, Henri Heine quittait Hambourg. « Je rompis mon ban, dit-il, et allai m'établir à Paris, où je vis depuis, tranquille et content, en Prussien libéré »;

Il passa par Francfort, où l'on fit son portrait, vit Gœrres à Munich « dans tout l'éclat de son abaissement », le 1er mai, il entrait en France, passant le Rhin, notre frontière. Deux jours plus tard, il entrait à Paris « portant les dieux de l'avenir ».

LIVRE II

Heine à Paris

1831 - 1856

CHAPITRE I

LA VIE A PARIS AVANT LA PENSION ET LA MALADIE (1831-1835)

Les dieux de l'avenir sont lourds. Et il n'appartient pas à tous de les porter. Heine venait jouer en France le vieux rôle tenu jadis par le baron Grimm, de douteuse mémoire, et naguère, par le baron d'Eckstein et par ce Louis Bœrne, qu'il avait connu à Francfort, qu'il retrouvait à l'hôtel de Castille, et qu'il traîna plus tard dans la boue. Celui-ci l'avait jugé : « C'est, disait-il, comme un enfant qui vient chasser des papillons en se jetant dans les jambes de ceux qui combattent. Avec cela, louche et ambigu diplomate. »

Heine avouait lui-même qu'il partit « sans savoir pourquoi, parce qu'il le fallait. » Il voyait sa vie à venir comme dans un livre ouvert : « Si cela ne réussit pas, d'ici à peu de temps, en Allemagne, avait-il écrit en jan-

vier, je partirai pour Paris : là, je devrai malheureusement jouer un rôle où périront toutes mes facultés d'artiste et de poète, tandis qu'il consommera ma rupture avec les gouvernements de mon pays... par mes livres, plus forts en mots qu'en choses. »

Après avoir « répondu oui aujourd'hui, demain non, rêvé chaque nuit qu'il faisait sa malle et partait pour Paris », il y était, dans ce Paris rêvé, le « démagogue de salon », comme on l'appelait en Allemagne. Il était arrivé, croyant « voir refleurir tous les arbres de l'espérance. » Mais la déception commençait pour les révolutionnaires : la curée bourgeoise faisait rage ; un an plus tard, en décembre 1832, un Sainte-Beuve même confessera toutes les rancœurs des théoriciens libéraux et socialistes devant leurs théories mises à l'épreuve.

Pour révéler l'Allemagne à la France, il aurait fallu tout autre chose que la philosophie impressionniste et la fantaisie panachée de Heine. Il prétend que ses spectres allemands le quittèrent à la frontière ; mais, suivant sa coutume, ce qu'il abandonnait devint idéal pour son souvenir. La vue d'émigrants allemands, au Havre, le bouleversait. Il fut toujours l'opposé d'un homme fait pour l'action. Sur ses livres de publiciste, on pourrait écrire son propre vers :

Des mots, des mots, mais d'actes, point.

Personne, sans doute, n'est forcé d'être apôtre ; mais il ne faut point se présenter comme tel, si l'on n'en a pas

les vertus. Logé à l'hôtel de Hollande, rue Neuve-des-Bons-Enfants, sous le nom du Dr Donndorff, parce qu'il voulait se croire poursuivi par la police, Henri Heine commençait par dérouiller, avec une petite bouquetière, passage des Panoramas, son français, rouillé depuis Waterloo. Il allait voir les auteurs en vogue, la marmite des Invalides, la Morgue, l'Académie française, caverne d'Ali-Boron, « crèche pour les vieux littérateurs retombés en enfance, pareille à ces hôpitaux hindous pour les singes décrépits. »

Pélerinages plus utiles, il entrait en contact avec le Saint-Simonisme, alors au comble de sa vogue. Il assistait aux séances de la rue Taitbout et de l'Athénée, place Sorbonne. Dès novembre, la décadence commençait par la rupture entre Bazard et ce Père Enfantin qu'on a voulu rapprocher d'Henri Heine. Le 22 janvier 1832, la police fermait la salle Taitbout. L'enthousiasme de Heine fut marqué par sa dédicace de l'*Allemagne* à Enfantin ; puis ce fut la rupture, et la suppression de l'hommage public, dans les autres éditions. Heine ne comprenait rien au côté pratique de cette doctrine qui sut enrichir des adeptes comme Pereire, Talabot, Chevalier. Il ne voyait, méconnaissant le côté scientifique et pratique, rien que la théorie sociale, l'abolition des « frelons qui vivent de César et du banquier talmudiste ». De quoi donc vivait-il lui-même ? Il voulait « réhabiliter la chair. »

C'est pour cela sans doute qu'il « courait les Fifine », mêlant Chicard à M. Victor Bohain, le bal de la Grande

Chaumière à l'*Europe littéraire*. Incohérent, avec cela. L'auteur de *Kahldorf*, le Saint-Simonien néophyte, écrivait : « Ce qu'il y a de plus périlleux pour moi, c'est encore ce brutal orgueil aristocratique, qui a ses inextirpables racines jusques au tréfonds de mon cœur ; qui m'inspire un si haut mépris pour l'industrialisme et serait capable de m'entraîner aux méchancetés les plus distinguées. »

Méchant, il l'était en toute occasion et incurablement. Devenu « morue sèche », dans cette ville (où il se déclare, ailleurs, « comme un poisson dans l'eau »), il haïssait secrètement le pays où l'on consentait à lui donner refuge, accueil, et bientôt une bonne place de mouchard grassement payée.

Non-seulement, il avait couru, en poète allemand, vénérer « le manuscrit des *Minnesaenger*, de Roger de Manesse », à la Bibliothèque royale, mais il s'échappait à des vers tels que ceux-ci :

« Du fond de notre cœur elle distille,
Notre haine allemande ! Elle jaillit, d'un flot géant,
Et de son poison elle emplit
Presque la tonne d'Heidelberg. »

Et nous aimions mieux son ancienne manière de remplir la tonne, celle de son *Intermezzo* ! Michelet répondra plus tard, en pages sublimes, à cette Allemagne-là, clandestine, trouble, la vraie, celle que la France aveugle ne voyait pas, en ce temps. « J'espérais mieux de l'Allemagne, conclura-t-il, et je suis frappé de la voir

morte en sa victoire, au sépulcre de fer où un Etat slave, la Prusse, l'a inhumée. »

En attendant, Heine, en bon Juif, « expliquait l'Allemagne à la France », par exemple en faisant de Kant un résumé parfaitement faux, et, chose plus grave, expliquait la France à l'Allemagne, — la France où jamais il ne fut acclimaté. Cette année-ci, on le voyait faire « le Salon ». Il prenait les statues sur la place de la Concorde pour celles « des fleuves français », autour de l'obélisque « en granit *rose* ». Il avait pris carrément la succession de Mme de Staël, cette terrible sage-femme intellectuelle qui voulait accoucher les esprits au forceps. Mais il n'avait pas même l'ampleur de celle qu'il voulait annuler. Et, comme chroniqueur naturalisé Parisien, il est plus mort que les morts ; il y a plus de *Parisine* chez Mme de Girardin, même chez Nestor Roqueplan, que chez Henri Heine dans toutes ses pages. On ne devient point Parisien. Nos provinciaux même y échouent.

Le régal de Heine, à Paris, c'était « les pieds de veau à la poulette ». Et c'est le régal d'un pays où l'on avale, le matin, des saucisses à la crème, c'est une frairie munichoise, mais point un plat de Parisien.

Raté, voilà ce qu'il était. « Je me suis enferré moi-même par mes imprudences voulues... Ce n'est pas moi qui ai poussé les choses à l'extrémité, mais ce sont les choses qui m'y ont poussé, oui, poussé ici, au sommet extrême du monde, à Paris. On nous a poussés à bout. Dans mon pays, on m'empoisonne toutes les sources de

la vie ; ici, je suis submergé dans les vagues bouillonnantes de la Révolution qui mugit ».

Ce qu'était ce bouillonnement, Auguste Barbier nous l'a dit :

> Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
> Un égout sordide et boueux,
> Où mille noirs courants de limon et d'ordure
> Viennent traîner leur flot honteux.

Les temps de fange et de désordre attirent ici les étrangers comme les embouchures des égouts attirent les poissons. Et c'est pourquoi l'on vit, sur la fin de 1831, certain « petit Juif, aux yeux perçants, spirituels, au front superbe, à la démarche traînante », présenter un peu partout les lettres de recommandation dont il était amplement muni pour le monde politique et littéraire. Il ne se rebutait ni ne s'irritait jamais, en apparence. Ceux qui le recevaient moins bien paîront plus tard.

Mais on reçoit toujours trop bien les étrangers, à Paris. Et bientôt, l'écrivain allemand produisait les premières traductions de ses œuvres à la *Revue germanique*, à l'*Europe littéraire*, à la *Revue de Paris*, et à la *Revue des Deux mondes*, alors au début de sa longue et néfaste puissance. Buloz lui demandait une série d'articles sur le développement intellectuel de l'*Allemagne*. Et Henri Heine commençait à dîner chez les ministres, où, certains jours, il demeurait muet, et, d'autres fois, laissait partir ces « mots » dont il était prodigue, et que soulignait son accent tudesque.

Mais cet Allemand renforcé, qui rabâche son amour de l'Allemagne et se déclare « toujours mal à l'aise dans l'atmosphère de l'étranger », cet « Allemand du Nord » n'a jamais pénétré le vrai Paris, qui, Dieu merci, se ferme aux réfugiés. Napoléon disait à Gœthe : « Venez à Paris, on y a des idées plus larges sur le monde. » L'esprit de Heine ne peut concevoir ces idées, car la forme qu'elles affectent en lui devient contradictoire. Il fuit le « vampire plénipotentiaire qui siège à Francfort » et qui va boucher l'Allemagne à ses livres. En même temps, il loue Charles X, et exalte le communisme.

On le voyait se retremper dans l'air allemand, chaque jour, à la librairie Heideloff et Campe, rue Vivienne, où passent Mendelssohn, Michel Beer, Koreff, A. de Humboldt, le baron Maltitz.

« Paris est une bonne tribune, dit-il, les démagogues me détestent. » Il ressentait d'affreuses angoisses, quand il se retrouvait le soir, il lui semblait « s'ensevelir de ses propres mains ». L'année qui vint, 1832, fut tragique ; les hommes d'en haut disparaissaient, Goethe mourait : « On dirait, soupire Heine, que la mort devient aristocrate. » Elle se montra bientôt égalitaire ; le choléra se déchaînait au printemps, avec une fureur inouïe. Le voisin de Heine mourut, cela le dérangeait « d'entendre la mort aiguiser trop distinctement sa faux à ses oreilles ». Il y eut une émeute de chiffonniers. « Jamais la France n'a été aussi bas aux yeux de l'é-

tranger ». Et il commençait ses lazzis sur les « justemillionnaires ».

Il flânait, pour se consoler, place du Panthéon, ou dans les cafés ; il avait « son café » il comparait la dame du comptoir au ministre Périer. Et c'est en flânant qu'il connut sa maîtresse définitive, Mathilde, celle qui devint par la suite Mme Heine. C'était une fille bâtarde, d'origine belge, une fille de boutique, et même d'arrière-boutique, le type de la « belle brune », aux traits réguliers et vulgaires, aux dents éclatantes. Il semble que Heine, habitant alors 25, rue des Grands-Augustins, l'ait connue dans un des passages qui avoisinaient le Palais de Justice : elle vendait des bottines dans la boutique d'une tante qui négocia le marché, s'il faut croire l'histoire obscure et fâcheuse rapportée par Alexandre Weill ; Heine acheta peut-être cher un trésor médiocre ; ce qui est sûr, c'est qu'il ne se dépêtra plus.

Il augmentait ainsi ses charges, et ce n'était pas pour élever sa médiocre conscience. « Tout ce qui est à vendre est acheté, disait-il. Si l'on me donnait à choisir entre une mauvaise conscience et une mauvaise dent, c'est la première que j'accepterais. » Ce n'était pas une bravade. La caisse des fonds secrets au ministère des Affaires Etrangères en sut bientôt quelque chose.

Un tel homme veut s'émouvoir aux journées de juin ; mais il a beau « pleurer comme un enfant dans l'église de Saint-Merry » au récit de l'héroïsme qu'ont montré les émeutiers, son journal de ces émeutes est assez plat.

Qu'on le confronte avec *les Misérables;* et l'on verra la différence. Il gamine sur les cadavres, met des histoires de modiste parmi les récits héroïques.

Le 28 juin, la Diète germanique interdit toute œuvre de Henri Heine, parue ou à paraître. L'Allemagne était fermée, l'auteur atteint dans sa vie matérielle même. Il alla demander asile et consolation à l'Océan. En août, au Hâvre, puis à Dieppe, il réfléchissait et il commençait à sentir sa faiblesse; « ici je ne puis que tâtonner », disait-il à un ami, en lui demandant de le renseigner sur l'Allemagne. Il prétendait devenir « un grand historien », commençait un roman, le sentait manqué; et pourtant il fallait travailler bien plus qu'en Allemagne, car « il lui fallait six fois plus d'argent à Paris ».

En 1833, Eugène Renduel, éditeur romantique et hardi, publiait un in-8°, *De la France*, par Henri Heine. Renduel habitait porte à porte avec son auteur, 22, rue des Grands-Augustins. Heine passait, peu après, dans la même rue au nº 4, Hôtel d'Espagne, et c'est là que Koreff le soignait pour une première atteinte de paralysie à une main.

Il ne faut pas exagérer la hardiesse de Renduel : il n'y avait là pas grand chose de neuf, les idées étaient rares, sous le brillanté de la forme, le fond demeurait monotone, l'originalité médiocre. Heine, ce lecteur d'Aristophane osait se comparer à son maître ; mais ce n'était point le chef-d'œuvre révolutionnaire que tous ses amis parisiens attendaient de lui. Des ménagements réservaient un peu

partout, chez cet indépendant de surface, les désaveux et les atténuations, les suppressions et les retours qu'il saura se faire payer. Il faisait des préfaces pour affirmer « qu'il n'est pas un homme vendu ». On l'accusait donc, et dès ce premier moment.

Quant à son impartialité, il se confesse ouvertement. « Vous me comprenez : la littérature, c'est nous et nos ennemis. » A merveille : les ennemis sont morts, et les livres avec eux.

On s'amusa, dans le Paris restreint d'alors, aux renommées rapides, du feu d'artifice que tirait ce nouveau venu. Heine s'exaltait : « Vous n'avez pas idée, écrivait-il à son éditeur d'Allemagne, combien je suis devenu grand ! »

En France, un éditeur, plus subtil que Renduel, avait mis le doigt sur les défauts, et refusé de s'associer à l'affaire : « J'ai parcouru, écrivait Charpentier, les ouvrages de Heine... et franchement ça n'est pas bon. C'est du dévergondage politique, philosophique, etc. Et l'esprit qui s'y trouve quelquefois sent diablement le cruchon de bière. C'est d'un étudiant allemand échauffé. » Et, qui pis est, s'échauffant à froid.

Le succès enhardissait Heine. Gros et gras, il mangeait des huîtres et sablait du Sauterne, rue Le Peletier ou à Montmartre, avec Mathilde. « A cette époque, j'étais moi-même un dieu, à l'apogée de mon embonpoint, et aussi présomptueux que le roi Nabuchodonosor avant sa chute. » Il courait les bric-à-brac des quais, sans rien acheter, faisait le noctambule dans ces rues écartées « où

l'on entend à certaines heures des *pst*, *pst*, mystérieux». Il passa l'été à Boulogne, puis à Granville, avec Bohain, l'un de ses directeurs. Il rêvait de faire, Gœthe étant mort, « un compte de liquidation littéraire » de l'Allemagne. Ses rancunes lui remontaient aux lèvres : « Dans mon berceau se trouvait déjà ma feuille de route pour ma vie entière ». Il se disait persécuté par les Prussiens.

Mais cela ne l'empêchait point de rentrer à Paris « calme et reposé, et en train d'avoir un gros ventre ». Mathilde, qui engraissait aussi, le soignait bien. Aussi refusait-il énergiquement que sa mère vînt à Paris : « Si tu l'exiges absolument, c'est moi qui viendrai cet été passer huit jours à Hambourg, je viendrai dans cette ville abominable, où mes ennemis auront le plaisir de me revoir et de m'abreuver de leurs insultes ». A Paris, ses désastres de locataire, fléau de sa vie, commençaient : « J'avais gardé mon appartement de Paris, où j'avais vécu si tranquille pendant toute une année ; mais voici qu'à mon retour je trouve une famille, avec toute une nichée d'enfants, installée dans l'appartement au-dessous du mien ; ce petit monde fait un tapage infernal et me réduit au désespoir. Si j'avais seulement le calme dont j'ai besoin pour travailler ». Il ne l'eut jamais, et courut de logis en logis, ne terminant pas même un seul terme dans certains d'entre eux.

Il avait composé pendant l'été son *Schnabelepowski,* livre bizarre et quelque peu mêlé d'indécences. Ce qui est plus grave, il commençait en disant : « En général,

le temps des poésies est fini pour moi. » Il aura cependant des retours superbes ; mais ils seront rares et brefs. Et ce sera surtout la maladie qui les produira, bien plus tard.

Il publiait cependant, en Allemagne, des *Poésies diverses,* où, parmi tout un almanach féminin aux formes truquées sur un fond assez vulgaire, il mêla plus tard une légende de *Tannhaüser*; car Henri Heine a esquissé, ici ou là, presque toutes les fresques magnifiques de Richard Wagner, dont le mépris seul l'en paya.

Il publiait, en français, les *Reisebilder,* qu'autant vaudrait nommer ; tableaux de voyage. *Norderney* et *la Noblesse allemande* supprimés, l'Angleterre et tout ce qui est politique, raccourci, cela formait trois de ces beaux in-8° que Renduel savait établir.

Mais l'auteur dérivait sous deux influences néfastes à son vrai génie : l'excès « d'esprit » ou plutôt la manie de vouloir toujours faire ce qu'on appelle « de l'esprit » ; et la hantise politique, dans le cerveau le moins capable de mener une idée pratique jusqu'au bout.

« Il ne me reste plus, disait-il jadis à Sethe, rien au monde, mais

Il nous reste toujours le beau rire éclatant. »

Non, même pas cela. Son rire est devenu ricanement, l'insipide ricanement d'un homme qui a trop aimé, il l'avouera, les Gaudissart, la plaisanterie de commis-voyageur. Ces mots, il les qualifie lui-même « un éter-

nuement de l'esprit » ; ces saillies, « puces du cerveau qui sautent entre les pensées endormies ».

Et quand il parle de « l'ironie mise par Dieu dans le monde », il n'entend point cette ironie de qualité supérieure et d'essence noble, un puissant antiseptique social, moral et littéraire ; non, ce n'est point l'esprit vengeur, vraiment digne du nom sacré, l'esprit purificateur comme la flamme du bon sens, souverain comme la foudre du sens droit. Et pourtant, c'est celui-là seul qui est l'esprit d'Aristophane, de Rabelais ou de Molière.

Lui, sous couleur d'esprit, il continue à taxer ses ennemis d'amour socratique. Il accumule ce que Barbey d'Aurevilly nomme « ses épigrammes au phosphore ». Et souvent elles font longfeu. Non seulement il est méchant, s'écrie : « Ah! si je pouvais faire mourir tous mes ennemis », outrage les prêtres, mais il multiplie à satiété les facéties de pédicure, passe de l'à peu près (famillionnairement, juste-millionnaire) aux plus plats calembours (*mal* et *malle*), compare le visage d'un adversaire à un purgatif, à un laxatif, se gaudit aux plaisanteries d'apothicaire, lâche sur Notre Seigneur Jésus-Christ une facétie de voyou, équivoque sur « M. Fétis ou son fils M. Fœtus », et, dans cette femme splendide qui inspirait à Théophile Gautier sa *Symphonie en blanc majeur,* voit tout de suite un « éléphant blanc ».

Il se plaît à la *selbst-parodie*, à la parodie de lui-même, et aux nouvelles à la main qu'il rabâche en bon Allemand : « J'ai pris le monde pour un bal masqué et m'y suis pro-

mené avec un faux-nez ! » Seulement, un jour est venu, où le faux-nez colle à la peau, et l'on ne peut plus l'arracher, et la postérité vous voit avec ce nez de carnaval.

Il prenait cela pour l'esprit, de même qu'il prendra pour l'amour sa collection de « Fifine et Finettes ». Il dit, dans un vers magnifique :

« Chaque femme me donne un univers entier ».

Et il s'imagine qu'il fait le tour du monde, quand il prend le chemin de fer de ceinture. Se guérir de la femme par la femme, c'est son principe : homœopathie périlleuse, dont il sentira rudement les effets. « Nulle femme n'est laide » pour lui, et c'est en vain que Balzac « lui dit d'un ton très affligé : La femme est un être dangereux ! »

Car il est l'ami de Balzac, qui dîne et même, chose plus rare, déjeune avec lui, et Eugène Suë. Il se lie avec Gérard de Nerval, son meilleur traducteur de poésies ; « je me vois en lui », dit-il, sauf à le confondre ensuite avec les Specht et les Michiels, d'un mot dédaigneux : « Il est trop classique, et ne sait pas bien l'allemand ». Lui, ne savait point le français, le parlait mal, avec un fort accent, l'écrivait sans correction ; cela n'empêchait pas Théophile Gautier, Alphonse Royer, de déjeuner avec lui au café Montmartre, au restaurant Le Peletier, où l'on voulait des huîtres, du Sauterne, des côtelettes provençales largement assaisonnées d'ail, des meringues glacées, du Brie. Gautier exigeait aussi de la barbue au vin blanc. L'été, on buvait un mélange de bière, de glace,

de citron, d'oranges, extrêmement sucré. Et l'on fuyait à Montmorency, où chacun vivait maritalement avec une maîtresse, Gautier même avec son premier enfant, le fils que nous avons connu.

Le bon Théo, le grand Théo, modèle des amis, passait à ce Juif enragé son horreur pour les vers français, ses jugements sur « la musique enragée de Mozart », sa préférence pour Rossini aux dépens de Sébastien Bach, ses susceptibilités mitigées de platitude, et son charlatanisme ; il sentait l'immense valeur du poète qui se cachait sous ces apparences néfastes. Et il lui fut toujours fidèle, jusqu'à la mort, après la mort.

L'homme de la « race immiscible » qu'était Heine, cachant ses écus sous son traversin, anarchiste d'esprit et bourgeois de mœurs, insulteur de chrétiens, n'avait au fond de sympathie, — une sympathie qui est comme une forme raffinée du mépris, — que pour les Allemands. Il se tenait à l'écart des associations, des « enragés », prônait l'alliance française, et se trouvait torturé, lui, qui rêvait « l'absolu, d'écrire pour la *Gazette universelle* d'Augsbourg ». N'empêche qu'il restait allemand, et malgré son aversion pour les « sales compagnons » d'exil, ouvrait ou entr'ouvrait sa bourse pour ses seuls compatriotes. Comme Bœrne, il trouvait « ses pensées exilées » ici ; il perdait même l'optique nécessaire pour vulgariser chez nous l'Allemagne. Il insultait Schelling, gaminait sur Fichte, tronquait Kant, et donnait sur Gœthe, après un éloge pompeux, des réserves contra-

dictoires. « La littérature, concluait-il, ressemble à un vaste lazaret. A moins que la poésie ne soit elle-même une maladie, comme la perle ». Il le savait mieux que personne. Qu'importe ? les malades passent, leurs perles restent, elles forment le diadème de l'humanité pensante.

« Il est, disait-il, aussi difficile d'écrire l'histoire littéraire que l'histoire naturelle ». C'est qu'on l'écrit, le plus souvent, avec les mêmes préjugés de classification. Et pourquoi s'étonner de rien ? de voir, par exemple, l'artiste souverain qu'est Henri Heine transformer peu à peu, le collage aidant, son bonnet rouge en bonnet de coton, et devenir un petit bourgeois à la Daumier ?

Malgré le gâchis de ses finances, 25.000 francs et plus par an, — et 25.000 francs d'alors ! — il avait des logis de 1.200 francs au quatrième, faubourg Poissonnière, n° 41, haïssait les souliers, les chapeaux à haute forme, les habits étroits, les cravates hautes, avait pour délices de vivre en pantoufles brodées, devant son cher café au lait. Petit rentier à parapluie, mal avec ses portiers, exaspéré par les nettoyages de sa maîtresse, il allait au cabinet de lecture, place Louvois, et se repaissait de journaux. Puis il rentrait près de la femme qui lui avait coûté cher, et qu'il gardait beaucoup pour cette raison.

Ils étaient gourmands, l'un et l'autre. Heine compare les lettres de sa sœur à de « vrais bonbons », on dirait que « cela sort de chez le meilleur pâtissier ». Il a décrit son Paradis : « On y dîne du matin au soir, les volailles

rôties volent çà et là, saucière au bec, des tourtes au beurre, dorées, poussent droit comme des tournesols; partout des ruisseaux de bouillon et de vin de Champagne. Partout des arbres auxquels flottent des serviettes; on mange, on s'essuie la bouche, et l'on remange sans fatiguer son estomac. L'enfer se présente comme une grande cuisine bourgeoise... »

La nuit appartenait à l'homme qui rêva d'autres Paradis et d'autres Enfers. Mais il avait à présent des songes délirants, burlesques. « Devant tout Paris, Thiers, Guizot, Cousin, montés sur des autruches, faisaient un steeplechase. Au lieu d'être en jockeys, comme ils auraient dû, Thiers était en uniforme de général, Guizot coiffé d'une tiare, une crosse à la main en guise de cravache, son habit boutonné jusqu'au col; Cousin s'était grimé en philosophe allemand; mais je l'ai reconnu tout de suite ».

Il racontait ces rêves-là aux dames; mais la prose de l'homme éveillé n'en était pas très différente. Voici comment ce visiteur du Panthéon romantique accommode ses hôtes : « A mon arrivée, je ne vis pas M. de Châteaubriand, qui m'aurait certainement amusé. Ce Don Quichotte, champion de la légitimité, désarçonné par une brochure de Thiers, ce n'est même pas une âme rampante, il est seulement fou, mais c'est un fou triste, un fou lugubre ». Quinet, ami de l'Allemagne, devient en revanche « l'un des plus grands poètes français ».

Il n'aime guère Mérimée, qu'on l'accuse de plagier. Ni Mme de Staël « grand'mère des doctrinaires, commère ma-

gnifique, génie-cotillon ». Mais un autre « génie-cotillon » l'exalte, c'est Mme Sand ; « le plus grand écrivain de France, et une très belle femme ». Il raille la saleté de Villemain, ce « rhéteur ignare ». Michelet, d'idées avancées, est mieux traité, mais qui le reconnaîtrait dans l'homme « doux, paisible, placide comme le clair de lune », que Heine décrira ?

Thiers, sur lequel il dit ce mot juste « qu'il raisonne exactement sur des prémisses fausses », avait subi un premier éreintement. Mais Mme de Belgiojoso les invitait ensemble à Saint-Germain, à la Jonchère, et Thiers savait accaparer le très corruptible Henri Heine, sous « un grand magnolia fleuri » ; « le son flatteur de sa voix résonne encore à mon oreille ». La voix de Thiers ! à nous aussi, nos oreilles en tintent ; mais quand le président du conseil vous offre sa caisse officielle, sa voix paraît toujours pleine de mélodies inoubliables !

Lamennais, si grand alors, n'est « qu'un prêtre effroyable ». Lamartine fut « déloyal envers Napoléon » ; quant à sa poésie, ne sait-on pas qu' « il n'y a pas du tout de poésie en France ? » à l'exception de « l'incomparable et divin Béranger ». Hugo n'est rien, qu'un faux-bossu, au physique comme au moral, un Quasimodo honteux, et ses pièces, du « triple ennui ». Musset sera grossièrement insulté, mais les strophes clandestines ne seront point traduites, par prudence. Elles sont si bêtes, que je les laisse où elles sont. Louis Blanc est « un bizarre composé de Lilliputien et de Spartiate » ; pourtant, on souhaite-

rait que Heine eût fait un pendant à l'*Histoire de Dix ans*.

Guizot est toujours loué ; il y a pour cela mille raisons, ou plutôt, comme on le verra, quatre mille huit cents raisons. Spontini n'est qu'une « momie intrigante », et Meyerbeer, chez qui Heine dîne à la fortune du pot, se voit trahi, vilipendé, raillé jusque dans son prénom de Giacomo, qui se transmue en *Fiascomo*.

Tout cela, c'est l'esprit désorganisateur du Juif. C'est lui, aussi, qui injurie l'armée : « Meurtriers, au nombre de quelques centaines de mille... Ma vie sera consacrée à cette mission, de la dégrader : c'est mon emploi à moi ». Il proclamait qu'il faut être « passionné », et se « passionnait », pour le communisme, le Saint-Simonisme, enviait un Lassalle, ce futur Mirabeau de l'Allemagne, collaborait aux publications de Karl Marx, et recueillait comme devise ce mot de Saint-Simon : « Mon estime pour moi-même a toujours augmenté dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation. »

Cela ne l'empêchait pas de soigner prudemment cette réputation en France. On alla même jusqu'à dire qu'il allait se faire naturaliser Français. L'Allemand se rebiffa violemment : « Jamais, disait-il tout gonflé d'orgueil, jamais Allemand n'obtint à un si haut point que moi la sympathie des Français, aussi bien dans le monde littéraire que dans la société, et les hommes les plus considérables cherchent à entrer en relations avec moi, non pas comme protecteurs, mais comme camarades... L'Al-

lemagne et moi nous avons fini par vivre séparés de corps, mais jamais les choses n'allèrent jusqu'au divorce formel... La naturalisation peut convenir à d'autres qu'à moi... Mais pareille chose ne sied point à un poète qui a écrit les plus beaux *Lieder* allemands. Ce serait pour moi une pensée horrible, une pensée affolante, de devoir me dire que je suis un poète allemand, et en même temps un naturalisé français. Je m'apparaîtrais à moi-même comme un de ces monstres à deux têtes que l'on montre dans les boutiques des foires. En composant, cela me gênerait insupportablement de penser que l'une de mes deux têtes se met à scander, dans le pathos des coqs d'Inde français, les alexandrins les plus artificiels, tandis que l'autre épanche ses sentiments dans le mètre inné, naturel et vrai de la langue allemande.

« Hélas ! et comme leur métrique, les vers des Français, cette caillebotte parfumée, sont insupportables pour moi ! à peine puis-je digérer leurs meilleurs poètes parfaitement inodores. Quand je considère cette soi-disant *poésie lyrique* des Français, c'est alors seulement que je reconnais toute la splendide beauté de la poésie allemande, et, dans de tels moments, je pourrais bien m'en faire accroire un peu, d'avoir cueilli là mes lauriers. Nous ne voulons pas renoncer à une seule de leurs feuilles, et le tailleur de pierre qui ornera le lieu de notre dernier sommeil ne sera contredit par personne, s'il y grave ces mots : « Ci-gît un poète allemand ».

Requiescat in pace ! Nous sommes bien assez de Français ici, et trop de Juifs !

Cette horreur clandestine pour la nation trop bénévole qui le nourrissait se complique d'accès de rage. Son médecin dira plus tard ; « Il est vindicatif, et mieux vaudrait mettre le pied sur un nid de guêpes ». Il s'exagérait l'importance de ses ennemis pour mieux les haïr. Il avait besoin d'exécrer ; et ce cosmopolite, qui injurie sans trêve l'Angleterre, prêche le mépris de la Russie. Que ne s'est-il tenu à ses *Lieder*, aux traditions populaires qu'il étudiait encore ?

Ses essais d'apostolat Saint-Simonien, qui le reprenaient, échouèrent. Il était tenté par « cette église invisible, cette religion, la plus nouvelle », se liait avec Chevalier, vantait Eugène Rodrigue, proclamait « son attachement invariable » pour la Révolution et la démocratie, tout en prédisant que le régime républicain ne durerait jamais en France ; hanté du communisme, il redisait : « Il n'y aura qu'une seule patrie, la terre, qu'une seule foi, le bonheur terrestre. C'est de l'exploitation de l'industrie que Duveyrier attend l'âge d'or, par le bien-être matériel du peuple. » En attendant, on voyait emplir leurs poches « ces nobles chevaliers de l'argent, ces élus de la propriété, ces barons de l'industrie ». Et lui-même grappillera, s'il peut, dans les émissions de ces chemins de fer qui lui faisaient déjà « sentir l'odeur des tilleuls allemands ». Son Napoléon bien-aimé devenait un « Empereur Saint-Simonien, ayant

pour but le bien-être physique et moral de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». Sans doute, en la faisant périr sur tous les champs de bataille. Mais certains retours lui montraient « la ruine dont le prolétariat vainqueur menaçait ses vers », et il était triste.

Après le livre *de la France*, qui lui avait mis tant de gens à dos, ce révolutionnaire capable d'écrire dans les Gazettes consacrées de la réaction germanique faisait paraître, en 1835, au printemps, *de l'Allemagne*, dédié au P. Enfantin. C'est en Egypte qu'Enfantin reçut le livre ; il oubliait, auprès du barrage du Nil, ses mois de prison ; Heine vit arriver une longue réponse, désordonnée, confuse, où l'Autriche était présentée comme la pierre angulaire de la future Allemagne, avec un éloge des peuples conservateurs, des « hommes du Passé ». Heine supprima la dédicace dans les éditions qui suivirent. Décidément, les gens en place valaient mieux ! Et c'est alors que la Belgiojoso, toujours prête aux intrigues, et Mignet, toujours corrupteur, suivant la règle pratique et académique, travaillèrent avec succès à lui faire attribuer les quatre mille huit cents francs sur les fonds secrets.

Il y avait de tout dans ce livre ; des injures au moyen age, avec « son atmosphère d'hôpital », et des pages sublimes sur les cathédrales gothiques ; des *credo* Saint-Simoniens, l'apologie de « la matière », une apologie du protestantisme, la prophétie de sa ruine, et d'autres prophéties. « Il viendra certainement le troisième libé-

rateur qui achèvera ce que Luther a commencé, et ce que continua Lessing ; il viendra, le troisième libérateur... Je vois déjà son armure d'or étinceler ». Nous l'avons vu, le troisième libérateur ; il était en cuirassier blanc, ce fut M. le comte Otto de Bismarck-Schœnhausen !

Avec cela, déiste par accès, effrayé par cet avenir qu'il dévoile : « On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la Révolution française ne sera qu'une innocente idylle... Prenez garde, Français, vous avez plus à craindre de l'Allemagne libérée que de la Sainte-Alliance tout entière, on ne vous aime pas en Allemagne. Et j'ai presque été effrayé quand j'ai ouï dire récemment que vos ministres projetaient le désarmement de la France ». C'est à tout cela qu'il rêvait, dans ses promenades solitaires « par les salles basses du Louvre, en contemplant les vieilles statues des dieux ».

Mais les statues des dieux ne lui suffisaient pas. Sa vie était de plus en plus encombrée par la Vénus charnelle. Et Mathilde Mirat s'imposait toujours davantage à la sensualité passive de son amant. L'homme qui admirait en Mlle Georges « le monstrueux soleil de chair qui resplendissait au ciel dramatique des boulevards », s'asservissait, dans son faux ménage, à la forte brune, « chaque jour plus corpulente », dont le rire montrait tant de fossettes et le corps tant de replis heureux. « Je suis enfoncé jusqu'au cou dans mon histoire d'amour, je néglige tout, je ne vois personne, écrit-il à un ami.

Lisez le Cantique des Cantiques. » Elle le tenait en haleine par les vices communs, de la table et du lit, et par ses « caprices continuels », ses sautes d'humeur ; elle allait au bal « avec des galopins » et même savait à propos, partir, « pour son pays ». Aussi, comme il était esclave ! La plus belle des héroïnes shakspeariennes lui amenait le souvenir de cette Gothon. Il y tenait aussi, parce que les frais étaient faits. Elle lui avait coûté cher, il entendait avoir les intérêts de son placement. On allait dîner au champagne chez Véfour, c'était les armistices de « la bataille conjugale ». On disait autour d'eux : « Elle ne fera qu'une bouchée de Heine ». Et cette femme « de passage » (si l'on peut dire, en imitant son propre style), devint, pour son plus grand péril, sa femme à demeure. Ce qu'il lui demandait, nous le savons par lui-même : « Entre nous, écrire à une jolie femme me semble aussi fou que si je voulais entrer en correspondance avec un pâté de Strasbourg ». Puisque la femme est analogue au foie gras, il s'en donnera des indigestions. Le plus féminin des moralistes disait : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours. » Et surtout, s'ils les ont aimées à la manière de Heine.

« Il faisait profession, dit une Parisienne qui l'a bien connu, celle que Musset appela sa *marraine*, d'aimer les femmes pâles, les sphinx ». C'est ainsi qu'il chantait, en vers médiocres, la *reine Pomaré*, fameuse à Mabille. « Mais de ces amours-là il vivait. La passion qui l'a tué

a été inspirée par une fillette devenue sa femme, face pleine et ronde, aux grands yeux noirs, cheveux abondants, belles dents blanches dans une bouche rieuse, formes épanouies, vrai type d'ouvrière parisienne, avec des mains d'une distinction aristocratique. Le son de sa voix était pour Henri Heine un enchantement perpétuel... voix de fauvette, toujours dans les cordes élevées ». Pour compléter la volière, Mathilde avait un perroquet. Bigote, ignare, sans aucune espèce d'usage mondain ni de culture, elle avait pour amies des demi-portières, et sa plus brillante relation était Mme Arnout, directrice de l'Hippodrome. Heine ne se gênait pas pour dire : « Je suis si distrait que je prends souvent une autre femme pour Mathilde ». Mais l'empire appartenait à la demoiselle de magasin. Il jouait au naturel, avec trop de sérieux, la scène de la gantière et du Brésilien.

Il essaya pourtant de rompre. Il s'éprenait de « femmes ensorcelantes » rencontrées en avril chez la Belgiojoso. Il rentrait dans le monde, où il rabâchait ses amours à tout venant, allait chez Thiers avec Mignet, pour la pension clandestine, enfin se réfugiait en juin à la Jonchère, chez la Princesse. « Mes sens révoltés, disait-il, sont encore une fois domptés, mon âme est enfin purifiée de toutes ses scories. Mes vers seront désormais plus beaux, mes livres plus harmonieux ».

Et, quelques semaines plus tard, il partait seul pour Boulogne-sur-Mer, « sa meilleure chambre de travail » Après une vie « tempêtueuse », il sentait son esprit

« maintenant nettoyé de toute souillure ». Son adresse était : M. Mangin, à Boulogne-sur-Mer. Mais dès le 30 août, il écrivait tristement : « Je suis condamné à n'aimer que ce qu'il y a de plus bas et de plus fou... Comprenez-vous combien cela doit tourmenter un homme fier, et de beaucoup d'esprit ». Il avait travaillé, Campe recevait le manuscrit de l'*Ecole romantique*.

Mais « l'homme fier » écrivait aussi, en décembre, à Mignet : « Vous me reverrez tout à fait guéri et le cœur épuré de ses souillures douloureuses... Je mène ici cette vie humble et rêveuse qui me va mieux que la vie brillante et inquiète du grand monde » ; tandis qu'il mandait à son éditeur allemand qu'il allait rentrer à Paris, grand hôtel de Bristol, rue Traversière-Saint-Honoré, afin « d'habiter cet hiver dans le quartier le plus animé et au centre même de la vie de société ».

Décembre 1835 vit Henri Heine se loger, après quelques jours d'hôtel, au n° 3 de la cité Bergère. Mathilde rentrait dans sa vie, et elle n'en sortira plus.

CHAPITRE II

LA VIE A PARIS APRÈS LA PENSION

COMMENCEMENT DE LA MALADIE
DÉSASTRE PRIVÉ ET PUBLIC

(1835-1848)

Il commença par se tuer de travail, refaisant ses livres, malgré les premières atteintes de la paralysie aux jambes, composant un ballet de *Faust*, exhumant ses *Nuits Florentines* où il ajoutait un éloge de Mme de Belgiojoso. irrité par la réponse d'Enfantin, « pauvrissime... malade de chagrin, surmené comme un taureau traqué ».

Il cherchait à se rapatrier avec la Diète, écrivait une lettre publique, fort modérée, « enfantine, sucrée, respectueuse pour ces vieilles perruques. La Diète sera touchée ». Elle le fut si peu qu'on chercha même à lui fermer la *Revue des Deux Mondes* par la menace d'interdiction en Allemagne. On prétendait « le ruiner à

fond, ou faire de lui un coquin ». Il était « consterné ».

Au moins, « chaudement et voluptueusement installé », cité Bergère, il aurait dû se consoler par ce bien-être tant cherché. Mais il fallait payer, et on le frappait à la bourse. En mai, Mathilde l'emmenait « au pays », Coudry, près le Plessis, route de Fontainebleau. Il neigeait, les doigts lui tremblaient de froid; près de la grande cheminée, Mathilde cousait ses chemises neuves. La cheminée fumait, le barbier du lieu était une vieille paysanne, on faisait ses bottes au saindoux. Et dire que l'avant-veille il était à l'Opéra, où Levasseur chantait Robert le Diable « comme un onagre ! » La *Gazette d'Augsbourg* ne publiait point ses apologies. Mignet ne s'occupait plus de ses affaires. Cependant « il ne pensait plus que rarement à s'empoisonner ou s'asphyxier ».

En automne, il voyagea. D'Amiens, il écrit à Mignet : « J'espère que vous n'avez pas oublié de dire à M. Thiers que je l'admire et que je l'aime plus que jamais. Je l'aime bien sincèrement ». La conversation de la Jonchère, sous le magnolia fleuri, la voix de la sirène officielle, étaient à l'origine de ce grand amour pour le « tout-puissant ministre ». C'est qu'Henri Heine était en ce moment « comme un chien aux abois », c'est-à-dire, probablement, « comme un cerf ». Il avait eu la jaunisse, en repassant à Paris dans le commencement d'octobre. Il voulut hiverner, et courut en Provence; mais Marseille, c'est « Hambourg traduit en français », mais les médecins d'Aix ne valaient rien. D'Aix, il criait famine :

« Devant ma maison s'élève la statue du roi René, qui n'avait point le sou, et toujours était endetté comme moi ». Aussi disait-il à Mme de Belgiojoso ; « Est-ce que, Madame, je ferai bientôt ma paix, paix ignoble, avec les autorités d'Outre-Rhin, pour pouvoir sortir des ennuis de l'exil et de cette gêne fastidieuse qui est pire qu'une pauvreté complète ? Hélas, les tentations deviennent grandes depuis quelque temps ». Un tel homme était à louer ou à vendre ; on le paya donc, pas très-cher.

Cependant il négociait avec Moser un emprunt de 400 thalers, dans une lettre d'Avignon où il exprime sa haine « pour le mensonge chrétien », annonce que Mathilde est « chez sa mère », qu'on « massacre » ses livres, qu'il hait tous ses confrères, et qu'on lui fait perdre des milliers et des milliers de francs. Avec cela, si malade qu'il n'a pu prendre un bain de mer.

Mais le Venusberg l'attendait à Paris :

« J'habite maintenant au Vénusberg
Près de ma belle femme.
Elle rit si santeusement, si heureusement, si follement
Avec des dents si blanches ! »

C'était là, sans doute, ce qu'il appelait « se battre à l'égal des plus braves », cet écrivain qui avoue « des opinions, non des convictions ». Le 23 janvier 1837, il avait 22.000 fr. de dettes ; et il ne pouvait guère compter que sur 3.000 fr. de gain littéraire par an, et sur les 4.000 francs

de l'oncle Salomon ; malheureux dans ses spéculations de Bourse, il vendait à Campe ses droits d'auteur pour onze années, contre la somme nécessaire à la liquidation de ses créanciers. Mais il cherchait en vain à fonder un journal allemand paraissant à Paris.

Il s'amadouait, pourtant : « En Autriche, le prince de Metternich me veut du bien. Sans être servile, je gagne la confiance des hommes d'Etat ». Il abîmait toujours ses adversaires, le « dénonciateur » Menzel, et se plaçait comme « classique » entre Lessing, Goethe et Luther, sans compter... Varnhagen. Mais il se fatiguait : « Nous vivons très heureux avec Mathilde, c'est-à-dire que je n'ai ni jour ni nuit un quart d'heure de repos.. Ah ! l'amour platonique a du bon ! » Il calottait les étudiants qui regardaient sa maîtresse, mais on arrangeait l'affaire. Ravagé par la grippe « vraie maladie juste-milieu », il se trouvait « insulté » par son oncle Salomon, et raillait ce philantrope dont la charité négligeait un neveu pour bâtir des hospices à Hambourg.

Le 23 mai, Mathilde l'accompagnait à Granville. « Mon *atra cura*, mon noir souci, va bien, ma croix domestique se plaît ici ». Il préparait sa biographie, malgré les pertes que lui avaient causées l'incendie de la maison maternelle où ses papiers étaient restés. Il revint à Paris, mieux portant, à la mi-juillet. Mais en automne, au Havre, ses yeux commençaient à se prendre, et le terrible signe, l'inégalité pupillaire, appa-

raissait. Il se crut cependant « guéri » par le docteur Sichel.

Alors, une flambée nouvelle pour Mathilde : « Ma passion pour elle devient chaque jour plus chronique... Je suis allé dernièrement dans son village, et j'ai vécu la plus incroyable idylle.. Sa mère m'a fait cadeau de la première petite chemise à Mathilde, et ce linge mélancolique est en ce moment devant moi, sur ma table à écrire... Je goûte pleinement les maux de la possession ».

Grâce à l'article de Théophile Gautier, dans la *Presse* du 30 novembre, « peut-être ce qu'un Français a écrit de mieux sur un livre allemand », Heine connaissait un regain de renommée parisienne. Il vivait « retiré, à demi-heureux » et disait, en finissant l'année : « Combien je suis devenu gras ! J'aimerais entretenir décemment mon embonpoint ».

Cela ne l'empêchait pas d'être encore en proie au mal d'yeux, et miné par les insomnies, surexcité jusqu'au matin. Il fêtait le printemps de 1838 en « retirant son gilet de coton ». C'est à présent Mathilde qui était malade ; une inflammation d'intestins la mettait en danger, dans la maison de santé où Heine la visitait chaque jour. C'était au faubourg Saint-Jacques, chez le docteur Faultrier, vénérable d'une loge maçonnique à laquelle il affiliait Henri Heine. « Si Mathilde était morte, disait le poète, il m'eût fallu écrire encore un livre de *Lieder* funèbres ». Mais les Mathilde ne meurent pas ; celle-ci

survécut une trentaine d'années à son époux, et, grosse dondon à roquets et à perruches, décéda paisiblement d'une congestion produite par un suprême déjeuner.

Pendant qu'elle payait ses excès de table, les yeux de Heine devenaient si malades qu'il devait se résoudre à dicter son commentaire sur les *femmes et jeunes filles de Shakspeare*, qui paraissait après son *Miroir des Souabes*. « Dicter est pourtant une fâcheuse besogne,... la plénitude et la clarté du style disparaissent ». Mais c'était là des ouvrages alimentaires.

Quand tout alla mieux, on déménagea, 23, rue des Martyrs. Puis on retournait à Granville. En automne, réconcilié avec l'oncle Salomon, Heine l'attendait à Paris « avec grande joie ». En Allemagne, son *Miroir des Souabes* était « trahi, vendu, mutilé, tronqué, massacré ». Et pourtant, la chère Allemagne faisait pleurer de nostalgie l'exilé malgré lui. Par une tempête glaciale, dans sa chambre emplie de fumée, avec le perroquet criard et la femme qui se chamaille contre une servante sourde, il connaissait les infamies de la solitude peuplée; Mathilde ne le quittait que pour aller à la messe en grande toilette ; il fallait la conduire aux Français en première loge. En Allemagne, on la comparait à Thérèse Levasseur, mais on ne le comparait point à Jean-Jacques. « Epouse et déesse, ange folâtre », sa place dans la vie de Heine s'élargissait toujours, en même temps que le tour de sa ceinture. Bien que la troisième édition du *Livre des Chants* s'enlève follement, le poète

lassé murmure avec tristesse : « En général, je n'ai plus guère de confiance en ma poésie ; je parle de poésie versifiée. Mon âge (et peut-être notre temps) n'est plus favorable aux vers, et veut de la prose ».

Ce « panthéiste de la gaie observance », apôtre de « l'aristocratie pécuniaire », avait des retours où il se voyait moins superbe : « Heureux, s'écriait-il alors, ceux qui pourrissent lentement dans les cachots de la patrie ! Vous avez peut-être une idée de l'exil du corps, mais seul un poète allemand, forcé de parler français tout le jour, d'écrire, et même la nuit de soupirer en français près du cœur de sa Bien-Aimée, peut se représenter l'exil de l'esprit. Mes pensées aussi sont exilées, exilées dans une langue étrangère... O souffrances dorées, en gants glacés... Plus heureux encore les morts ! »

« Pauvre comme Job », il travaillait à un livre sur la Révolution de juillet, et à ce pamphlet contre Bœrne, son ancien ami de Francfort, qu'il croyait le « meilleur de ses écrits », qui en est peut-être le plus faible, et qui lui valut, l'année suivante, une ennuyeuse affaire. Il versifiait l'*Unterwelt*, et les allusions à Mathilde commençaient à encombrer sa poésie ; Pluton, c'est lui-même, Cérès, sa belle-mère, et Mathilde, c'est Proserpine.

« Ah ! si j'étais resté garçon,
Soupire mille fois Pluton !..
Je le vois bien, jadis, sans femme,
Les Enfers n'étaient point Enfers..
Je veux boire un punch à l'eau du Léthé
Pour ne plus penser à ma femme. »

C'est là de l'esprit ? j'y consens. Mais de l'esprit parisien ? on en peut douter. Et Henri Heine n'ira guère plus bas que dans la IVe partie du fragment intitulé Jehuda ben Halévy :

« Ma femme n'est pas contente
Du chapitre précédent »,

quand il parle, avec la lourdeur d'un Allemand qui veut se mettre à la mode parisienne, des

« Bonbonnières de Marquis
Au Passage Panoramas. »

Atta Troll commence à danser. Cet ours-là n'est point de chez nous. Et il faudra la maladie pour arracher à son montreur quelques œuvres encore dignes de l'ancien Henri Heine, de l'Henri Heine avant l'exil.

Il se distrayait en visitant les ateliers au faubourg Saint-Marceau ; l'été, il allait visiter Toulon, parcourait « en tous sens » la Normandie, où les conversations de table d'hôte faisaient ses délices. Il recueillait, en Bretagne, des chansons populaires. Puis, c'était l'automne, Paris, et le ménage « aussi moral que le meilleur de Kræhwinkel. Ma femme est occupée à la cuisine, et je sens une exquise odeur de rôti ». Les « mendiants allemands », ingrats, insolents, l'obsédaient. Et il priait Campe de lui envoyer tout ce qui paraissait contre lui : « Ne craignez pas que cela puisse me contrister beaucoup. Toutes ces flèches s'émoussent sur mon armure d'or ».

Cela lui plait à dire ; il les sentait toutes, ces flèches, les collectionnait, et il a donné la survie à bien des ennemis, en s'obstinant à venger tous les outrages, à satisfaire ses moindres rancunes. Là-dessus, son manque de dédain et de scepticisme est trop flagrant.

En décembre, nouveau logis ; cette fois, c'est 25, rue Bleue. Accusé de « sensualité », Heine répond qu'il a « érigé des monuments dans la littérature européenne à l'éternelle gloire de l'esprit allemand. » Et il se compare à l'obélisque « de granit *rouge* » cette fois.

C'est à ce moment que la maladie d'yeux devint assez grave pour que l'oculiste Sichel se crût forcé de provoquer une consultation. Plusieurs médecins y prirent part, entre lesquels le hongrois Gruby, qui tint si longtemps une place à part, dans le corps médical, grâce à ses procédés spéciaux et à ses ordonnances suggestives. Gruby, lorsque ce fut son tour de parler, prononça que le mal n'était point aux yeux, mais venait de la moelle épinière, où les désordres commençaient. Il n'était pas célèbre alors, on le mit en minorité, son avis fut écarté. Plusieurs années après, on le ramenait chez Henri Heine qu'il trouvait en proie au tabès, paralysé, pitoyable : « Ah ! docteur, que ne vous ai-je écouté, disait le malade. En ai-je encore pour longtemps ? » — « Pour très longtemps. » — « Alors, ne le dites pas à ma femme. » Gruby, voulant se rendre compte du degré où les muscles faciaux étaient atteints, demandait à Heine : « Pouvez-vous siffler ? — Pas même la meilleure pièce de Scribe ! »

Pour le moment, si grave que parût le mal d'yeux, la marche insidieuse de la maladie laissait toutes les illusions à Heine. Il s'accommodait à « cette ère bourgeoise et industrielle qui s'élève sur la tombe impériale », abîmait ses ennemis, et un peu tout le monde, Hugo en tête, sous des anecdotes inventées, qui sont démenties par ceux-là même dont il invoqua le témoignage. Il déclarait que jamais l'Allemagne ne revendiquerait l'Alsace et la Lorraine, et, tout en jugeant le Salon de l'année, « impuissance bariolée », considérait les fortifications de Paris, que l'on construisait, « comme l'évènement le plus grave de ce temps. Je sais que les Français se battraient parfaitement bien, s'ils devaient un jour défendre Paris contre une troisième invasion ».

L'été de 1841 le vit rôder dans le Midi ; à Cette, où il vit une procession, puis à Cauterets, comme baigneur. C'est là qu'il commence à parler de la sotte affaire qui finit par un duel et par son mariage.

Les journaux allemands publiaient une histoire assez ridicule : en 1840, le livre sur Bœrne, où l'amie du publiciste juif, Mme Wohl, était maltraitée, avait fait publier une brochure, tirée des lettres privées laissées par le mort; Heine y était fort malmené à son tour. Ensuite, la dame Wohl épousait un certain Straus, et celui-ci, chatouilleux sur l'honneur comme tous ceux qui ont fait un mariage équivoque, insultait Heine, on disait même qu'il l'avait giflé près de l'Opéra-Comique, et que le poète avait perdu son chapeau, tendu en vain

sa carte, et fui aux Pyrénées « à la recherche d'un Cid ». De démentis en démentis, Heine s'acculait au duel avec le « Thersite de Francfort », comme il appelle Straus. L'affaire lui parut assez sérieuse pour mettre en règle sa situation privée et celle de Mathilde, sa compagne depuis tant d'années. Et il épousa sa maîtresse, le 31 août 1841.

M. Henri Heine, homme de lettres, domicilié à Paris, rue des Grands Augustins, n[e] 25, épousait par devant P.-J.-B.-H. Vaillant, adjoint au maire du XI[e] arrondissement (Saint-Sulpice), Crescence-Mathilde Mirat, même domicile, née à Vinot de la Trétoire (Seine-et-Marne), le 15 mars 1815.

Les témoins étaient, pour le marié, J.-J. Dubochet, libraire, 33, rue de Seine, et Paul Herzfeld, docteur en philosophie, 24, rue Larochefoucauld ; pour la mariée. Denys-Louis-Grégoire Faultrier, propriétaire, chevalier de la Légion d'honneur, 84, rue de Lourcine, et Oscar-Théophile Barrieu, professeur de langues, 29, rue Coquenard.

Le maire, qui devait marier deux mois plus tard Jules Janin avec la riche fille d'un avocat à la Cour de Cassation, ne se dérangeait pas pour Heine. « Ce vieux scélérat de Desmonts, ce vieux drôle », écrivait Charpentier à Renduel, ne « daigna quitter son domicile du n° 3, rue Christine, pour venir marier Heine à la mairie, 10, rue Garancière. »

On se mariait à dix heures et demie du matin devant

l'adjoint. Puis, on s'en fut à Saint - Sulpice, devant l'abbé Barrande, car Mathilde avait exigé le mariage religieux. Heine mit une seule condition, c'est que sa femme n'irait plus à confesse une fois mariée. Mais il dit lui-même : « Sans l'église, elle ne se serait pas crue mariée... D'ailleurs, les femmes sans religion sont comme des fleurs sans parfum ».

Il disait aux uns : « C'est le pistolet sur la gorge que mon bonheur s'est décidé », aux autres, il annonçait « son mariage avec l'être beau et pur qui, depuis des années vivait à ses côtés, sous le nom de Mathilde Heine, de Mme Heine ». Il finissait par se battre au pistolet, le 7 septembre, à sept heures du matin, dans la vallée de Saint-Germain. Ce duel, que les Allemands ont mis dans un « Livre des duels célèbres », finit par une contusion à la hanche, Heine ayant été effleuré par la balle de son adversaire; il eut un noir et de l'enflure, surtout il fut violemment ébranlé dans ses nerfs malades.

Mais il se rendait compte que le pire danger n'avait pas été celui d'être atteint par les balles. « Ce duel conjugal, disait-il à Lewald, qui ne finira pas avant que l'un de nous ne soit mort, est beaucoup plus dangereux que la petite excursion dans la banlieue que j'ai faite avec Salomon Straus, de la Judengasse à Francfort ».

C'est le 13 septembre seulement qu'il annonçait à sa famille de Hambourg, son union définitive et officielle avec la « statue grasse ». — « Ma sœur chérie, ce n'est que d'aujourd'hui que je peux t'annoncer officiellement

que je suis marié. Le 31 août, j'ai épousé Mathilde Mirat, avec laquelle je me chamaille tous les jours, depuis plus de six ans. Cela ne l'empêche pas d'avoir le cœur noble et pur, et d'être bonne comme un ange ».

Ils s'installèrent, 46, faubourg Poissonnière, au troisième. Un escalier en bois, ciré à mort, menait au petit palier, où le cordon de sonnette vert, en soie tressée, pendait contre la porte brune à un seul battant. C'était, ce fut toujours chez Heine, et d'étape en étape, un de ces logements bourgeois comme nous en avons tant connu ; « l'appartement orné de glaces » sentait le pot-au-feu, la grillade, la vieille friture, la poussière, le chat enfermé, la souris, la cage à oiseaux mal tenue ; aux grands jours, l'encaustique fraîche. L'antichambre est étroite, obscure, on s'y cogne et l'on y ricoche entre les portes et les pendoirs ; la salle à manger vient après ; elle conserve indélébile la senteur des ragoûts et des fromages prisonniers dans le buffet en acajou. Parfois, la bonne étant « en courses » et Madame à la messe, c'est Monsieur qui vient ouvrir ; on ne sait même pas son nom ici, la portière et les visiteurs français l'appellent « M. Enrienne ». Il est en vieille robe de chambre grise, avec un liseré rouge ; les pieds, qu'il soulève avec peine, traînent dans des savates brodées, il fixe le visiteur, de ses yeux malades, sourit, et lâche un de ces mots spirituels où il se dégrade lui-même. On entre dans le salon, meublé d'acajou et velours grenat, décoré de gravures d'après Léopold Robert ; le portrait de l'oncle y trône à la place

d'honneur, il y a sur la table du milieu l'album de Mathilde, sur lequel Léon Gozlan vient d'écrire, à la grande fureur de Heine : « Il n'y a qu'un seul moyen de se défaire d'une maîtresse, il faut en faire sa femme ».

Heine est ravi de son installation : « On aurait peine à croire qu'on se trouve chez un poète allemand ». Pour payer ce luxe relatif, il préface une édition de Don Quichotte, fait des lettres sur le théâtre français dans l'*Allgemeine Theater Revue*, de Lewald, et illustre Shakspeare.

Le perroquet mêle ses cris à son travail. « C'est, dit Houssaye, qui méprise un peu cette table médiocre, la maison de Socrate, avec le perroquet en plus ». Mais que Heine empoisonne un jour le perroquet de sa Xantippe, et la scène sera si terrible, avec menaces de suicide, tambourinement des talons sur le parquet, hurlements, déchevèlement, qu'il courra bien vite acheter un perroquet neuf.

Mathilde, pléthorique et soumise à des influences pathologiques, toujours criarde, parfois irresponsable, aimait tout ce qui fait du bruit, oiseaux, chiens, tout ce qui surexcite, bonne chère et vins généreux. Ses gamineries d'enfant terrible amusaient Heine, qui ne lui était pas fidèle et se laissait exploiter par des « veuves de lettres et autres ». Il semble qu'elle n'ait point tiré la vengeance ordinaire de ces escapades maritales : « Tout homme qui se marie, disait Heine, est comme le Doge qui épouse la mer Adriatique ; il ne sait point ce qu'il y a dans ce qu'il épouse : des trésors, des perles, des

monstres, des tempêtes inconnues. » Mais son expérience préalable avec Mathilde lui avait montré que si les trésors étaient nuls et les perles d'un orient médiocre, cette âme ordinaire et commune ne recélait aucun monstre, et que les tempêtes en étaient toutes de surface. Il la trouvait « pleine de distinction », en quoi il se montrait peu difficile ; mais il pouvait dire, sans trop d'exagération, qu'elle était « honnête ». Capricieuse, mutine, elle ne traîna jamais aussi bas qu'elle l'aurait pu, ce nom qu'il lui avait donné

« J'ai vécu, disait-il, comme un honnête épicier dans mon intérieur. » Au milieu des cris et des scènes, il luttait contre un gaspillage dont il ne connut pas toujours les excès ; il se lamentait sur la vie coûteuse, insinuait que c'était à cause de Mathilde qu'il avait consenti à certains compromis. « Les maris, en général, sont de grands sots, avouait-il. Mais les maris qui n'aiment pas leurs femmes sont doublement sots, car ils ont quand même de l'argent à dépenser pour elles, et ils se privent du sentiment de tendresse qu'ils pourraient se procurer pour cet argent. » Il l'aimait donc, et, surmené, paralysé, un séton dans le cou, la menait au bal qu'il exécrait.

Ce ménage jouait souvent le *Mariage forcé* à domicile. C'est en général le lundi que Heine disait : « Ma femme a de nouveau besoin d'être battue ! » Et de ses petits poings graciles, il bourrait et calottait la grosse femme. Il ne craignait aucunement les représailles : « Elle sait très bien que si elle levait la main sur moi, je la planterais là ! »

Il devait se savoir incapable de paternité, si ce qu'il laisse entendre est vrai. Sa femme était uniquement sa maîtresse. « Elle a, disait Gruby à Mme Jaubert, extraordinairement hâté les progrès de sa maladie. » Malade, Heine se traînait encore à sa porte : on l'y trouvait évanoui. « Dans ce mariage forcé, dit un parasite, il y avait un secret. Sans ce secret, Heine, malgré son amour pour Mathilde, ne l'aurait jamais épousée. » Et le poète, clairvoyant par intervalles, écrivait dans son *Voyage au Ciel* (c'est saint Pierre qui le lui dit) : « Un homme marié n'a pas besoin de rôtir en Enfer ; on ne le laisse point attendre devant les portes du Ciel ! »

Il lui fallait écrire, écrire toujours, afin de subvenir à ce lourd ménage. Son mal s'aggravait, les muscles de la face se paralysaient ; et comme Mathilde souffrait aussi, on cherchait, au printemps de 1842, une maison dans la banlieue. Une grosse épreuve fut le grand incendie de Hambourg : Heine y avait perdu toute la réserve de ses anciens papiers, ces impressions et ces projets de jeunesse qu'il comptait retrouver et mettre en œuvre dans l'âge mûr ; et le souvenir lui faisait regretter le « vieux Hambourg clapoteux, le Dreckwall aux rues sinueuses. » Il commençait à concevoir l'espérance de revenir à la ville détestée. Et il disait : « il faut absolument que Mathilde apprenne l'allemand cet hiver. Depuis quelque temps elle me fait bien moins de scènes, et elle prend beaucoup d'embonpoint. » Elle dépassa largement les deux cent livres : et elle ne sut jamais dire que : « Guten

Tag. Nehmen sie Platz. » A chaque visiteur allemand, elle jetait ces deux phrases et se sauvait en éclatant de rire. Elle avait si souvent entendu Heine dire : « Meine Frau » en parlant d'elle, qu'à tout instant elle se nommait elle-même « Meine Frau », et, comme sa perruche, parlait d'elle à la troisième personne. « Schweres Kreuz ! lourde croix » murmurait Heine. Car « tout changement et tout bruit lui devenaient insupportables. Les cordes de mon âme, soupirait-il, ont été trop tendues. » Et celles du corps allaient casser bientôt.

« Ma femme vous salue, écrit-il à un ami. Elle gouverne aujourd'hui son ménage à grand bruit. Dans ce moment, elle se querelle avec sa bonne. Ce n'est vraiment pas une âme endormie. Mais chaque jour, elle devient plus corpulente. » Dans cette retraite bruyante, il composait Atta Troll, lourde fantaisie, conçue à Cauterets, et dont l'incohérence laborieuse sent la fatigue et l'excitation factice d'un cerveau surchargé, fourbu, qui sursaute par intervalles.

La publication en allemand, dans les périodiques, commença l'année suivante. Malgré les grandes prétentions de l'Avant-Propos, Heine aurait dû se répéter sa propre sentence : « Il y a des miroirs taillés à facettes si obliques, qu'Apollon même y serait une caricature. »

Pour s'entraîner, il s'empifrait, mangeait « comme six Français, et même autant que trois Hambourgeois ». Au bruit des pianos qui le crucifiaient, à demi-aveugle, — car son inégalité pupillaire s'accentuait, — ankylosé,

ravagé par une « passion croissante et une tendresse qui touche au fabuleux » pour Mathilde, il avait peur de l'avenir ; son oncle lui donnait maintenant « 8.000 francs, à peu près la moitié de sa dépense ». Et, comme il disait : « Je ne retournerai jamais en Allemagne », on ne sera pas surpris de le voir, en octobre, à Hambourg.

Gêné par la censure pour ses ouvrages en allemand, pris de sourde nostalgie, il prépara ce voyage en dépit de tout, durant l'été de 1843. Il était contraint aux plus grandes précautions ; l'entrée du territoire prussien lui était interdite, et les mandats d'amener l'attendaient s'il avait touché la frontière prussienne. Mathilde restait à Paris, dans une pension, rue de Chaillot ; c'est là qu'elle avait passé quelque temps avant le mariage. Du Dammthor où il logeait chez sa mère, Heine affolé de jalousie écrivait à sa femme : « Mon œil est toujours fixé sur toi ». Elle ne lui écrivait point. Il multipliait en vain les noms les plus câlins, l'aimant « comme un fou, un esclave, un pauvre chien », lui annonçant qu'il lui rapporterait les mises-bas de ses cousines. Il repartit en décembre, après avoir fait un traité hâtif avec Campe, pour une rente réversible sur Mathilde. Il avait promis de revenir l'année suivante avec elle.

Le contact de la terre allemande réveillait le poète ; il faisait « quantité de vers », presque tous de circonstance. Parmi des lourdises et des injures périmées, il y a un chef-d'œuvre, c'est l'apparition du licteur rouge, qu'il voit derrière lui, portant la hache du bourreau, et qui lui dit :

« Tu penses, et moi, j'agis,
Je suis l'acte de tes pensées. »

Après avoir revu Cologne, et pu comparer sa vie réelle à ses anciennes amours, il retrouvait « l'ange aimé », le 19 décembre, et se replongeait dans la « chambre de travail obscure », au faubourg Poissonnière.

Chaque année nouvelle amenait maintenant une diminution, une menace, et Heine le sentait lui-même. En janvier 1844, il écrit : « Ma femme et moi n'allons pas trop mal. Nous menons une vie calme et retirée... Malgré la paralysie des muscles de la face, qui augmente toujours, je travaille beaucoup. Mais peut-être un jour viendra où je serai forcé de jeter ma plume au diable et où je me verrai condamné au supplice de ne rien faire... Ma femme se conduit assez bien, mais reste toujours très dépensière. J'ai grand'peine à joindre les deux bouts. »

Un mois plus tard : « Je souffre de nouveau des yeux et je dois les ménager excessivement. Mon médecin me dit que cette fois l'attaque durera plus longtemps que d'ordinaire et que je ne serai pas de sitôt en état de me servir de mes yeux. » Il publiait pourtant « Allemagne, conte d'hiver », d'abord annoncé sous le nom de « Germania, épopée de voyage tout à fait humoristique ». C'est les vers inspirés par son retour en Allemagne : il espérait donner par ce « poème politico-romantique », le coup de grâce à cette poésie de tendance, enflée, prosaïque, sans se dire qu'elle serait bien morte toute seule.

Cet homme, qui pleurait à la trahison d'un ami et supportait un Alexandre Weill tout en se méfiant à outrance, amassait, dans son voyage humoristique, les railleries et les sarcasmes contre tous, il blasphémait Paris dans l'explosion de son allégresse tudesque, insultait grossièrement, à cause du Rhin allemand, Musset, et par ricochet les Français,

« Oh ! ne crains pas, Rhin, mon vieux père,
Les persiflages des Français.
Ce ne sont plus les Français d'autrefois,
Ils portent d'autres pantalons... »

Ce qui n'empêchait pas sa langue d'avoir déteint à l'air de France ; les gallicismes et les mots de jargon franco-allemand la surchargeaient. Ces gentillesses paraissaient clandestinement, et la France n'en savait rien ; la traduction d'Atta Troll elle-même était incomplète.

Le progrès du mal amenait les médecins aux remèdes héroïques ; on conseillait les terribles eaux de Louèche : « Voici la misère des écrivains : rendre ses yeux malades pour gagner de quoi les guérir ! » Mais l'attrait de Hambourg fut plus fort : Heine voulait s'y installer de juillet à novembre avec Mathilde, et demandait à sa sœur de lui chercher : « deux chambres à coucher, chacune à un lit ; un salon ; un cabinet de travail ; une petite chambre de bonne ».

Il arrivait, avec sa femme et le perroquet, par une belle après-midi ensoleillée, dans le port de Hambourg. La famille attendait ; le bateau avait du retard ; lorsqu'il

eut accosté, on vit descendre un gros monsieur, et une très forte dame, vêtue de gris, qui se donnaient le bras ; « très belle personne, dit la nièce, lèvres épaisses, rouges, belles dents, grands yeux éclatants ». L'oncle hambourgeois s'empressa, prit à Mathilde une caisse qu'elle portait avec dévotion ; mais il n'avait pas fait trois pas qu'il lâchait la caisse en criant ; le perroquet, exaspéré par le voyage et la prison, l'avait cruellement mordu. Mathilde poussa les hauts cris en voyant tomber son trésor ; et ce fut sa première scène.

Il y en eut d'autres. Les premiers jours, on habita rue du Théâtre, chez les Embden ; puis, la semaine suivante, on prit un élégant « meublé » au premier sur l'Esplanade. Mais au bout de quatorze jours, Mathilde n'y tint plus ; « l'enfant de la nature », la grisette parisienne, mourait de rage et d'ennui parmi ces Juives prétentieuses et ces Juifs solennels. « Son caractère français, dit une de ces dames, ses habitudes parisiennes ne s'accommodaient point avec nos rigoureuses mœurs allemandes, et aussi elle ne pouvait se sentir heureuse dans notre cercle de famille, car elle n'y était point aimée, mais seulement tolérée. » Aux dîners pompeux de l'oncle Salomon, elle faisait scandale, entamait les primeurs qui étaient là pour la montre, parlait français à l'oncle qui savait à peine l'allemand, et baîllait de tout son cœur, se sentant justement déplacée là-dedans, et supérieure, en Mimi-Pinson qu'elle était, à ces banquiers israëlites.

Force fut de la renvoyer, le quatorzième jour, à Chail-

lot, dans la pension de Mme Darte. Heine restait : il étoffait « l'Allemagne, conte d'hiver » qu'il républia plus complet ; il faisait paraître, en septembre, ses *Poésies nouvelles*, immédiatement interdites en Prusse, et qui se vendirent d'autant mieux sous le manteau. L'oncle Salomon, ravi de son neveu, fit un cadeau, et rendit la pension réversible sur la tête de Mathilde. Heine se retrempait au milieu de ses congénères ; cette ville, envahie par les nihilistes et les Sémites, l'inspirait maintenant ; c'est là qu'en 1848, il y eut ces communistes, ce phalanstère pseudo-rationaliste où trôna la plus ennuyeuse des dévoyées, une Meysenbug, apôtre bouffonne et brouillonne de toutes les théories « idéalistes ». Heine aidait à l'éclosion du *Vorwaerts*, y publiait ses poésies, fréquentait chez Campe le communiste Weitling, qui sortait de prison. Il fit si bien que les mandats d'amener rendirent son exil obligatoire ; ayant failli se voir fermer aussi la France, il devint plus modeste, et continua d'y toucher sa solde d'écrivain vendu.

L'absence de Mathilde lui pesait. Il tremblait de la savoir seule à Paris : « Que personne ne te rencontre, lui répétait-il. J'écris des folies, et le cœur me saigne ! » Il lui envoyait, en quelques jours, 450 francs sur Fould, banquier de l'oncle Salomon, 10, rue Bergère. Il finit par abréger son séjour, rentra, dès octobre, par Amsterdam.

Il retrouva « ses deux oiseaux criards », femme et perroquet, et un arriéré de besogne, de quoi l'éreinter

plusieurs mois durant. Il retomba malade. Un nouveau déménagement le transporta derechef faubourg Poissonnière, au n° 46. Un coup terrible l'y atteignait en décembre; l'oncle Salomon mourait : « Cet homme, écrivait Heine, a joué un rôle important dans l'histoire de ma vie, et j'aurai soin d'éterniser sa mémoire... Il lui arriva de me tenir des propos très durs, cet été, il m'a même donné un coup de sa canne. Ah ! que je consentirais volontiers à être battu par lui ! » C'est qu'il espérait, ayant emboursé les coups de canne, recueillir l'héritage; mais le testament ne contenait aucune clause en sa faveur.

Le fils du défunt, Charles Heine, invoquait son droit strict, et refusait même les 8.000 marks banco mentionnés par l'oncle. Ce fut une laide querelle; Heine exaspéré, désespéré, joua le mendiant ingrat, menaça d'un procès. Enfin le riche cousin, après avoir marchandé sa plume et voulu acheter son silence, lui accorda 4.000 francs par an, dont moitié réversible sur la tête de Mathilde. Malgré les injures de Heine, il doubla même cette somme durant la maladie ; et après la mort du poète, il allouait 5.000 francs de rente viagère à la veuve. Le beau rôle, dans ces histoires, n'appartient pas à Henri Heine.

Ce désastre dans sa vie privée « foudroya » Heine. Il fut en péril. L'hydrothérapie le remit un peu ; mais 1845 commençait dans la rage et dans les angoisses : « Guerre à mort, répétait Heine ! je veux mon droit ! » Quel droit ?

c'est ce qu'on entend mal. « Ma femme est là depuis deux jours comme une statue de marbre, près de la cheminée... cet événement inouï l'a comme pétrifiée. Depuis mon mariage, j'ai reçu de mon oncle 4.800 francs par an ». Or, on a vu qu'il avouait 8.000. Et la rente lui manquait au moment critique où il devait se demander s'il allait continuer à vivre de sa plume. Il voulait consulter Emmanuel Arago, Crémieux, attaquer « le repos de Charles », extorquer, outre la pension, les 8.000 marks laissés par l'oncle. Il délirait.

Malgré le séjour dans une maison de Montmorency, « entourée d'un très joli jardin », malgré les « bains de soufre », il allait de mal en pis, et Mathilde, dont le tempérament ne fut jamais en équilibre, ne se portait pas mieux. Elle se consolait en cousant des draps de lit; mais Heine, lui, ne se remettait pas : « On a outragé mon génie, répétait-il avec une turpitude inouïe ». Il avait espéré dans les chemins de fer prônés par ses amis Saint-Simoniens, par le Père Enfantin « l'esprit le plus considérable de notre temps », apôtre qui finit à l'administration du P. L. M. Mais, malgré les secours de Meyerbeer, qu'il paya en ingratitude, il avait « à peine de quoi vivre. La trahison dont j'ai été l'objet dans le sein de ma famille m'a atteint presque mortellement... C'est la médiocrité rampante, contre le génie... » Il rédigeait « un mémoire sanglant », écrivait des volumes à Campe. Ses médecins, Roth et Sichel, effrayés de son état nerveux, lui laissaient entendre « qu'il mourrait

bientôt ». Le Dr Wertheim, hydropathe, qui lui faisait du bien, était expulsé par Mathilde avec une paire de gifles. Tandis que le publiciste raturait, dans son livre sur Bœrne, tout ce qui concernait Mme Straus-Wohl et adressait à cette dame de plates excuses. Il finissait, du reste, par s'humilier aussi devant son cousin : « Il faut, écrivait-il à Ferdinand Lassalle, que j'écrive, de nouveau, d'humbles et douloureuses lettres à Charles Heine. »

Lassalle apparaissait à Heine comme « un fils des temps nouveaux, de cette génération nouvelle qui veut jouir,... durs gladiateurs ». Ces gladiateurs finirent tous hors du vrai combat, et assez mal. Pour lui, « le baiser lui devient impossible. J'embrasse, mais je ne sens rien ! » Avec cela, il perdait à la Bourse. Maintenant, il passait des journées entières et des soirées auprès de son feu, sans parler, tant ses lèvres étaient paralysées. « Quelle conversation allemande ! » soupirait Mathilde.

En avril 1846, il déménagea, dans la même rue du faubourg Poissonnière, au n° 41. La paralysie bulbaire s'accentuait. Il partit en juillet pour Barèges, mais la voiture le faisait tellement souffrir, qu'à partir de Bagnères-de-Bigorre il était forcé de prendre une chaise à porteurs.

Brouillé avec les Fould, accablé par son mal et par ses maladresses, il revint en septembre, sans résultat utile. La conduite de son cousin lui avait « brisé les

fibres du cœur ». Et il disait : « Je meurs de cette rupture », c'est-à-dire de cette aumône qui lui manquait.

Alors, le 27 septembre, il fit son premier testament; la pièce était écrite de sa main, Sichel et Mignet désignés comme exécuteurs. « Si je meurs à Paris, disait le texte, je veux être enterré au cimetière Montmartre, — pas ailleurs ; — car j'ai vécu mes meilleurs jours au milieu de la population du faubourg Montmartre », et il voulait être enterré en terre sainte « afin que les restes mortels de ma femme, qui professe avec tant de zèle la religion catholique, puissent un jour reposer à côté des miens... Ma grande et noble amie, toi qui as tant fait pour moi, je te dis adieu ! Adieu à toi aussi, patrie allemande, pays des mystères et des douleurs ! Sois rayonnante et heureuse ! »

Mais « le cruel Thanatos » attendit encore dix années avant de frapper le malade. Nul n'est maître de son destin. Il y eut comme une accalmie au commencement de 1847. Séparé « par six pièces » de la chambre où vivait Mathilde, il travaillait mieux dans son nouvel appartement. Ses « malentendus » avec son cousin étaient finis, et « il était même très content de lui ». Quitte à écrire, dans un post-scriptum au testament : « Avec mon oncle s'est éteinte l'étoile de mon bonheur. Mon corps est bien malade et je suis tout surpris de pouvoir supporter tant de souffrances. Mais je puise la consolation et la force dans les grandes sensations et dans l'inaltérable éclat de ma pensée. » Cette consolation-là,

par bonheur, lui restera jusqu'au terme. L'esprit de Heine n'a point subi de déchéance, dans l'affreuse ruine du corps.

Ses paupières paralysées ne se relevaient plus. Il ne pouvait ni lire ni aller au théâtre. Et Atta Troll, abrégé pour le public français, paraissait en traduction dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 mars, « faisait fureur. » Elle est pourtant d'un ennui cruel, cette lourde « satire du libéralisme en général », et cet ours bateleur, patriote, républicain, cette fantasmagorie de caricatures bizarres n'est pas même drôle.

Au printemps, Henri Heine perdait pied encore une fois : « Mes malheureuses affaires industrielles m'ont plongé dans une détresse d'argent... Quant aux médecins, je ne veux plus avoir affaire à eux. Je vois que tous ceux qui sont morts cet hiver ont été soignés par un médecin ». En juin, ce fut encore Montmorency, et le repos complet, il ne voulait plus que « se soigner ». Il laissait de côté sa provision de « belles plumes d'oie toutes taillées ». Mathilde jouait au jardinage, il renonçait à toute spéculation ; en octobre, on rentra pour déménager, 21 *ter*, rue de la Victoire, dans un appartement « plus élégant mais plus petit ». Et le médecin, rentré en grâce, mit le malade au jus d'herbes, remède significatif.

Dès le 4 décembre, le nouveau logis, obscur, bruyant, déplaisait. Le 29 décembre, on cherchait un autre refuge. Tout martyrisait le malade, qui arrivait, sans le savoir, au bord de ce « cercueil en matelas », qu'on a nommé « sa

bière préparatoire ». « Ah ! soupirait-il, si je pouvais donc avoir aujourd'hui à mon dîner un potage à l'orge mondé comme on en mange chez Lolotte, ou un soufflé comme Anna l'aime ». Il faut lui laisser décrire le cadeau prophétique dont Mathilde orna leur ménage pour le nouvel an : « Ma femme m'a acheté (de ses économies) mes étrennes d'avance pour 1848. Figure-toi une superbe... chaise percée, si belle vraiment que Hammonia ne rougirait pas de s'asseoir dessus. Je ne donnerais pas cette chaise pour le trône du roi de Prusse. »

Et sous ces auspices, l'année décisive commençait, l'année capitale où tout sombra pour Henri Heine, la vie privée avec ce qui lui restait de forces, la vie publique avec ce qui lui demeurait d'honneur.

Chassé de son appartement, durant les journées de l'hiver, par le tapage que faisaient au-dessous de sa chambre les chevaux de son « infâme propriétaire », abîmé par les nuits sans sommeil, Heine était bouleversé en outre par les crises de nerfs que Mathilde multipliait; il lui voyait casser les verres à boire entre ses dents. Et puis elle le « tourmentait terriblement. J'ai surtout à souffrir de son amour de la propreté; elle me rappelle notre servante Annette, qui louchait, et dont le récurage continuel me désespérait ». Un nouveau déménagement, 9, rue de Berlin, n'était pas fait pour rendre plus propre ce mobilier trop nomade, et Mathilde recommençait ce « ménage » des Danaïdes.

Il devint si malade, malgré les infusions d'herbes et

l'hydrothérapie, qu'on remit au docteur Gruby le gouvernement absolu du traitement. Gruby trancha dans le vif, et, pour séparer Heine de sa femme, l'envoya passer quatre mois chez le docteur Faultrier, 34, rue de Lourcine. Les journaux allemands le disaient mourant, la presse d'Angleterre annonçait sa mort. Et on commençait à lui donner de la morphine. Il recouvra, pourtant, grâce au repos dans la maison de santé, l'usage des mains, et la sensibilité du palais ; une paupière se rouvrit, et le poète fit alors une suprême visite aux Salles des Antiques, il revit au Louvre la Vénus de Milo. Il tomba sur une banquette, en face du marbre divin, et il se mit à sangloter : « Ah ! disait-il, que ne suis-je tombé là, mort, en cet instant ! C'était une mort poétique, païenne, superbe, que je méritais. Oui, j'aurais dû mourir dans cette angoisse. »

Mais un premier coup lui fut porté par les journées de février. Elles l'atteignaient grièvement dans ses intérêts matériels et littéraires : « Ma peur, assure-t-il, n'est point celle d'un richard qui tremble pour ses capitaux, mais bien la terreur secrète de l'artiste et du savant qui voit menacée toute notre civilisation humaniste... J'aime le peuple, mais je l'aime à distance. J'ai toujours combattu pour l'émancipation du peuple ; ce fut la grande affaire de ma vie ; cependant, dans les plus chaleureux moments de mes luttes, j'évitais le moindre contact avec les masses. » Il donnait, en désenchanté, des articles insignifiants sur les journées de février, dans la *Gazette*

d'Augsbourg, car, pour cet enfant perdu de la politique, le « Dieu-humanité ne valait pas mieux désormais que le Dieu-nature ». Celui qui a baptisé Heine « un décevant feu-follet », le connaissait bien.

C'est alors que la maladie l'abattait sans remède. « Les Madeleines les plus compromises, nous dit-il, furent purifiées par les flammes de mon ardeur et redevinrent vierges dans mes bras. Ces restaurations de virginités faillirent parfois, il est vrai, épuiser mes saintes forces... Pour faire ce métier superbe, il faut avant tout être doté de beaucoup d'argent et de beaucoup de santé. Or, un beau matin, par malheur, il advint, — c'était à la fin du mois de février 1848, — que ces deux choses si nécessaires vinrent à me manquer, et ma divinité en fut tellement ébranlée, qu'elle s'écroula misérablement. »

Ce n'était pas assez d'être foudroyé par l'ataxie. Ce n'était pas assez de voir « les élus du crétinisme portés en triomphe. » Le numéro 3 de la *Revue rétrospective*, dirigée par Taschereau, publia, le 1er mars, les papiers des fonds secrets au Ministère des Affaires étrangères ; et l'on put lire que l'incorruptible Henri Heine, si fier de son indépendance vingt fois proclamée, figurait là-dedans (et ce n'était qu'un fragment de comptes !) pour la somme compréhensive de 22.000 francs.

Il subit alors, outre le martyre physique, ce qu'il nommait lui-même « le plus cruel de tous les martyres, le ridicule. » La meute de ses ennemis, si longtemps fouaillée, le vit à terre, assommé de douleur et de honte ;

et elle lui sauta dessus. Les journaux allemands furent si cruels que ses amis les lui cachèrent jusqu'en mai. Alors, il « reçut en plein visage la boue de la *Gazette d'Augsbourg*, » et de l'*Allgemeine Zeitung*. Aveugle, torturé de crampes, il « sauta sur sa plume. » On l'accusait d'avoir été payé « pour ce qu'il n'avait pas écrit. » Il se défendit longuement ; mais il plaidait contre le fait matériel.

« Je ne relève, disait-il, que des assises où l'histoire de la littérature prononcera mon verdict. » L'histoire de la littérature n'est point un tribunal, mais un laboratoire. Recueillons seulement, dans les pénibles pages d'apologie, ces quelques phrases : il parle, — sur quel ton d'esclave ! — « des secours qu'il recevait du ministère Guizot... de la grande aumône que le peuple français prodiguait à tant de millions d'étrangers qui s'étaient compromis pour la cause de la Révolution... de secours demandés après le décret de la Diète. » Et ceci nous vaut la surprise d'apprendre que M. Guizot soutint les révolutionnaires ! Heine fait une idylle sur sa visite au ministère, sur la « bonté mélancolique » de Guizot. Il insinue que l'on rendait peut-être hommage à sa « réputation littéraire ». Il est certain que les contemporains disaient dédaigneusement : « Je ne crois pas du tout aux accusations d'espionnage. Il voyait trop peu de monde pour être bien renseigné. » Mais l'homme qui accepta la pension de son cousin Charles contre la promesse de ne rien publier sur les Heine, les Furtado ni les Fould, cet homme-là tempérait

ses critiques et enflait ses louanges officielles, en échange de la pension politique ; on n'avait qu'à refeuilleter ses ouvrages et ses articles pour en demeurer convaincu.

Les Allemands établis à Paris le couvraient d'outrages. « Il n'a été, dit cependant un professeur d'ici, ni un parasite ni un vendu. » Nous en serons d'accord, quand les mots du dictionnaire changeront de sens. Jusque-là, c'est un parasite, que l'homme vivant aux dépens d'autrui, et c'est un vendu, que l'homme dont on acheta les services ou le silence.

Ah ! le pauvre poète ! qu'il eût mieux fait de s'en tenir à ses *Lieder*, et aux visites quotidiennes du soir, que lui faisait, rue de Lourcine, Gérard de Nerval, traducteur bénévole, tandis que l'on battait la *Générale* et que l'on hurlait en cadence à travers les rues : « Des lampions ! des lampions ! »

Eloigné de Mathilde, Henri Heine avait fait le brave : « S'il lui prenait, disait-il, fantaisie de se mal conduire, je sais ce que je ferais maintenant : je lui donnerais la liberté ! » Il avait dû s'aliter deux mois et demi chez Faultrier ; mais la pension coûtait trop cher dans cette maison, et le 24 mai le malade était transporté dans son propre logis, à Passy.

C'était, au n° 64 de la Grande-Rue, un pavillon au fond d'un jardin. On asseyait l'infirme sous une tonnelle ; mais « il n'était plus qu'un pauvre diable malade ». Ruiné par la maladie, on le portait comme un enfant. Les jambes étaient mortes. Le cerveau seul et l'estomac restaient intacts.

« En cet état, confesse le malheureux homme, c'est un réel bienfait pour moi qu'il y ait quelqu'un dans le ciel, à qui je puis défiler constamment la litanie de mes maux, surtout après minuit, quand Mathilde s'est livrée au repos, dont elle a souvent fort besoin. Grâce à Dieu dans ces heures-là je ne suis point seul, et je puis prier et piailler tout mon soûl et sans me gêner, et je puis dévoiler mon cœur tout entier devant le Tout-Puissant et lui confier mainte chose que je suis forcé de taire même à ma propre femme. »

Il lisait la Bible « ce livre de Job qui a consolé tant de races d'hommes souffrants », il composait son « Miserere », dans lequel, « pauvre squelette décharné », il implore Dieu, et lui dit :

« O Dieu, abrège ma torture ! »

Et il faisait, le 10 juin, son deuxième testament, peu différent du premier. Il enjoignait que ses papiers fussent remis à « son frère bien-aimé Maximilien Heine, qui en fera ce que bon lui semblera. » On sait ce qu'en fit ledit frère « bien-aimé ». La miséricorde divine n'avait pas encore assez largement éclairé le triste malade, car il écrivait : « Après avoir vécu en bon païen, je désire aussi mourir, sans que le sacerdoce soit convié à mes funérailles ».

« On ne chantera pas de messe,
On ne dira point de Kadosch. »

répond l'écho de ce livre lugubre qu'il commençait alors, le *Livre de Lazare*, le mort vivant.

Son esprit « restait éveillé », devant ces émeutes qu'il appelle « anarchie universelle, tohu-bohu du monde, la folie de Dieu devenue visible ». Mathilde, elle, s'affolait, à voir ce malade qui en était au fauteuil roulant, jusqu'au jour prochain où les matelas l'enseveliront. Heine exaspéré supprimait un jour le perroquet : « Me voilà seule au monde, cria la femme éplorée. »

« Lors même que je ne mourrais pas bientôt, écrivait en septembre le malade maintenant couché sur le dos et crucifié par les moxas et les ventouses, la vie est perdue à jamais pour moi ; et pourtant j'aime la vie avec une passion si ardente ! Pour moi, il n'y a plus de belles cimes de montagne à gravir, plus de lèvres de femmes à baiser, plus même un bon repas à faire en compagnie de gais convives ; mes lèvres sont paralysées comme mes pieds, les organes de la manducation comme ceux de la sécrétion sont réduits à l'impuissance... Je ne puis ni digérer ni... »

Passy devenait trop humide avec l'automne. A la fin de septembre, Henri Heine était ramené dans son nouveau logis, 9, rue de Berlin, au coin de la rue d'Amsterdam.

CHAPITRE III

LES DERNIÈRES ANNÉES. LE MARTYRE (1848-1856)

« Je ne suis maintenant, soupirait Henri Heine, sur le grabat où il était cloué, qu'un pauvre Juif mortellement malade ». Depuis longtemps, la banqueroute de ses forces et de ses espérances s'était préparée ; l'autre année au retour de Barèges, comme il faisait visite à Théophile Gautier, personne de la maisonnée n'avait pu reconnaître Heine dans ce vilain petit Monsieur à redingote d'alpaga, les yeux sanguinolents derrière des lunettes bleues, le visage émacié, sali d'une barbe qu'il ne pouvait plus supprimer. Et il avait dû se nommer à ses amis intimes.

Hélas ! c'était encore le bon temps, ses mois de souffrance où il marchait seul par la ville. A présent, il était gisant sur ce lit orthopédique, où de longs cordons pendaient autour de lui, comme sur les couchettes d'hôpital, afin

qu'il pût se soulever. Et puis, le moment arrivait, où les mains trop paralysées ne saisissaient plus les cordons. Alors, on le coucha par terre, sur un monceau de matelas.

« Vraiment, avouait le malade, il s'est produit chez moi un retour à la religion. Est-ce la faute à la morphine ou aux cataplasmes, je ne sais. Mais cela est ainsi. Je crois de nouveau au Dieu personnel. Là où il n'y a plus de santé, plus d'argent, plus de raison humaine, là commence le christianisme. » Respect humain ou reste de rationalisme israëlite, l'infortuné ne parvint point jusqu'aux pieds du Consolateur. Et la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'est point levée sur le sépulcre de ce Lazare.

Installé temporairement au troisième étage, 50, rue d'Amsterdam, dans une de ces grandes maisons qui commençaient à déshonorer Paris, Henri Heine, ruiné par sa maladie coûteuse, n'avait que deux consolations, « sa femme française et la muse allemande ». Il travaillait sans cesse à ses vers, et il composait, avec son *Romanzero*, ce « livre de Lazare », le plus douloureux des chefs-d'œuvre ; plaintes, angoisses de la nuit, soubresauts physiques, noirs cauchemars de la morphine, hallucinations, le cruel petit livre conserve tout, exprime tout. Et ce n'est presque plus le livre d'un être vivant, il a rendu les sinistres horreurs de l'agonie, de la mort, presque. On dirait qu'on a retiré ces pages, comme on fit pour un manuscrit de Dante-Gabriel Rossetti, du cercueil où elles se moisissaient. « Domine, jam fœtet ! »

Heine, dans les sueurs nocturnes, revoit sa vie ; il revoit celle dont les approches l'ont jeté sur son grabat :

Tendrement elle avait, la femme noire,
Enfermé ma tête auprès de son cœur ;
Ah ! j'ai vu grisonner ma chevelure
A l'endroit qu'avaient arrosé ses pleurs.

Ses baisers m'ont fait infirme et malade,
Ils m'ont fait aveugle, ses lents baisers,
Elle a bu la moelle de mon échine,
Sa bouche sauvage, ardente à sucer.

Mon corps maintenant n'est plus qu'un cadavre
Dans lequel l'esprit survit enchaîné ;
Souvent le captif que sa honte navre
Se met en fureur, fait le forcené...

O vaine fureur ! Ta pire furie
Ne saurait tuer une mouche ! — Va,
Souffre ton destin, résigne-toi, prie
Tout bas, si tu peux prier, et pleurer !

(ZUM LAZARUS. II.)

Les images d'enfance lui revenaient dans l'insomnie : son petit camarade, noyé dans le Rhin, Wilhelm Wizewsky, apparaissait aux lueurs du feu tremblotant :

Wilhelm Wizewsky, tu mourus trop tôt,
Mais le chat, le chat est sauvé.

Et l'atroce ironie du monde se révélait au poète crucifié :

Rien en ce monde n'est parfait,

griffonnait-il :

J'ai raillé nuit et jour,
Ces messieurs et ces dames,
J'ai fait force bêtises
Et la sagesse m'a plus mal encore réussi.

La fille conçut, et fit un poupon,
Faut-il qu'on s'en lamente ?
Qui ne fut point fou dans sa vie
Ne fut jamais un sage.

(ZUM LAZARUS. V.)

Les terribles questions que pose l'existence vue face à face, il les ressassait sans relâche ; et il finissait en disant :

On nous ferme enfin la gueule
Avec de la terre. Mais
Est-ce donc une réponse ?

Alors, dans l'angoisse que sa femme ne fût trop malheureuse, quand on aurait fermé ses lèvres, à lui, avec la pelletée définitive, il suppliait les anges du ciel, les anges gardiens, et le Juif païen sanglotait à présent comme le dernier des pauvres diables :

Elle était à la fois ma femme et mon enfant,
Elle va devenir veuve, être une orpheline !
Je laisse dans ce monde, seule,
La femme, l'enfant, qui me croyant vainqueur,
Fidèle et sans souci reposait sur mon cœur.
Anges du ciel,
Protégez, défendez ma pauvre enfant, Mathilde !

(LAZARE. XVII.)

Quelquefois, des songes moins purs visitaient le grabat lugubre où il gisait, dévoré par l'eczéma, couvert

d'ulcères ou tenaillé par les abcès. Et l'hallucination morbide tournait au vampirisme :

HÉLÈNE.
Du fond du tombeau tu m'as fait sortir
Par la force de ta volonté-fée.
Tu m'as fait revivre au feu du désir :
— La flamme ne peut plus être étouffée !

Presse ta lèvre sur ma lèvre, fort !
— Cette haleine humaine est vraiment divine !
Je boirai ton âme dans ta poitrine !
Espérais-tu donc assouvir un Mort ?
(LAZARE. XIX.)

C'est au sortir de nuits pareilles qu'il écrivait à sa sœur Lotte, dont la plus jeune fille était morte : « Ce ne sont pas ceux qui meurent qui sont à plaindre, mais bien ceux qui souffrent des années et des années avant d'arriver à mourir… Des années de souffrance ! oh, bienheureux sont ceux qui en ont vite fini ! « Pour acquit », comme avait coutume de dire mon pauvre père. On se retourne dans son lit, on s'endort, et la dette est payée… La maladie est un malheur épouvantable. La mort est le moindre des maux. »

Il n'avait « personne (Mathilde ne compte pas !) avec qui dire tout ce qui le torturait et martyrisait, corps et âme ». Quand il était par trop malade, une de ces affreuses « gardes », mégères à tabatière et à ronflements, Mme l'Angoisse, comme il l'appelle, s'asseyait à son chevet ; vieux champignon de l'agonie, elle en aggravait les horreurs par ses services sordides. Et

Heine « pleurait chaque nuit » en pensant aux choses anciennes.

Il ne voulait pourtant être servi que par des femmes. Il fallait maintenant le gorger de morphine pour obtenir quatre heures de repos. Et Mathilde se démettait le pied, tombait malade aussi.

Malheureusement, la souffrance ne supprimait point ce vice de l'esprit qui lui avait tant et tant nui : martyr, il restait venimeux. Des lettres inédites ont donné récemment la preuve que Heine avait voulu, mais vainement, faire chanter Franz Liszt ainsi qu'il avait fait chanter durant dix années Giacomo Meyerbeer. Liszt avait résisté ; Heine l'exécrait : en 1849, il cingla cruellement le rapsode Hongrois et ses prétentions héroïques, il évoqua ce fameux sabre que Dantan a mis aux côtés du pianiste, dans sa caricature :

Il n'a pas eu de mal, le chevalier François :
Son sabre, il est dans la commode !

(LAZARE. XVIII.)

Liszt, si généreux d'ordinaire, devait venger mortellement cette injure. « Au banquet anniversaire de sa naissance, raconte Richard Wagner, la conversation tourna en discussion à propos de Henri Heine sur lequel Liszt exprima des opinions captieuses (?). Mme Wesendonck lui ayant demandé s'il ne croyait pas que le nom de Heine serait inscrit au temple de l'Immortalité, Liszt répondit vivement : « Oui, mais avec de la boue ! »

réplique qui, bien entendu, produisit une certaine sensation ». C'était six mois après la mort de Heine ! et la boue qu'il avait jetée sur les autres commençait à rejaillir sur sa tombe fraîche. « C'est une charogne ! » grommellera le dur Proud'hon. Il ne faut point braver la vie : elle se venge !

Le moribond lettré gaminait encore. Devant la cheminée flambante, où brûlaient « des forêts entières », quand il avait tiré de derrière son traversin, le sac d'écus et recompté l'argent pour la dépense ménagère, il faisait encore des vers ironiques, comme au bon temps :

Bon Conseil

Laisse là tristesse et honte :
L'air impudent ! Verbe haut !
Tu n'auras plus de mécompte,
Et tu pourras, vite et tôt,
Mettre ta Promise au chaud.

Couvre d'or les musicantes,
Car le crincrin fait le bal.
Embrasse tes belles-tantes,
Même en pensant : « Le haut mal
Vous emporte sur son pal ! »

Parle toujours bien des princes,
Et pour les femmes, sois bon.
Ne fais pas tes boudins minces
Quand tu saignes un cochon.

Si tu détestes le temple,
Vas-y d'autant plus, vieux fou.
Fais un grand salut, bien ample,
Au Pasteur, offre au grigou
Quelques flacons à long cou.

Si ça te démange, gratte
En bon gentleman, ta chair.
Si tes souliers sur ta patte
Froissent ta peau délicate,
Mets des pantoufles, mon Cher.

Si ta soupe est mal poivrée,
Maîtrise bien ton courroux;
Dis à ta femme ; « Adorée,
Tout ce que tu cuis est doux ! »

Si pour un châle elle bêle,
Va vite en acheter deux.
Mets en sus de la dentelle,
Des épingles d'or, bien mieux,
Quelques joyaux précieux.

Suis ce conseil salutaire :
Tu posséderas bientôt
La félicité là-haut,
Et la paix sur cette terre.

(Dernières poésies).

Il lisait Dickens, surtout le Pickwick-Club, et Gogol. Mais la terreur d'être aveugle le torturait. Heureusement Gruby remettait l'estomac en fonctions, et les joies de la gourmandise recommençaient pour le malade. Il expurgeait ses anciens livres, brûlait ses brouillons, « fleurs empoisonnées ou fleurs inoffensives » pour « agir loyalement avec le bon Dieu ». Croyait-il donc que le blasphème se détruit ? La punition de l'écrivain, le châtiment de certaines pages, c'est leur éternité, c'est notre impuissance à les détruire au temps où nous en aurions honte et regret.

Il y avait de terribles heures dans le ménage désorga-

nisé ; c'est quand on était obligé de prendre « une garde-malade exaspérante par sa gourmandise, à peau noire comme une négresse, et qui coûtait 5 francs par jour ». Il y en avait de meilleures, car on le soignait en somme avec beaucoup de zèle. Le matin, on donnait à l'infirme un bain tiède, puis on le portait avec des précautions infinies sur une couchette fraîche et très moelleuse, car il souffrait au moindre choc. « Vous voyez, docteur, disait-il à Gruby, comme je suis estimé à Paris : on me porte en triomphe ». Il faisait un repas substantiel, viande saignante, fruits, bordeaux coupé d'eau. Puis il se mettait à dicter ou se faisait lire, par son secrétaire allemand, les livres allemands, dont il faisait provision ; la chambre était vaste, aérée, meublée simplement d'un lit, et de quelques fauteuils en cercle, vis-à-vis d'un bureau encombré, où la bonne prenait les papiers de Monsieur, vers ou prose, pour allumer le feu. L'après-midi, les fauteuils étaient parfois occupés par des amis, des Allemands, ou des dames du monde. Mais les visites devenaient chaque mois de plus en plus rares. « C'est vous, Berlioz, disait Heine au musicien qui entrait, vous venez me voir : toujours original, mon cher ! »

Mathilde avait pieusement conservé le salon de velours grenat ; son portrait à l'huile y trônait, parmi les portraits de famille. La petite bibliothèque ne contenait que les ouvrages de Heine, en lourdes reliures. Et il y avait toujours des fleurs dans les vases sur la cheminée. C'était un intérieur tel que nos professeurs d'allemand juifs

nous en ont fait connaître. A six heures, on apportait au malade un dîner simple, mais réconfortant et varié. Il avait recouvré l'appétit, se montrait exigeant, et certains jours, il célébrait le génie de sa cuisinière, tout en regrettant les brioches aux confitures et le café de l'Allemagne. La nuit venait, la triste nuit sans sommeil, Mathilde se retirait à l'autre bout de l'appartement, dormait, engraissait ou suait selon la saison. Et la garde s'installait, tabatière en main, pour veiller Henri Heine, presque toujours après minuit.

Tout cela coûtait cher; Heine finissait l'année en demandant 1.200 francs à sa mère. Mathilde gaspillait toujours: mais « si elle n'était pas là, disait Heine qui se louait sans cesse de ses soins, la vie n'aurait plus aucun intérêt pour moi; elle m'aide à porter le fardeau, dont je me serais débarrassé, à coup sûr, si j'avais été seul ». Il voyait rarement même son dernier médecin, « si petit d'ailleurs que je puis presque dire que je n'ai pas de médecin ». Quand nous avons connu Gruby, à la fin de sa carrière, il montait sur un tabouret pour ausculter les plus petites de ses clientes.

Mais l'homme malade travaillait toujours. En attendant « la mort de toute littérature » que lui présage la démocratie, « liberté et égalité du style », il publie, en octobre, le *Romanzero* qu'il voulait d'abord laisser après lui pour une publication posthume. C'était, pour la plus grande partie, des visions; écrit presque entièrement après 1848, les hallucinations du mal, les délires macabres de la mor-

phine s'y retrouvent, avec une conception navrée de la vie, et le retour à la race originelle et aux amours de l'enfance. Un rien, une phrase lue dans Augustin Thierry, donne naissance à ces pièces de plus en plus sobres et simples dans leur forme, dont les manuscrits sont couverts par les variantes, les ratures, les repentirs d'un art toujours plus raffiné. Mais les défauts du solitaire y apparaissent eux aussi, plus évidents : le goût sémite, clinquant et vulgaire, la manie d'actualité qui démodera l'œuvre, les odieux mots français germanisés, qui surabondent, les allusions éphémères aux gens et aux faits passagers.

Les « quintaux d'opium » engourdissaient Heine. Et si la forme impeccable lui demeurait, le fond n'était plus aussi riche. Il s'égarait jusqu'à donner au directeur du Théâtre de la Reine, à Londres, un ballet sur la légende de *Faust*. Ne croyait-il pas « lutter avec le grand Wolfgang Gœthe ». L'accès de délire passé, lui-même traitait l'œuvre de « caduque ». On osera donc reconnaître qu'elle est négligeable.

A certains jours, il espérait encore aller se soigner à Gastein, ou se fixer à Hambourg. Puis une rechute lui dictait un troisième testament; le 13 novembre, à 6 heures du soir, dans une chambre à une croisée sur la cour, 50, rue d'Amsterdam, M. Henri Heine, docteur en droit, par-devant Mes F.-L. Ducloux et C.-L.-E. Rousse, notaires à Paris, et en présence du boulanger Jacot, et de l'épicier Grouchy, voisins de quartier, instituait Mathilde-

Crescence Heine, née Mirat, pour légataire universelle, sans aucunes conditions, ni restrictions.

Les papiers, légués à Louis van Embden, son neveu, ne devaient être publiés que sous conditions. Heine exigeait qu'on lui ouvrît une veine, après son décès, afin d'éviter qu'on ne mît au cercueil un cataleptique ou un léthargique. Car il prévoyait maintenant l'aphasie possible, et l'engourdissement produit par l'opium le terrifiait.

Il insistait sur le succès du *Romanzero*. On le lisait beaucoup en Allemagne. « C'est, confessait-il, une œuvre bien faible, mais il ne faut pas le dire. Mes forces étaient paralysées lorsque je l'écrivis. » Il y eut cependant un lecteur rebelle ; Richard Wagner, qui pour le *Hollandais volant*, pour *Tannhaüser*, pour *Lohengrin*, pour *Tristan* et même pour *Parsifal*, devait bien des idées à Heine, — qu'on lise l'*Allemagne* et les *Elementargeister*, — Richard Wagner qui accomplit en musique l'œuvre superbe, esquissée par Heine dans la poésie allemande. Wagner écrivait en octobre 1851 : « Je voyais le moment où nous serions descendus si bas, intellectuellement parlant, qu'un nouveau livre de Henri Heine serait salué comme un stimulant bienvenu. Et, en effet, voilà que peu de temps après, le *Romanzero* de ce poète, dont plus personne ne se souciait, vint jeter l'alarme dans les journaux avec le bruit dont Heine était coutumier. J'en ris aux éclats. Je fais partie du nombre, sans doute très petit, des Allemands qui n'ont jamais ouvert cet ouvrage. Au demeurant, on dit qu'il n'est pas sans mérite ». On

voudrait bien en dire autant sur les *libretti* de Wagner.

Heine avait reçu 6.000 marks du *Romanzero*. C'était une bouchée pour Mathilde. « Meine Frau » jetait l'argent par les fenêtres. « Il y a vraiment, disait le pauvre Heine, de quoi me réduire au désespoir... Ma dépensière s'est acheté aussi une nouvelle robe verte que j'ai surnommée la robe *Vitzilipuztli*, car j'ai calculé qu'elle m'a coûté précisément la somme que j'ai reçue pour le poème qui porte ce titre et qui fait partie du *Romanzero*. Elle est coûteuse en diable ». Puis c'était des cachemires, et la bourse rouge se vidait, et Heine même en parlait dans ses *mélodies hébraïques* :

> « Et acheter avec cela pour sa pauvre
> Epouse légitime
> Un cachemire, dont elle a si grand besoin. »

C'est ce qui l'avait amené, jadis, à tant de compromis. Oubliait-il donc ces accidents, ou croyait-il les pallier, l'homme qui osait écrire, trois ans après la publication des papiers ministériels : « Vraiment, en matière d'argent, je n'ai jamais donné prise à personne ! »

Il était méfiant, pourtant, brûlait tous ses papiers intimes. Sévère témoin de la société déchue avec Louis-Philippe, sentait-il qu'il comparaîtrait lui aussi, à la barre où il appelait tous ses contemporains ?

Le moindre évènement domestique, visite de famille ou chaleur excessive, le laissait « brisé ». Et il le reconnaissait lui-même : « Mon excitation d'esprit est bien plus un

effet de la maladie que du génie... Dans ces nuits terribles, folle de douleur, ma pauvre tête se jette çà et là, et les clochettes du vieux bonnet de folie résonnent alors avec une impitoyable gaîté ». Gaîté macabre, qui est celle des anciennes Danses des Morts.

Pourtant, il croyait commencer l'année 1853 dans un état meilleur. Il se sentait mieux. Mathilde fêtait le nouvel an à sa manière, en mettant des « rideaux blancs, neufs, aux fenêtres. Elle est au comble du bonheur, car j'ai dépensé une forte somme pour acheter du linge. Le linge lui fait encore plus de plaisir que les belles toilettes. Nous vivons très unis, cela veut dire que je lui cède en toutes choses ». La grosse femme vieillissait, et elle s'en apercevait, et il fallait la consoler.

Heine s'épuisait de travail. Mais « tant que l'homme vit, disait-il, il doit continuer à faire sa besogne ». Il fit la sienne, héroïquement, jusqu'au bout ; son activité littéraire se surexcitait même. « Je n'ai pas eu, disait-il stoïquement, beaucoup de chance en ce monde; mais ma vie aurait pu être pire qu'elle ne l'est. C'est par des réflexions de ce genre que se consolent les chiens qui n'ont été assommés qu'à moitié ».

Ses *Dieux en exil*, dont il venait d'écrire la Préface, paraissaient dans la *Revue des Deux Mondes*, avec un « succès énorme », naturellement. Mais le mal recommençait à s'affirmer, par une laryngite qui l'étouffa, par un anthrax au dos qui rendit nécessaire une intervention chirurgicale très pénible,

Dans ce Paris qu'on lui bouleversait, dans ce monde effroyable, « grand hôtel-Dieu sans Dieu », le malade sentait venir l'heure noire : « Je vais parfaitement mal », annonçait-il à Campe ; et comme Alexandre Dumas différait une visite promise : « Si vous remettez votre visite encore longtemps, lui écrivait Heine, il se pourra bien que vous ne me trouviez plus dans mon appartement actuel, rue d'Amsterdam, n° 50, et que je sois déjà parti pour une autre demeure. Je ne me fais pas une grande idée de ma future résidence ; je sais seulement qu'on y entre par un couloir obscur et fétide, et cette entrée me déplaît d'avance ; aussi ma femme pleure quand je parle de ce déménagement ». Dumas publia cette lettre dans son *Mousquetaire,* avec des commentaires macaroniques, et elle a été amplifiée par M. Philibert Audebrand.

Heine devait faire encore deux déménagements temporaires avant le déménagement final. Pour l'heure, la maison voisine de la sienne brûla ; non seulement il courut des risques pendant l'incendie ; mais il eut à subir la reconstruction, qui le rendait « fou ».

Ses méditations lugubres le ramenaient de plus en plus aux sources vraies, qu'il approcha sans jamais s'y désaltérer : « Ce n'est pas moi qui ferai désormais la propagande pour l'athéisme... les années de la vanité sont passées ». Il faisait son *mea culpa* des ironies anciennes, brûlait son manuscrit sur Hegel, il aurait voulu pouvoir ne point réimprimer *l'Allemagne*. Mais

quoi ? « la flèche n'appartient plus à l'archer », et il en avait tant lancé, de ces flèches empoisonnées !

Et puis, il y avait les joies du succès immédiat ; outre des pantomimes alimentaires comme la *déesse Diane*, il préparait cette *Lutèce* qui lui donnait, en France, son dernier éclair de renommée. Il avait beau revendiquer ses droits de poète, « rien, rien qu'un poète », c'était, alors moins qu'aujourd'hui, mais c'était déjà cependant la prose, la triste prose qui amenait le public à l'auteur.

Pendant qu'il abandonnait à jamais « les bastringues de la philosophie » et liquidait avec un zèle tenace son arriéré littéraire, il sentait « la main de Dieu peser sur lui, et craqueter au loin la cliquette de Saint-Lazare… » Et il déménageait, pour l'avant-dernière fois, au bout des Batignolles, Grand'Rue, n° 51, près la Barrière. Il célébrait son petit jardin, ses pruniers ; mais tout de suite, il reconnaissait que la maison était humide. Et, le 12 octobre, Mathilde arrêtait un appartement « plus chaud », avenue Matignon, n° 3.

Ce fut la dernière étape. Il s'installait, « sans accident » le 6 novembre au soir. « Le voyage a été long et pénible, parce que, quelques jours auparavant, j'avais subi une opération, et je suis dans ce moment-ci excessivement faible et épuisé. » Le logement, au troisième et dernier étage, vaste, clair, aéré, donnait sur un balcon-terrasse où l'on transportait le malade quand il faisait beau ; et nos pères ont vu, durant deux années, un long paquet blanc sous un store tendu, en haut de cette maison qui

existe toujours; c'était le lit de Henri Heine, c'est de là-haut que le malade regardait les beaux équipages, la voiture aux chèvres, la foule bariolée des piétons, tandis que montaient jusqu'à lui l'appel du marchand de coco avec sa fontaine en velours et en argent, et les roulades stridentes de Polichinelle.

L'hiver 1854-1855 fut horrible. Malgré les souffrances que lui causait « ce jésuite de Campe », Heine dut lui abandonner le soin de revoir ses épreuves. « Plutôt que de me fatiguer les yeux, j'aime mieux que mon immortalité soit abrégée de plusieurs années ». Il s'enfonçait dans l'égoïsme défensif des gens très malades.

Il n'avait pu se faire à la dictée : « Notre langue, disait-il, s'adresse à l'œil aussi bien qu'à l'oreille ». Il peinait donc, à griffonner ses ouvrages au crayon, en grosses lettres, sur du papier grand format. Quand l'asthme et la toux spasmodique ne l'abîmait pas, quand la bonne ne prenait pas les feuilles écrites, quand son secrétaire Richard Reinhold ne mettait pas la clef sous la porte, il s'essayait, paralysé, aveugle, n'ayant qu'un demi-mouvement du côté droit et une lueur sous la paupière droite, à composer encore, à raturer et à limer. Les visites le fatiguaient, sauf cependant celle qu'il a décrite avec tant de complaisance :

« Ayez honte, disait-il à Dumas qui ne venait toujours point. Tandis que vous, jeune homme, qui demeurez rue d'Amsterdam, vous tardez à venir, un vieillard de 75 ans, qui demeure au Marais, et qui s'obstine à faire toutes

ses courses à pied, enfin notre illustre doyen Béranger, est venu me voir l'autre jour, malgré le mauvais temps qu'il faisait.

« Je n'avais pas vu Béranger depuis 24 ans, et je l'ai trouvé alerte comme un gamin de Paris. Une dame, dont vous devinez le nom, et qui était présente lors de la visite de Béranger, était émerveillée de sa bonne mine, et lorsqu'il disait qu'il avait 75 ans, elle ne voulait absolument pas l'en croire, et s'évertuait à soutenir qu'il ne pouvait avoir que 60 ans tout au plus.

« La réponse que lui fit le chansonnier m'a égayé pour toute une journée ; car, avec ce ton à la fois triste et malin, avec cette feinte bonhomie sous laquelle se cache la finesse la plus narquoise, il dit, en traînant doucereusement sur ses paroles : « Vous vous trompez, Madame, et, si vous pouviez me permettre de vous en donner la preuve, je vous prouverais bien que vous avez tort, et que j'ai réellement mes 75 ans ! » Quel vénérable polisson ! » Et l'on appréciera sans doute le bon goût, le ton raffiné de ce marivaudage équivoque et sénile, au chevet d'un moribond. Mais quoi ? l'on se souvient toujours d'avoir fait *Ma Grand'mère* !

Lutèce parut au printemps, manifeste suprême contre la démocratie intellectuelle, et en même temps contre la réaction allemande : « Je les ai détestés et combattus, disait Heine dans la Préface vengeresse, pendant toute ma vie, et maintenant que l'épée tombe de la main du moribond, je me suis consolé par la conviction que le com-

munisme les écrasera ainsi qu'on écrase un crapaud. Dans cette conviction, je puis sans inquiétude quitter le monde. »

Son but était de fournir un tableau complet du règne périmé, un « daguerréotype historique ». Et il voulait « mettre continuellement à nu l'outrecuidance ignoble et ridicule et la nullité complète de la bourgeoisie régnante ». Mais son œuvre a pâli, comme les vieux daguerréotypes où l'on retrouve à peine des figures surannées. Le genre était faux ; réunir et remanier ces vieilles correspondances étrangères dont il a dit lui-même : « à quoi sert de censurer à Augsbourg les péchés qui se commettent au bord de la Seine ? » décrire ce « nouveau monde des épiciers » qu'il voyait mal et du dehors, et, de suppressions en modifications, d'axiomes incertains en gamineries périmées, bourrer un livre incohérent, ce n'était pas là faire une œuvre.

Paris s'occupa cependant, « huit jours », et même « une quinzaine », du livre qui portait son nom. Michel Lévy, le nouvel éditeur de Heine, le soutenait avec zèle, et le poète avait la récompense d'un travail poursuivi cinq à six heures par jour, durant deux mois, au milieu des pires tortures. Il croyait même « être parvenu à donner l'achèvement du style que possède l'original ». Il répétait : « Je suis un rossignol allemand qui a fait son nid dans la perruque de M. de Voltaire. » Et ce fut sa dernière joie, avec le « succès fabuleux de ses poésies » traduites dans le français d'Edouard Grenier ou de Saint-René-Taillandier.

Il restait brave et coquet devant « la maladie qui abrutit même les bêtes ». Et il trouvait encore des mots heureux ; avec une offrande pour les petits Incurables, il écrivait à Dumas : « J'aime, de temps en temps, à faire remettre une carte chez le bon Dieu. » Il aimait beaucoup les enfants ; la directrice de l'Hippodrome, amie de Mathilde, en avait trois qui venaient avenue Matignon. Heine s'amusait à leur dépeindre son fameux Paradis de confiseur, et disait que les anges s'essuient avec leurs ailes ; « Oh, les sales », s'écriait le petit filleul du poète, dont ces anges à l'allemande dégoûtaient l'esprit parisien.

« Mon corps souffre de grands tourments, disait Heine, mais mon âme est unie comme une glace, et a encore parfois de beaux levers et couchers de soleil ». Son imagination lui donnait la comédie durant la nuit. Il se résignait aux haines : « Du moment qu'un homme s'élève au-dessus des autres, on lui fait son procès, comme troublant l'équilibre de la littérature crasseuse... De notre temps, la duplicité et la mauvaise foi prédominent. Mais ceux qui sèment le mal récolteront le malheur et courent à leur propre perte... Les larmes de ceux qu'ils ont offensés en appelleront au ciel contre eux. La main de Dieu s'est lourdement appesantie sur moi aussi ; serait-ce pour me punir ou pour m'éprouver ? Je n'en sais rien ».

Ses sens exacerbés lui donnaient des pressentiments, il prédisait l'arrivée de ceux qu'il aimait. A l'automne,

une dame de lettres s'insinua dans l'intimité du mourant ; elle lui parlait allemand, car elle était sa « payse », et il se ranimait pour une sorte de coquetage littéraire ; il y gagna quelque distraction, et la dame eut la chance de mettre son nom auprès d'un nom illustre ; il l'appelait la Mouche, parce qu'elle cachetait ses lettres avec une mouche ; l'insecte littéraire bourdonnait près de ce demi-cadavre ; « plutôt agréable que belle », nous dit-on, et nous le croirions, s'il n'y avait point ses portraits ; à son point de vue, elle fit bien : qui donc nommerait maintenant, si elle n'avait assisté les derniers mois de Henri Heine, Mme Camille Selden ?

« L'écrivassier Weill, un autre gredin plus malpropre, plus méchant et plus dangereux », ainsi que l'a défini Heine, vingt fois chassé, revenait encore ; il vint une fois avec Got, de la Comédie française. *Ratcliff* avait été traduit, en janvier 1840, dans la *Revue de Paris*, et l'on songeait maintenant à l'adapter pour la scène française. Got trouvait Heine « perclus comme Scarron, railleur comme Voltaire, Juif, Prussien, Français, protestant, athée, critique, poète, tout ! Esprit étrange, flamme sortie souvent d'un fumier ». Le pauvre poète en était aux visites de cabotins ; et les cabotins le prenaient de haut, en bons fonctionnaires.

La tragi-comédie allait prendre fin avec 1856. L'homme martyr s'émaciait de plus en plus. Ceux qui le visitaient encore, admiraient ses mains diaphanes « transparentes, lumineuses », et « l'air de jeunesse dont ce

moribond était comme enveloppé ». Mais son pauvre corps, réduit par l'atrophie, son corps enlinceulé dans la flanelle, semblait d'un enfant malingre. Les pieds, quand on le transportait, ballottaient inertes, et les contractions affreuses, ce qu'il nommait « ses crampes » avaient fait tourner les talons à la place du cou-de-pied.

« O Dieu, disait-il, que la Mort est laide et amère ! » Les poisons l'hallucinaient. Des visions telles que le licteur rouge, fréquentes dans ses derniers vers, sont de vrais phénomènes du « double », comme les Nuits de Musset. « Im Traum ». en rêve, ces deux mots reviennent toujours chez Heine. Il luttait pourtant, et, six jours avant sa mort, dictait une lettre d'affaires à Michel Lévy, spécifiait les détails techniques, de feuilles, de corrections. Le feu prenait deux fois à la tête de son grabat dans la cheminée trop bourrée.

Il arrivait péniblement à l'hôtellerie commune, qu'il avait décrite seize ans auparavant, « méchante auberge où l'on ouvre la porte avec une pelle, où la chambre est si étroite, si froide, si obscure, mais où l'on dort bien, trop bien presque ». Des songes macabres l'y préparaient. Et puis la dernière nuit vint : « Je suis perdu, répétait Heine ». L'angine de poitrine l'étouffait. Depuis trois jours, les vomissements douloureux, que Gruby ne parvenait plus à calmer par les compresses d'eau glacée sur l'estomac, annonçaient la fin. Cette nuit du 16 au 17 février fut terrible ; le mourant conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. Dans l'ombre glaciale, à cinq

heures du matin, sans que l'on eût réveillé Mathilde, enfoncée dans son somme de grosse femme, Henri Heine expirait. La garde-malade Catherine Bourlois, et Pauline, la bonne, assistaient seules à ses derniers moments.

Notre Dame de Kevlaar n'est point venue le délivrer. Il est mort bravement, cet homme qui avait laidement vécu. Purifié par tant de souffrances, il entrait dans l'éternité, après avoir traîné la vie lamentable du « gendelettre. » Serait-il donc vrai que la miséricorde divine n'est pas pour tous ? Triste spectacle, de cet homme, de ce martyr, qui s'approche de la source éternelle, et qui en demeure sevré, qui le sait, et ne peut y boire avec ses lèvres misérables !

Du moins, une suprême honte fut épargnée au malheureux. Il n'eût point de bel enterrement. Il avait défendu tout discours, et toute cérémonie. Ses vœux furent comblés ; derrière son cercueil, qui s'en allait au cimetière Montmartre le 20 février 1856, par une matinée brumeuse et froide, il y avait « six à sept personnes ». Mathilde avait quitté l'appartement une heure avant le convoi. Elle avait chargé le docteur Gruby d'avertir la famille Heine. Retirée aux Batignolles, rue Lécluse, la « pauvre enfant » qui était devenue une dondon à perroquet, à serins et à chiens, survécut vingt-sept années à son « pauvre homme ». Nantie de rentes par la famille Heine et par les éditeurs, elle trépassait à Passy, le 20 février 1883, jour anniversaire de l'enterrement d'Henri Heine, pour avoir trop bien déjeuné. Et elle avait laissé gâcher, négocier, bro-

canter les papiers par les héritiers allemands et par un M. Julia, « ancien préfet », son conseil. Comme la Mumma d'Atta Troll.

> « Quand la main du destin la sépara
> De son glorieux et noble époux,
> Elle ne mourut point de chagrin,
> Elle ne trépassa point de mélancolie ».
>
> (Atta Troll. XXVI.)

Elle avait soixante-huit ans quand on la coucha près de Heine, pour son dernier sommeil.

Un seul chroniqueur, Villemot, fit un article convenable sur le mort. Veuillot, par je ne sais quelle aberration, prétendit voir en Heine, qu'il admirait malgré tout, « le poète parisien par excellence », ce qu'il n'était aucunement. Neuf ans après la mort, le sieur Jules Janin, homme à succès, fit un article abject dans l'*Indépendance belge ;* Baudelaire voulut répondre, la réponse ne parut point. Le poète des *Fleurs du Mal* fit mieux ; il plaçait Henri Heine entre ceux qu'il nomme magnifiquement (ce sont ses pairs !) « Ces pauvres diables, qui sont la couronne de l'humanité ! »

Le bon Théo, le grand Théo, trop ému, peut-être, amoncela sur son ancien ami des métaphores plus nombreuses que cohérentes, et donna beau jeu à Veuillot. Henri Heine comptait sur un article de Sainte-Beuve, il n'eut que les injures dont l'auteur du *Livre d'amour*, le poète raté, le sénateur impérial à 30.000 francs, saluait inlassablement sa mémoire, l'appelant « misérable

coquin » à tout venant. Et la vertu d'un Sainte-Beuve, la propreté morale et physique d'un Sainte-Beuve, donnaient leçon et tenaient tête à la touchante admiration que conservaient à Henri Heine ces deux gentilshommes de lettres, Edmond et Jules de Goncourt.

Les derniers vers de Henri Heine parurent en 1869. C'était le complément d'une œuvre éternelle. Il avait raison de se dire « rien que poète ». Sans ses poèmes, lirait-on sa prose plus qu'on ne lit M. Louis Bœrne, préfacé par M. de Cormenin ? Sa fameuse ironie, c'est ce qu'il y a de caduc dans son œuvre. Et il fut facile à un Gottfried Keller de faire rire en parodiant *Atta Troll* et le *Romanzero* dans son *Pharmacien de Chamounix*.

Mais Heine posséda si pleinement ce qu'il proclamait « l'honneur de l'artiste, la belle forme » qu'il est au premier rang, dans cette nation où rayonne Gœthe. Les traductions barbares ne peuvent refléter cette œuvre ; lui-même, prose ou vers, y accumulait les contresens et le jargon. Et moi, je sais trop que je pourrais dire, avec le licencié Pero Perez, curé de son cher Don Quichotte : « Cela lui a bien enlevé de son prix. Ainsi feront, d'ailleurs, tous ceux qui voudront traduire les ouvrages en vers dans une autre langue ; quelque soin qu'ils y mettent, et quelque habileté qu'ils déploient, jamais ils ne donneront à ces ouvrages la perfection qu'ils possèdent dans la langue originale. »

Poète lyrique allemand, le premier des poètes lyriques allemands, Henri Heine a le droit d'écrire :

Je suis un poète allemand.
Connu en terre allemande.
Si l'on nomme les meilleurs noms
On doit nommer aussi le mien.

(HEIMKEHR. 15.)

Chantant sous l'impression directe de la vie, en probe ouvrier du fond et de la forme, il s'est vu renier par l'Allemagne. Sa statue lui a été refusée, une simple plaque désigne la maison natale à Düsseldorf. L'image qu'une impératrice avait élevée à Corfou, fut donnée à la ville de Hambourg par le nouveau propriétaire, qui avait honte d'Henri Heine, et l'on dit qu'elle est maintenant échouée à Halle, dans un jardin de restaurant.

Alors, que l'Allemagne se résigne donc à reconnaître qu'elle n'a pas eu depuis Gœthe (sauf Lenau qui est d'Autriche) un seul véritable poète. Les disciples de M. de Bismarck devraient pourtant se rappeler le jugement du chancelier, exact évaluateur d'hommes : quand on repoussa Henri Heine du sol allemand, l'Homme de fer grommela : « Eh ! ces Messieurs-là oublient-ils donc tout à fait que Heine est un poète de *Lieder*, auprès duquel Gœthe seul peut-être nommé, et que le Lied est justement une forme de poésie particulièrement allemande ? »

Mais quoi ? Marx, Bebel et Mœhring citent Heine. Et cela est inexpiable, pour les « crapauds » bourgeois que le communisme doit écraser.

Heine se trompait quand il déclarait avoir pris la

poésie « comme un moyen pour un but saint ». Le but est nul, ou éphémère. Sa poésie reste éternelle, en ce qu'elle a de purement humain.

Et il a dit, un jour où il parlait mieux : « Qu'exigez-vous de plus d'un poète ? Nous sommes tous mortels ; nous descendons dans le tombeau, et nous laissons derrière nous notre parole. Et quand cette parole a rempli sa mission, alors elle retourne dans le sein de Dieu, cet asile commun de toutes les paroles de poète, cette patrie de toute harmonie. »

Et il a dit encore : « L'histoire littéraire est une grande morgue où chacun vient chercher ses morts. » C'est aussi, c'est surtout, pour nous autres, l'étal où le physiologiste vient choisir ses sujets, les étend sur la dalle de dissection, les étudie sans passion, sans sympathie et sans pitié.

Mais, au point de vue des Français, Henri Heine n'est point le plus hostile parmi tous les envahisseurs d'un temps où nos artistes s'appelaient Meyerbeer, Offenbach ou Halévy. Parmi tous les gredins rhénans qui se sont rués sur la France pour en déshonorer les arts et pour défaire la patrie, celui-ci ne fut point des pires. Ne soyons pas impitoyables : cet homme a tout pour répugner, race, caractère : pourtant, plaignons-le, nous autres, les écrivains : car il sut conserver, malgré l'origine équivoque et la vie fangeuse, l'intégrité de son génie poétique. Les sales histoires de Heine, on peut les oublier. Jamais on n'oubliera que ce poète fut le plus

grand poète d'une des passions maîtresses qui éternisent l'être humain : l'amour, le désespoir d'amour. Et c'est assez, et c'est énorme, s'il mérite la louange qu'il s'est décernée à lui-même, « du meilleur fabricant de Lieder ». Pour tout le reste, — vie publique, vie privée, talent, caractère, — un pauvre homme, dans tous les sens de ce mot, et rien que cela !

BIBLIOGRAPHIE

Voici les livres dont je me suis servi surtout :

Editions.

Heinrich Heine's sæmmtliche Werke. mit Einleitungen, Erlaüterungen, Anmerkungen, u. s. w., von Dr E. Elster. 7 vol. in-8°. Leipzig. 1887 et suivantes.

Heine's Werke. Hambourg, 1876, in-12.

— — 1885, in-12, (t. XII. Biographie par Karpeles).

Œuvres complètes. Michel Lévy. édit. Paris, 15 vol. in-12.

Mémoires de Henri Heine, trad. Bourdeau. Paris, 1884, in-12.

Heinrich Heine's Autobiographie. herausg. von G. Karpeles. Berlin, 1888, in-8°.

Verzeichnis einer H. H. Bibliothek, von Fr. Meyer. Leipzig, 1905, in-8°, excellente Bibliographie.

Heine in Frankreich, von L. P. Betz. Zurich, 1895, in-8°.

H. H. u. die Frauen, von A. Kohut. Berlin, 1888, in-12.

H. H. Leben u. Werke, von A. Strodtmann. Hambourg, 1884, 2 vol. in-8°.

Aus dem Leben H. H., von H. HÜFFER. Berlin, 1878, in-12.

H. H. Familienleben, von. J. NASSEN. Fulda, 1895, in-8°.

H. H. Krankheit u. Leidens geschichte, von S. RAHMER, Dr méd., Berlin, 1901, in-8°.

Henri Heine et son temps, par L. DUCROS. Paris, 1886, in-12.

Henri Heine poète, par Jules LEGRAS. Paris, 1897, in-12.

Henri Heine penseur, par H. LICHTENBERGER. Paris, 1905, in-8°.

Premiers Lundis, par C. A. SAINTE-BEUVE, t. II. Paris, s. d., in-12.

Portraits et souvenirs littéraires, par Th. GAUTIER. Paris, 1892, in-12.

Correspondance de Gérard de NERVAL. Paris, 1911, in-12.

Souvenirs de Madame JAUBERT. Paris, s. d., in-12.

Souvenirs littéraires, par E. GRENIER. Paris, 1894, in-12.

Souvenirs intimes sur H. Heine, par A. WEILL. Paris, 1883, in-12.

Le romantisme et l'éditeur Renduel, par A. JULLIEN. Paris, 1893, in-12.

Heine intime, par le Baron DE EMBDEN. Paris, 1893, in-12.

A Propos des Mémoires de H. H. par KOHN-ABREST. Paris, 1884, in-8°.

Les derniers jours de H. Heine, par C. Selden. Paris, 1884, in-12.

Les odeurs de Paris, par L. Veuillot. Paris, 1867, in-8°.

La vie à Paris, par A. Villemot. Paris, 1858, 2 vol., in-12, t. II, p. 192.

Journal des Goncourt, surtout t. IX. Paris, 1896, in-12.

Essai d'une histoire du Saint-Simonisme, par S. Charléty. Paris, 1896, in-8°.

Autour de Saint-Simon, par A. Pereire. Paris, 1912, in-12.

Rahel de Varnhagen, par J.-E. Spenlé. Paris, 1910, in-8°.

Life of H. Heine, par W. Sharp. Londres, 1888, in-12.

Je ne cite naturellement pas les ouvrages généraux sur l'Allemagne, — Lamprecht, Lévy-Brühl, etc. — dont je me suis servi, non plus que les écrits de Marx, Lassalle, et tout ce que l'on peut trouver dans les bibliographies comme celle de Meyer, ou les ouvrages de fantaisie, tels que les *Petits mémoires du* XIXe *siècle* par Philibert Audebrand, les *Souvenirs* de Banville, etc., ou les étranges « souvenirs » perpétrés par certains membres, mâles ou femelles, de la famille Heine, en allemand ou en italien, etc.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Heine en Allemagne (1799-1831)

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

LIVRE II

Heine à Paris (1831-1856)

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III



LE MANS. — IMPRIMERIE MONNOYER.

J. Mersch, imp., 17, villa d'Alésia.- Paris-14e. — 13.715